

15 -21-28-42-58-61-62-63-67-77

KARL MARX

MANUSCRITS DE 1857-1858

aits

GRUNDRISSE

Édition électronique réalisée par Vincent Gouysson sur l'initiative du camarade [Luniterre](#) avec le concours du camarade [L'Étoile Rouge](#) à partir de l'Ouvrage publié aux Éditions sociales (LDES) 1980, 1997, 2011, 2018. [21, rue Mélingue, 75019 — ecrire@editionssociales.fr — www.editionssociales.fr — ISBN : 978-2-35367-006-2]

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LA RESPONSABILITÉ DE JEAN-PIERRE LEFEBVRE — TEXTE FRANÇAIS ÉTABLI PAR GILBERT BADIA, ÉTIENNE BALIBAR, JACQUES BIDET, YVES DUROUX, MICHEL ESPAGNE, LUC FAVRE, FRANÇOIS-MICHEL GATHEUER, MARIE-ODILE GATHELIER-LAUXEROIS, ALMUTH GRÉSILLON, VINCENT JEZEWSKI, FRANÇOISE JOLY, JEAN-BAPTISTE JOLY, ÉLISABETH KAUFFMANN, JEAN-LOUIS LEBRAVE, JEAN-PIERRE LEFEBVRE, MICHÈLE LHOMME, CLAUDE MAINFROY, FRANÇOIS MATHIEU, JEAN-PHILIPPE MATHIEU, JACQUES POUOMET, PHILBPPE PRÉAUX, RÉGINE ROQUES, CHANTAL SIMONIN, MICHEL WERNER, FRANÇOISE WILLMANN — INTRODUCTION ET NOTES DE JEAN-PIERRE LEFEBVRE —
Reproduction photonumérique corrigée des quelques coquilles échappées à la vigilance des éditeurs de 1980 et rassemblement en un volume des deux volumes parus alors.

www.marxisme.fr

AVERTISSEMENT AUX LECTEURS DE LA RÉIMPRESSION DE 2011

Cette édition est une réimpression photonumérique de l'édition publiée par les Éditions sociales en 1980. Nous avons repris l'ensemble du texte, les index de Karl Marx à ses manuscrits, l'introduction de Jean-Pierre Lefebvre et l'explication des signes diacritiques.

Quelques coquilles ont été corrigées, non significatives. Une correction a été apportée à la page 108 de l'ancien volume 1, page 130 dans notre édition, «valeurs d'échange» au lieu de «valeurs d'usage », 6 lignes avant le bas de la page. Nous remercions Lucien Sève et Jacques Bidet de leur attention.

Les pages de l'édition de 1980 ont été renumérotées. Les références aux pages de cette édition doivent être augmentées, au tome 1, de 2 pour l'introduction de Jean-Pierre Lefebvre paginée alors en chiffres romains, et de 22 pour le texte des manuscrits de Karl Marx, et, au tome 2, de 468 pour retrouver la pagination de cette nouvelle édition.

Ainsi, les index des ouvrages et des périodiques, des noms, et des matières ont été entièrement repaginés pour tenir compte du changement des folios.

Les pages scannées de l'ancienne édition seront aisément reconnaissables au titre courant qui comporte une ligne de pied soulignant le texte et le folio. Elles ont été agrandies à 112 % pour compenser l'augmentation des dimensions du volume de la collection « Les essentielles ».

Le texte original des *Manuscrits de 1857-1858* a été édité par la Mega (section 2, volumes 1.1 et 1.2, publiés en 2006). Une partie de la section 2 de la Mega (*Le Capital*, les manuscrits préparatoires et les différentes éditions) est déjà disponible sur internet (<http://telota.bbaw.de/mega/>) et en particulier les *Manuscrits de 1857-1858*.

L'éditeur

Introduction

Les écrits de Marx que nous publions sous le titre *Manuscrit de 1857-1858* sont plus connus du public français sous le titre allemand *Grundrisse* que lui a donné le premier éditeur. (**Editions en Langues étrangères, Moscou, 1939. Il en existe une traduction française aux Editions Anthropos, sous le titre, très contestable : Fondements de la critique de l'économie politique. 1865**) Ce terme signifie à peu près : ébauche, esquisse globale, grandes lignes fondamentales, etc., et s'applique, l'unique fois où Marx l'utilise à propos de ce manuscrit, à la critique de l'économie politique.

Il s'agit du premier élément d'une longue série de manuscrits économiques qui, pour l'essentiel, s'acheva avec la publication du livre I du *Capital*. Tout ce qui est paru ultérieurement comme « suite » du *Capital*, à l'exception de larges passages du livre II, date d'avant 1868.

TRAVAUX ECONOMIQUES DE MARX PENDANT LES ANNEES 1857-1868

Juillet 1857 - Juin 1858 : *Grundrisse*

Août 1858 - Novembre 1858 : Fragment de la *Contribution* [in : *Contribution à la critique de l'économie politique*, Editions sociales, Paris, 1977, p. 177-255]

1859 : *Contribution à la critique de l'économie politique* (Chapitres I et II) [Editions sociales, Paris, 1977]

Fin 1859 : Index détaillé des *Grundrisse* - Projet de plan

1860 : Interruption due à l'affaire Vogt

1861-1863 : Suite de la *Contribution* [Cahiers I à V des Manuscrits dits de 1861-1863, Editions sociales, Paris, 1979] ; *Théories sur la plus-value* [cahiers 6 à 15, 18] [Editions sociales, Paris, 1974-1976] ; Textes divers [cahiers 16 à 23]

1863-1865 : Manuscrits du *Capital* (dont restent ceux du livre III et une partie du livre II). Encore appelé *Manuscrits de 1863-1865* [non édité sauf le chapitre VI dit «chapitre inédit»] ; *Salaire, prix et profit* [Editions sociales, Paris, 1976]

1865-1867 : Rédaction « au propre » du livre I du *Capital*

1867-1868 : Publication du livre I du *Capital* [Editions sociales, Paris, 1976]

UN TRAVAIL « TOUS AZIMUTS »

Cette période constitue le « noyau dense » de toute l'activité de Marx dans le domaine de la critique [Le sens du mot critique évoluant lui-même dans le même temps.] de l'économie politique, qui s'étend par ailleurs de 1844 (*Manuscrits économique-philosophiques* dits de 44) à 1882 (*Notes sur Wagner*), et la tendance fut longtemps, en dépit des « trous » qui empêchaient de mesurer continuité et ruptures dans cette longue séquence, de lire les *Grundrisse* de façon récurrente, en y cherchant ce qui s'y trouvait déjà du *Capital*.

Il semble que depuis plusieurs années une tendance inverse se soit dessinée, qui autonomise les *Grundrisse* et attire l'attention sur des aspects du travail de Marx qui vont disparaître (du moins sous leur forme première) dans *Le Capital* et constituent cependant des axes de recherche importants pour une meilleure compréhension des textes de Marx et de l'évolution générale du marxisme. [C'est le cas, p.ex., chez Negri; (*Marx au-delà de Marx*, Paris, 1979), qui nous invite à réexaminer le moment où se sont noués les rapports entre l'analyse marxiste de l'Etat, de la monnaie, de l'exploitation capitaliste, etc., avant que les termes de ces rapports se spécifient, se réduisent, et d'une certaine façon s'appauvrissent dans la rédaction des différentes parties du *Capital*. Avant lui, d'autres lectures philosophiques avaient insisté sur la richesse de ce texte.]

Ce qui fait principalement la singularité de ce manuscrit de travail, et lui donne cette apparence d'autonomie, c'est effectivement son caractère inclassable, son statut mixte, pluriel, ou, comme dirait Marx, *multilatéral* ; c'est l'association quasi unique chez Marx d'analyses complexes (parfois même confuses), qui par la suite ont été isolées, voire abandonnées dans *Le Capital*, et d'analyses déjà isolées qui auraient pu être l'amorce de vastes généralisations historiques (par exemple, le texte connu sous le titre *Formen...*). C'est dire qu'on ne peut faire de cette œuvre, sans l'appauvrir, un usage fragmenté : y entrer par les index et en extraire des citations tous azimuts.

UNE ANNEE DE TRAVAIL

Ce manuscrit comporte en fait trois ensembles de longueur très inégale, que nous publions dans l'ordre chronologique : le bref essai sur *Bastiat et Carey*, la célèbre *Introduction de 1857* et les *Grundrisse* proprement dits.

1. Juillet 1857

Marx commence une brève étude sur Bastiat et Carey. Il semble qu'il ait conçu de s'attarder plus longuement sur ces deux économistes par ailleurs assez différents. Ce projet s'inscrivait assez directement dans celui de la critique de l'économie politique, puisque Marx considérait Bastiat comme un représentant *typique* de l'économie bourgeoise, sous sa forme la plus dégradée, par opposition aux économistes classiques. Mais précisément, cette forme s'avéra trop dégradée pour que sa critique elle-même fût vraiment utile : Marx « laissa tomber », en conséquence, la critique de ces « harmonistes ».

2. Dernière semaine d'août 1857

Marx rédige d'un seul trait la célèbre « Introduction » sur un cahier intitulé cahier M, daté du 23 août 1857 (sans doute prélevé dans les « affaires de classe » de la petite Laura). Ce texte fut publié par Kautsky en 1882, et sa bonne fortune marxologique est d'autant plus surprenante que Marx et Engels semblaient en faire très peu de cas : Engels en l'ignorant totalement, Marx en l'évoquant une seule fois — dans la Préface à la *Contribution* — pour dire qu'il a préféré le laisser de côté.

C'est sur ce même cahier M que Marx a par la suite, aux pages 22-33, copié les deux versions de l'*Index des sept cahiers*.

3. Mi-octobre 1857 à fin mai 1858

Marx rédige les sept cahiers (numérotés en chiffres romains) qui contiennent les grandes lignes de sa *Critique de l'économie politique*. L'expression « Grundrisse » provient d'une lettre de Marx à Engels du 8 décembre 1857 : « Je travaille comme un fou toutes les nuits à rassembler et résumer mes études économiques, au moins pour clarifier les grandes lignes générales (*die Grundrisse*) avant le déluge. »

Il faut enfin signaler, à l'origine de ce processus accéléré au terme duquel Marx met sur pied sa théorie du profit capitaliste, deux articles peu connus rédigés par Marx en avril 1857 sur les rapports de l'inspecteur de Fabriques Leonard Horner, où fonctionne de façon décisive la notion de *surtravail* telle que l'avaient déjà développée les « ricardiens de gauche » Hodgskin, Thompson, etc., dans les années 1820. [MEW, 1.12, p. 183-193.]

Marx entendait par « déluge » une sorte de crise finale du système capitaliste, dont il avait lu les prodromes dans la crise économique de 1857. D'une certaine façon, l'échec du mouvement révolutionnaire de 1848 l'avait persuadé qu'il était indispensable de disposer pour les prochaines échéances politiques d'une analyse théorique qui permette d'« y voir clair », de comprendre les grandes lignes (*die Grundlinien...*) du mouvement de la formation sociale capitaliste. Les choses ont duré un peu plus longtemps que prévu, mais la combinaison du projet théorique (« foutre en l'air », comme il dit, « la théorie bourgeoise du profit » et comprendre ce qui se passe réellement dans la société) et du projet politique (participer à l'émancipation du prolétariat) s'est effectivement réalisée dans cet ordre : quand tout fut prêt du point de vue théorique (fin 1863) Marx participa à la fondation de la Première Internationale (novembre 1864) ! mais il ne se reposa pas le septième jour, car les choses ne se présentèrent pas comme dans la Genèse, et, le jour du Déluge, il fit simplement gris.

Ces conditions très générales se repèrent aisément dans la description sommaire du manuscrit : d'une part elles expliquent la hâte dans laquelle Marx a tâché de faire le tour de la question, le caractère *global* de cette *première mouture de tout le reste*, et les signes connexes de cette hâte, l'état des cahiers, l'écriture à peine lisible, les abréviations systématiques, les erreurs de calcul, de référence, etc. D'autre part, et c'est le plus important, elles éclairent l'agencement général et le contenu même des *Grundrisse*, y

compris cette ouverture par la critique d'un proudhonien peu connu (Darimon), souvent jugée insolite : en fait, la lutte continuait contre les idées de Proudhon.

UNE ŒUVRE QUI DISPARAÎT

L'un des caractères formels les plus apparents des *Grundrisse* est sans doute leur absence de structures visibles. Le peu d'éléments d'organisation formelle existant semble avoir été introduit par Marx après coup, en tout cas après la rédaction des développements. Les titres rédactionnels introduits par l'éditeur (que nous mettons entre crochets) sont donc d'une certaine façon la projection abusive des titres utilisés ultérieurement par Marx quand il a réécrit l'ensemble (ceux de la *Contribution* de 1859 et des *Manuscrits de 1861-1863*). De la même façon, la distribution dans le texte du volumineux index rédigé par Marx en 1859 (plus connu sous le nom de *Referate zu meinen eigenen Heften*) découpe les *Grundrisse* en unités de développement artificielles (c'est le cas dans l'édition Dietz et dans l'édition Anthropos traduite par Dangeville) : Marx s'est en effet constitué après la parution de la *Contribution*, un répertoire d'occurrences et de développements en vue de la rédaction du chapitre 3 (sur le procès de production), et les services que peut éventuellement rendre ce répertoire ne justifient pas qu'on lui ajoute une fonction de *découpage*.

En fait, ce manuscrit n'était pas destiné à la publication. Marx l'a attentivement relu, et même partiellement utilisé par la suite, mais dans l'ensemble, à la lettre, il n'en est pas resté grand-chose : ce texte a principalement rempli une fonction heuristique personnelle à Marx, puis il l'a fait disparaître en le recouvrant d'autres textes, ainsi que d'un silence presque total. Quant aux éléments qui en subsistent dans les versions ultérieures, ils ont été progressivement emportés par une triple mutation qui concerne l'*analyse* proprement dite, l'*exposition* et enfin la *formulation*.

L'évolution de l'*analyse* et de l'*exposition* (et de leur rapport mutuel étroit) commence à être connue grâce aux travaux de Rosdolski, Vygotski, etc. [La première partie de l'ouvrage de Rosdolski est parue en français sous le titre *La genèse du Capital chez Marx* (Maspéro, Paris, 1976).] Certaines notions (par exemple celle de capital en général) et certaines problématiques (travail mort — travail vivant, par exemple) disparaissent tendanciellement. L'exposé est de plus en plus structuré, discriminé et pédagogique.

En revanche on accorde généralement moins d'importance à la mutation qui se produit dans la formulation, où l'on assiste à la disparition tendancielle d'un langage extraordinairement singulier, dominé à la fois par les expressions hégéliennes, et plus particulièrement par la *langue de la Logique*, et par le discours du vieux fonds feuerbachien au profit d'une écriture plus variée, plus littéraire en somme, qui demeure néanmoins fortement conceptualisée. C'est ainsi que, dès 1863, les *Momente* (concept fortement hégélien) deviennent des *Faktoren* (notion qui n'a à l'époque aucune dignité philosophique) ou que la *Bestimmung* cède parfois le pas à la notion de fonction (*Funktion*).

Cette singularité mérite une rapide description, dans le cadre de l'exposition des choix terminologiques arrêtés pour cette traduction.

« BY MERE ACCIDENT ! »

La langue des *Grundrisse* représente en effet dans l'œuvre de Marx un phénomène apparemment paradoxal. Il s'agit d'une langue d'une grande simplicité sémantique qui tend parfois à l'abstraction absolue. De nombreux passages évoquent directement le style de la *Logique* de Hegel, que Marx dit avoir relue, « by mere accident », à cette époque, et il ne s'agit pas que du style, mais aussi de *catégories* propres à la dialectique hégélienne.

Or Marx représentait, depuis plusieurs années déjà, la critique du bavardage spéculatif des hégéliens sur la réalité sociale, politique, économique, et dans ce qu'il écrivait et publiait depuis le milieu des années quarante, il ne parlait manifestement plus cette langue philosophique.

Ce paradoxe s'éclaire sans doute pour une bonne part si l'on considère le contenu même de ce manuscrit. La langue des *Grundrisse* apparaît alors comme la « résultante » du langage politique et philosophique dans lequel s'exprime la « position de classe » (où la catégorie philosophique d'aliénation occupe une place centrale) et d'une opération plus « consciente » qui vise à intégrer le travail de Marx sur les raisonnements économiques (de l'économie politique) dans une sorte de rationalisation « à la Hegel ».

Si Marx utilise, ou plutôt réutilise, les catégories d'une philosophie dont il dit par ailleurs être sorti, c'est afin de tenir *ensemble* tout l'univers réflexif construit par l'économie politique classique au-dessus de l'antagonisme qui exprime l'essence du mode de production capitaliste en tant que réalité *historique* ; mais c'est aussi afin de pouvoir exposer la critique historique de ce que l'économie présente comme une nature, un *être*. Bref, il s'agit d'un choix (ou d'une contrainte) théorique. Mais aussi, d'une certaine façon, d'un choix (ou une contrainte) théorique de circonstance dans la mesure où il est fait sous la pression d'une conjoncture d'urgence : il y avait urgence dans l'esprit de Marx à dominer conceptuellement le processus en train de s'accomplir. Ce qui, dans un ouvrage publié, aurait pu sembler une rechute dans la philosophie et un démenti explicite de la critique faite à Proudhon, apparaissait à Marx plutôt comme une expérimentation en laboratoire dont il estimait sans doute bien connaître les procédures : une opération heuristique à haut risque mais nécessaire.

A titre d'exemple, nous présentons dans l'ordre alphabétique un échantillonnage d'éléments de base de cette langue simple, en y intégrant certaines expressions plus spécialisées dont la traduction a fait l'objet d'une discussion et d'un choix.

Allgemeinheit—Besonderheit—Einzelheit : il s'agit des trois moments du syllogisme hégélien, conventionnellement rendu par : *universalité- particularité-singularité*. Nous avons le plus souvent respecté ce paradigme, y compris dans les occurrences où ces termes sont employés seuls : la contrainte conceptuelle est en effet telle que chacun des

trois termes est, en quelque sorte, « gros » des autres. Toutefois, nous avons aussi parfois traduit *allgemein* par *général* (qui en est l'équivalent le plus courant). Comme nous n'avons rien traduit d'autre par *général*, le lecteur considérera que dans l'original il s'agit d'un concept unique d'emploi tantôt « théorique », tantôt « trivial ». Même chose pour *einzel*, parfois traduit par *individuel*. Nous avons presque systématiquement traduit *der Einzelne* par *l'individu singulier*.

Anhäufung—Akkumulation : bien que les deux termes soient quasiment synonymes, nous avons marqué l'évolution linguistique de Marx en traduisant le premier terme par le néologisme *amassement*, et le second par *accumulation*.

Arbeiter : traduit tantôt par *travailleur*, notamment quand il est question du rapport capital-travail, tantôt par *ouvrier*. Nous n'avons rien traduit d'autre par *ouvrier*. *Handwerker* a été traduit par *ouvrier-artisan*. *Arbeitsvermögen* : traduit systématiquement par *puissance de travail*, conformément à l'usage de l'époque et aux indications de Marx qui soulignent la détermination de *potentialité* attachée à cette notion (souvent en liaison avec le mot grec *Swàixet*). C'est le concept dominant dans les *Grundrisse*. Marx y substituera par la suite la notion plus « ergonénergétique » de *force de travail*.

Aufheben: ce verbe clé de la langue hégélienne a été traduit systématiquement par *abolir*, dans le sens de « supprimer en conservant » (ce qu'on appelait le «dépassement» dialectique). La connotation dominante de ce verbe en allemand est franchement *négative*. Mais il faut

prendre en compte la redéfinition plus « conservative » que Hegel en donne dans la *Logique*, à l'œuvre, par exemple, dans l'analyse de la consommation (consomption) de la force de travail comme reproduction-conservation de la valeur.

Ausgleichen : contrairement à l'usage hégélien de ce terme, ce verbe n'a pas chez Marx une signification « dialectique » prononcée, sauf au sens d'« annulation d'une différence par égalisation ». Traduit par *égaliser* (et dans certains contextes arithmétiques par *péréquer*).

Bedarf: la *demande* dans des contextes qui ne sont pas nécessairement ceux de l'offre et de la demande (*Angebot und Nachfrage*).

Besitz — Eigentum : conformément à l'usage nous respectons systématiquement la distinction hégélienne de la *possession* et de la *propriété*, elle-même reprise du droit. *Besitzen* signifie détenir, avoir l'usage et la jouissance de, etc. (*besetzen* signifie *occuper*). *Eigentum* désigne la *propriété* définie dans un Droit (impliquant une forme étatique, etc.). *Bestimmung*: il s'agit là d'un concept majeur de la philosophie hégélienne, conventionnellement traduit par *détermination*. Marx le fait fonctionner principalement en ce sens, qui englobe aussi celui de destination, voire de fonction, alors que par la suite il introduira pour ce dernier sens le terme *Funktion*, inexistant dans les *Grundrisse*. De la même façon, nous avons traduit *Bestimmtheit* par *déterminité*, sauf dans un certain

nombre de cas très « locutionnels », où ce terme est quasi synonyme de précision, caractère déterminé.

Bürgerlich : nous avons traduit systématiquement par *bourgeois*, bien que Marx emploie parfois l'expression *bürgerliche Gesellschaft* au sens de *société civile*. C'est du reste Hegel qui fait subir à ce terme sa mutation moderne, en expliquant que la société civile est bourgeoise. *Currency* : ce mot anglais désigne à la fois la *monnaie en circulation* (la masse monétaire) et la *circulation* elle-même, le mouvement propre de la monnaie. C'est à ce dernier sens que Marx fait correspondre le terme allemand *Geldumlauf*. Comme il s'agit d'un mouvement dont Marx explique qu'il n'est pas véritablement circulatoire, et pour le distinguer de *Zirkulation*, nous avons traduit *Geldumlauf* par *cours* (selon une traduction donnée du reste par Marx lui-même dans *Le Capital*) ou *parcours* (quand le terme est au pluriel) de l'argent (ou de la monnaie). *Dasein*: Marx emploie ce terme dans sa détermination hégélienne, parfois rendue en français par *être-là* ; nous traduisons néanmoins par *existence* conformément au sens courant du terme, et pour ne pas ajouter à cette langue déjà abstraite. Il faut du reste signaler que Marx emploie *Existenz* assez rarement pour que nous puissions mentionner les cas où c'est ce terme que nous traduisons par *existence*. *Darstellung*: pour distinguer ce terme de son parent philosophique *Vorstellung*, nous le traduisons par *exposition* ou *présentation* (même chose pour les verbes).

Entfremdung est signalé chaque fois que nous traduisons ce terme par *aliénation*, qui traduit aussi *Entäusserung* (qui a le sens plus économique de vendre, céder, etc.). Comme il s'agit principalement de la nominalisation de *entfremden*, nous le traduisons également par l'expression *rendre étranger*.. En revanche *fremdest* le plus souvent traduit par *d'autrui* (*fremde Arbeit* : du *travail d'autrui* et non du travail étranger). En règle générale le terme conserve en allemand ce sens « fonctionnel ».

Erhalten: ce verbe s'interprète toujours en contexte, puisqu'il peut signifier *obtenir*, *acquérir* ou *conserver* (notamment dans le réfléchi *erhält sich*). C'est ce second sens qui prédomine dans les *Grundrisse*.

Erscheinen : ce verbe est sans doute, hormis les auxiliaires, celui qui apparaît le plus souvent dans les *Grundrisse*. Il signifie *apparaître*, *se manifester*, et s'inscrit directement dans le paradigme de la manifestation, du phénomène, par opposition à l'essence (*Wesen*) et surtout à l'Être (*Sein*). Mais l'emploi qu'en fait Marx n'est pas directement conceptuel. On peut interpréter sa présence systématique comme le signe d'une double démarche de Marx : 1) ne pas présenter sous la modalité de l'Être, d'une nature, les manifestations d'une réalité historique particulière (malgré et contre les analyses qu'en font les économistes) ; 2) utiliser un vocabulaire adéquat à la notion de *rapport*.

Form : compte tenu de l'importance de ce concept dans les *Grundrisse* (le rapport capitaliste comme forme), nous avons systématiquement réservé le terme français *forme* à l'expression allemande *Form*. Ceci nous a conduit à ne jamais traduire *als* par *sous la forme de*, et à traduire *Gestalt* par *figure*, à l'exception d'un nombre très limité de cas « locutionnels ».

Geld : Marx a laissé dans *Le Capital* la possibilité de traduire ce terme par *argent* (ce qui pose quelques problèmes à proximité de l'or) ou par *monnaie* (ce qui nous conduit à traduire *Münze* par *numéraire*).

Gemeinde — *Gemeinwesen* : principalement dans le passage connu sous le titre de *Formen*, Marx étudie les « sociétés primitives » et antiques, et notamment les rapports de propriété qui les régissent. *Gemeinde* désigne en allemand un type de communauté déterminé juridiquement par la propriété, qui correspond au français *commune* (adjectif : *communal*). *Gemeinwesen* est le substantif abstrait généré par l'adjectif *gemein* : *commun*, et désigne la *communauté* de façon beaucoup moins déterminée que *Gemeinde*, à telle enseigne que Marx peut désigner l'argent comme communauté réelle, entendons, comme entité commune à tous.

Gewinn : nous avons traduit par *gain* plutôt que par *bénéfice*, en raison du caractère plus général du premier terme.

Grenze—*Schranke* : Marx hérite de la tradition philosophique allemande une distinction nette entre ces deux notions. *Grenze* désigne la limite en tant que *frontière* séparant deux domaines et que, par définition, l'on peut « passer ». *Schranke* désigne au contraire la limite en tant que *borne* qui arrête un domaine, une personne, un processus : nous avons traduit ce dernier terme tantôt par *obstacle*, tantôt par *borne* ou *barrière*, tantôt par *limite* en signalant le terme allemand en note.

Maschinerie : contrairement à la tradition, et dans certains cas au sacrifice de l'élégance de l'expression, nous avons maintenu le plus souvent la différence entre *Maschine* et *Maschinerie* (en français : *machine* et *machinerie*). La traduction de *Maschinerie* par le pluriel les machines, n'est possible en effet que dans les contextes de comptabilité, de calculs d'amortissements, etc. Dans les autres cas, le terme désigne un ensemble structuré de machines différentes (dont une machine fournissant la puissance, à une époque où l'électricité ne se transportait pas, et où la vapeur dominait encore) correspondant exactement à ce que l'on appelle encore de nos jours la machinerie. La machinerie est un système de machines dont Marx définit le caractère capitaliste autant que les caractéristiques techniques. D'une certaine façon, la machinerie, loin d'être une addition de machines, est la synthèse dans l'atelier de l'organisation capitaliste du travail, le résumé de la coopération et de la division du travail dans la fabrique moderne, l'une des sources de la survalueur relative (voir *Manuscrits de 1861—1863*, Editions sociales, Paris, 1979).

Material, etc. : nous avons traduit *Materie* et *Stoff* par *matière*, et *Material* par *matériau* ; *Rohstoff* par *matière première* et *Rohmaterial* par *matériau brut*, malgré la quasi-synonymie de ces deux dernières expressions.

Mehrwert — *Mehrarbeit* — *Mehrprodukt* : afin de rétablir le double paradigme de la valeur d'une part, et du surplus d'autre part, nous avons adopté la série : *survalueur* — *surtravail* — *surproduit*, etc., et donc abandonné la notion de plus-value (voir *La Pensée*, n° 197, p. 32 et suiv.). *Produktivkraft* : cette expression a été traduite par *force productive*. Il faut toutefois distinguer deux sens différents de cette expression : 1) celui

de moyen de production ou de *force de travail*, notamment quand le terme est au pluriel. 2) celui de *productivité* (*Produktivität* n'apparaissant que rarement).

Prozess : nous traduisons presque toujours par *procès*, notamment dans les mots composés, parfois par *processus*.

Quantum : Marx utilise fréquemment ce terme latin pour désigner une quantité déterminée, *Quantität* désignant la notion même de quantité par opposition à d'autres catégories (qualité, etc.).

Sachlich : Marx désigne par cet adjectif une objectivité qui a la *neutralité* et le caractère incontestable des faits. On pourrait traduire par *factuel*, voire *impersonnel* dans certains contextes. Lorsque nous traduisons par *objectif*, nous signalons l'original allemand en note. En revanche nous réservons *objet* et *objectif* pour *Gegenstand* et *gegenständlich* (parfois *Objekt* et *objektiv* dans le même sens).

Seite : Marx utilise ce terme dans des contextes voisins de ceux où Hegel l'emploie également, dans le sens de *côté* d'une réalité contradictoire censée comporter deux «côtés». La traduction par *aspect*, plus courante, perd cette « topique ».

Selbständigkeit : compte tenu de l'importance particulière de ce concept dans les *Grundrisse*, nous l'avons systématiquement traduit par *autonomie*, le distinguant ainsi de *Unabhängigkeit*: *indépendance*. Pour la même raison, nous traduisons *Verselbständigung* par *autonomisation*. *Setzen* : ce verbe extrêmement courant (poser, placer, mettre, etc.) est parfois employé par Marx dans le sens de *créer*, notamment dans l'expression *Wert setzen* (et sa nominalisation *Wertsetzung*), que nous traduisons néanmoins par *poser de la valeur* (voire : *position de valeur*) afin de ne pas perdre l'écho de la *positivité* (par opposition à la *négativité*). Il contribue, par sa fréquence, à réactiver la Logique hégélienne, comme Logique de la *position* (et de *l'opposition*, etc.).

Stand : par opposition à *Klasse*, ce terme désigne un ordre ou un « état » de la société (au sens de tiers état) mais également ce que nous appelons aujourd'hui une catégorie socio-professionnelle.

Übergreifen : Marx désigne par ce verbe un processus d'expansion qui tend à devenir dominant. *Das übergreifende Moment* désigne ainsi dans une histoire le moment qui finit par déterminer et dominer les autres, qui « gagne sur eux » et les conquiert peu à peu.

Umschlag a le plus souvent dans les *Grundrisse* un sens strictement économique, contrairement à ce qui se passe chez Hegel, où ce terme désigne principalement le renversement, le retournement en son contraire. Nous le traduisons le plus souvent par *rotation* ; et dans son sens hégélien, par *renversement*

Sich verhalten : nous avons traduit ce verbe par l'expression française *se rapporter* qui désigne ainsi à la fois un rapport (souvent un simple rapport quantitatif, une proportion) et un comportement (une conduite, une façon de se tenir, etc.). Marx utilise très fréquemment ce verbe, en rapport sémantique immédiat avec la notion de *rapport*: *Verhältnis*. *Verhältnis* désigne au singulier le *rapport*, au pluriel les *conditions générales*, les *réalités* (qui du reste dans l'histoire sont faites de rapports). Ce terme occupe une

place centrale dans le vocabulaire de Marx, et c'est Engels qui a recommandé aux traducteurs de toujours le traduire par *rapport*. On notera que dans les *Grundrisse* Marx examine le rapport capitaliste (*das Kapitalverhältnis*) plus que le «mode de production» capitaliste.

Vermitteln : Marx utilise ce verbe dans son sens hégélien de *médiation*. *Verwerten* : Marx utilise souvent ce verbe sous sa forme réfléchi (dans le sens de prendre de la valeur) que nous reproduisons par le peu élégant *se valoriser*. Le sens courant du verbe (exploiter un procédé, utiliser, etc.) est moins courant dans les *Grundrisse*.

Voraussetzung : nous distinguons ce terme de *Bedingung* qui désigne une *condition* qui n'est pas nécessairement préalable, en tout cas pas logiquement, mais qui se trouve déterminer un processus quelconque. En revanche, *Voraussetzung* désigne ce que la linguistique appelle la *présupposition* ou le *présupposé*, parfois même l'*hypothèse* dans la locution *nach der Voraussetzung*.

Cette rapide revue n'épuise pas le vocabulaire des *Grundrisse*, dont une partie ne pose pas de problème du point de vue de la traduction. Mais dans l'ensemble, sous l'effet de la domination de la terminologie hégélienne, le texte allemand est marqué par une grande stabilité sémantique et lexicale : à l'exception de certains paradigmes (par exemple, celui de l'augmentation et de la diminution) Marx fait peu usage des synonymes et des périphrases. Comme en outre il pratique à son usage la répétition systématique des grandes définitions (il répète bien cent fois, sinon plus, la définition du travail nécessaire, de la valeur, de la survaleur, etc.), le style des *Grundrisse* est parfois étonnamment incantatoire, comme si Marx entendait lutter en permanence contre le danger d'oubli ou de confusion. Dans le même temps Marx apprend sa théorie « par cœur », poussant à la limite son autodidactisme en matière d'économie politique. Il *étudie* celle-ci comme une *discipline*. Cette éducation mentale prend parfois des formes caricaturales, par exemple, quand Marx, pourtant pressé par le temps, développe à l'infini des réductions de fraction, sur le modèle suivant : $\frac{4000}{8000} = \frac{2000}{4000} = \frac{1000}{2000} = \frac{100}{200} = \frac{10}{20} = \frac{1}{2}$! Comme s'il éprouvait sinon un plaisir, du moins un besoin de remplir des lignes au contenu absolument sûr, afin de conjurer le malin génie de l'erreur dans la démonstration. Répétons encore qu'il s'agissait d'un manuscrit de travail à usage exclusivement personnel.

Pour permettre l'utilisation des index confectionnés par Marx, nous indiquons en titre courant — dans la marge supérieure de chaque page — le numéro du cahier et celui de la page du manuscrit.

Les changements de page du manuscrit sont signalés par des traits verticaux (exemple : ||54|) au sein du texte.

Les mots en italique correspondent à des passages *soulignés* par Marx dans l'original. Les mots ou passages en italique suivis d'un ou plusieurs astérisques correspondent à des mots ou passages en français (un *), en anglais (deux **) ou en italien (trois ***) dans le texte. Lorsque ces derniers sont eux-mêmes soulignés dans le manuscrit, nous avons recours aux caractères gras.

Pour l'essentiel, nous avons adopté les critères d'édition utilisés par les éditeurs de la nouvelle *MEGA*, notamment en ce qui concerne rétablissement du texte : c'est ainsi que nous avons corrigé les erreurs de calcul, ou tout simplement d'écriture, quand elles n'ont pas d'incidence sur la cohérence des développements, afin de ne pas ajouter aux difficultés de lecture.

Cette traduction est le résultat d'un travail collectif. Le jour de la première séance de travail nous avons appris le décès de notre camarade Emile Bottigelli et décidé de dédier cet ouvrage à sa mémoire. Sans la ténacité de traducteurs comme Emile Bottigelli et de tous ceux qui ont travaillé avec lui, nous n'en serions pas à envisager pour un avenir proche la fin de la publication en français de l'essentiel des œuvres de Marx et Engels.

Jean-Pierre LEFEBVRE

SOMMAIRE :

AVERTISSEMENT AUX LECTEURS DE LA RÉIMPRESSION (2011) (p. 2)

INTRODUCTION DE JEAN-PIERRE LEFEBVRE (1980) (p. 2)

SIGNES DIACRITIQUES

[Manuscrits de Karl Marx]

BASTIAT ET CAREY (p. 11)

INTRODUCTION DITE « DE 1857 » (p. 16)

I - Production, consommation, distribution, échange (circulation) (p. 17)

1 Production (p. 17)

2 Le rapport général de la production à la distribution, l'échange, la consommation (p. 20)

3 La méthode de l'économie politique (p. 25)

4 Production. Moyens de production et rapports de production. Rapports de production et rapports d'échange. Formes de l'Etat et de la conscience par rapport aux rapports de production et d'échange. Rapports juridiques. Rapports familiaux (p. 30)

« **GRUNDRISSE** » (p. 32)

II - Le chapitre de l'argent (p. 32)

Alfred Darimon : *De la Réforme des banques*. Paris, 1856 (p. 32)

Genèse et essence de l'argent 97

Les métaux précieux en tant que porteurs du rapport monétaire 133

a) *L'or et l'argent par rapport aux autres métaux* 13

b) *Fluctuations du rapport de valeur entre les différents métaux* 140

Le cours de la monnaie 146

a) *L'argent comme mesure des valeurs* 148

b) *L'argent comme moyen de circulation.....* 153

c) *L'argent comme représentant matériel de la richesse (Amasement de l'argent ; auparavant encore l'argent comme matière universelle des contrats, etc.)* 164

2. Le chapitre du capital 201

Première section : Le procès de production du capital .. 201

Le chapitre de l'argent en tant que capital.

[Transformation de l'argent en capital] 201

1. *Le capital présuppose la circulation et la valeur d'échange issue de la circulation* 221

2. *La valeur d'échange issue de la circulation se présupposant à elle, se conservant et se multipliant en elle au moyen du travail* 226

<i>Echange entre capital et travail.... i.....</i>	233
<i>Procès de travail et procès de valorisation</i>	264
<i>Survaleur absolue et survaleur relative</i>	. 303
<i>Survaleur et profit.....</i>	328
Deuxième section : Procès de circulation du capital	363
<i>Reproduction et accumulation du capital</i>	363
<i>Formes antérieures à la production capitaliste</i>	432
<i>[Fin du premier volume de l'édition de 1980]</i>	

<i>Le circuit du capital</i>	475
<i>Théories sur la survaleur et le profit</i>	510
<i>Capital fixe et capital circulant</i>	5T1
<i>Capital fixe et développement des forces productives</i>	650
<i>Circulation et reproduction du capital fixe et du capital circulant</i>	670
Troisième section : Le capital en tant qu'il fructifie. Transformation de la survaleur en profit. Intérêt. Profit. (Coûts de production, etc.)	701
Compléments aux chapitres de l'argent et du capital. ...	734
<i>L'argent comme mesure des valeurs</i>	747
<i>L'argent comme moyen de circulation et valeur autonome</i>	764
Machinerie et profit	778
Notes diverses	793
Valeur	843
INDEX DES 7 CAHIERS (PREMIÈRE PARTIE)	847
RENVOIS À MES CAHIERS	855

[Fin des manuscrits de Karl Marx]

ANNEXES	869
Index des ouvrages et des périodiques cités	869
Index des noms cités	881
Index des matières	891

BASTIAT ET CAREY

[p. 25] | 1 | Bastiat : «Harmonies Economiques», 2^e édit., Paris, 1851

*Avant-propos*¹.

L'histoire de l'économie politique moderne s'achève avec Ricardo et Sismondi, deux pôles opposés dont l'un parle français et l'autre anglais : tout comme à la fin du 17^e siècle elle avait commencé par Petty et Boisguillebert. Tout ce qui suit en matière d'économie politique se perd dans des compendiums éclectiques et synchrétiques, comme l'œuvre de J. St. Mill, par exemple, ou dans l'approfondissement de branches particulières, comme, par exemple, la *History of prices* de Tooke^{1 2} et, plus généralement, toute la littérature anglaise récente sur la circulation — unique branche du reste où se fassent encore des découvertes vraiment nouvelles, étant donné que les ouvrages sur la colonisation, la propriété foncière (sous ses différentes formes), la population, etc., ne se distinguent des ouvrages plus anciens que par une quantité de matières plus importante — ou dans la reproduction de vieux débats économiques, destinée à un public plus large, et la résolution pratique de problèmes actuels, comme les textes sur le libre-échange et la protection douanière — ou, enfin, se perdent dans des développements tendancieux qui ne font qu'affûter les orientations classiques : c'est ainsi qu'il faut situer, par ex., Chalmers par rapport à Malthus, et Gülich par rapport à Sismondi, voire, à certains égards, les dernières œuvres de MacCulloch et Senior par rapport à Ricardo. Il s'agit ni plus ni moins d'une littérature d'épigones, qui reproduit, qui développe la forme, s'approprie plus largement

. Le manuscrit intitulé par Marx postérieurement «Bastiat et Carey » a été rédigé en juillet 1857. Il n'était pas destiné à la publication, et il semble que Marx l'ait interrompu plus tôt que prévu, estimant que la poursuite de cette critique était sans intérêt. Marx voyait en Bastiat l'archétype de l'imbécillité en même temps que le plus typique représentant de l'économie moderne. Voir la lettre de Marx à Engels du 16 janvier 1858.

2. Thomas TOOKE : *A history of prices, and of the state of the circulation*. 6 vol., Londres, 1838-1857. En juin 1857, Marx a étudié et mis en fiches le tome 6 de l'ouvrage de T. TOOKE et William NEWMARCH : *A history of prices, and of the state of the circulation, during the nine years 1848-1856*, Londres, 1857, qui correspond aux tomes 5 et 6 de l'ancienne édition de l'ouvrage précédent.

[p. 26] la matière, cherche des formules clés, vulgarise, résume, travaille les détails, sans phases de développement décisives et frappantes, d'un côté, enregistrement de l'ensemble de l'inventaire, de l'autre, ajout au niveau du détail.

Ne font exception, apparemment, que les écrits du Yankee Carey et du Français Bastiat, ce dernier reconnaissant d'ailleurs qu'il s'appuie sur le premier³. Tous deux ont bien

compris que l'opposition à l'économie politique — le socialisme et le communisme — trouve sa présupposition théorique dans les œuvres de l'économie classique elle-même, et spécialement chez Ricardo qui doit être considéré comme son expression la plus achevée, ultime. C'est pourquoi tous deux éprouvent la nécessité d'attaquer et de dénoncer comme une interprétation erronée l'expression théorique acquise historiquement par la société bourgeoise dans l'économie moderne, et de démontrer le caractère harmonieux des rapports de production là où les économistes classiques avaient, dans leur naïveté, désigné leur caractère antagonique. Le milieu national absolument différent, voire contradictoire, à partir duquel les deux hommes écrivent ne les empêche pas de viser l'un et l'autre au même résultat. Carey est le seul économiste d'Amérique du Nord vraiment original. Il est d'un pays où la société bourgeoise ne s'est pas développée sur la base de la féodalité, mais a commencé à partir d'elle-même ; où elle n'apparaît pas comme le résultat et la survivance d'un mouvement séculaire, mais comme le point de départ d'un mouvement nouveau ; où l'Etat, à la différence de toutes les formations nationales antérieures, a été dès l'abord subordonné à la société bourgeoise⁴ et à sa production, et n'a jamais pu émettre la prétention d'être une fin en soi, où enfin la société bourgeoise elle-même, en associant les forces productives d'un vieux monde à l'immense terrain naturel d'un nouveau monde, s'est développée dans des proportions inconnues jusqu'alors et, avec une liberté de mouvement inconnue, a largement dépassé tout le travail antérieur de conquête et domination des forces de la nature, et où finalement, les éléments qui s'opposent à la société bourgeoise n'apparaissent eux-mêmes que comme des moments éphémères. Quoi de plus naturel dès lors, que Carey considère les rapports de production dans lesquels cet immense nouveau monde s'est développé de façon si rapide, si surprenante et si heureuse, comme les rapports normaux et éternels

3. Voir BASTIAT: *Harmonies économiques*, Paris, 1851, p. 364.

4. *bürgerliche Gesellschaft*: dans tout ce passage, nous traduisons systématiquement cette expression par *société bourgeoise*, dont la signification est quasi univoque désormais pour Marx, mais qui conserve toujours l'« écho » de *société civile*, notamment lorsque ce terme avoisine celui d'Etat.

[p. 27] de la production sociale et des échanges, simplement freinés et amoindris en Europe, spécialement en Angleterre, qui, à dire vrai, tient lieu d'Europe pour lui, par les barrières et entraves héritées de l'époque féodale, et que ces rapports lui semblent n'avoir été saisis, reproduits et généralisés que de façon déformée et faussée par les économistes anglais, ceux-ci ayant confondu des perversions contingentes de ces rapports et leur caractère immanent. Rapports américains contre rapports anglais : voilà à quoi se réduit sa critique de la théorie anglaise de la propriété foncière, du salaire, de la

population, des oppositions de classes, etc. En Angleterre, la société bourgeoise existe d'une façon qui n'est pas pure, qui ne correspond pas à son concept, qui ne lui est pas adéquate. Comment les concepts des économistes anglais de la société bourgeoise pourraient-ils être l'expression authentique et limpide d'une réalité qu'ils ne connaissaient pas ? L'effet perturbateur sur les rapports *naturels* de la société bourgeoise d'influences traditionnelles, qui ne sont pas nées d'elle, se réduit en dernière instance pour Carey en l'influence de l'Etat sur la société bourgeoise, en ses interventions et autres immixtions. Le salaire, par ex., croît de façon toute naturelle en même temps que la productivité du travail. Si jamais nous trouvons que la réalité ne correspond pas à cette loi, il suffit alors que nous fassions abstraction, que ce soit en Hindoustan ou en Angleterre, des influences du gouvernement, impôts, monopoles, etc. Pris en soi, c'est-à-dire après retrait des influences étatiques, les rapports bourgeois confirmeront en fait toujours les lois harmonieuses de l'économie bourgeoise. Carey ne cherche évidemment pas à savoir dans quelle mesure ces influences étatiques, *dette publique, impôts***, etc. ne naissent pas elles-mêmes des rapports bourgeois — par exemple, en Angleterre, loin d'être des résultats du féodalisme, apparaissent au contraire comme résultat de sa dissolution et de son dépassement, de même qu'en Amérique du Nord l'accroissement du pouvoir du gouvernement central va de pair avec celui de la centralisation du capital. Tandis, donc, que Carey oppose aux économistes anglais la plus grande puissance de la société bourgeoise d'Amérique du Nord, Bastiat, lui, oppose aux socialistes français la moindre puissance de la société bourgeoise en France. Vous croyez vous révolter contre les lois de la société bourgeoise dans un pays où il n'a pas été permis à ces lois de se réaliser ! Vous ne la connaissez que sous sa souffreteuse forme française, et vous prenez pour une forme immanente de celle-ci ce qui n'est que son travestissement national français. Tournez un peu vos yeux vers l'Angleterre. Ce qu'il faut faire ici en France, c'est libérer la société bourgeoise des chaînes dans lesquelles l'Etat la tient. Vous voulez lui en rajouter. Commencez par développer à fond les rapports bourgeois, après ça on pourra causer. (Dans une

[p. 28] certaine mesure Bastiat a raison, à savoir qu'en France, du fait de la configuration sociale particulière de ce pays, passent pour socialisme des choses qui, en Angleterre, sont de l'économie politique.)

Carey pourtant, partant de l'émancipation de la société bourgeoise en Amérique par rapport à l'Etat, finit quand même par postuler l'ingérence de l'Etat afin d'éviter que le pur développement des rapports bourgeois, comme c'est, effectivement arrivé en Amérique, soit troublé par des influences extérieures. Il est protectionniste alors que Bastiat est *libre-échangiste***. Dans le monde entier, l'harmonie des lois économiques apparaît comme dysharmonie, et même aux Etats-Unis Carey est frappé par les premiers signes de cette dysharmonie. D'où vient cet étrange phénomène? Carey l'explique à partir de l'influence destructrice de l'Angleterre sur le marché mondial, de son aspiration

au monopole industriel. Au départ, les rapports anglais ont été détraqués par les fausses théories de ses économistes, de l'intérieur ; à présent, [3] en tant que force qui commande sur le marché mondial, et cette fois vers l'extérieur, l'Angleterre détraque l'harmonie des rapports économiques dans tous les pays du monde. Cette dysharmonie est bien réelle, et pas seulement fondée dans les conceptions subjectives des économistes. Sur le plan économique, l'Angleterre est pour Carey ce que la Russie est pour Urquhart sur le plan politique. L'harmonie des rapports économiques est basée selon Carey sur la coopération harmonieuse entre la ville et la campagne, l'industrie et l'agriculture. Cette harmonie fondamentale que l'Angleterre a dissoute en son propre sein, elle la détruit partout sur le marché mondial par sa concurrence, ce qui fait d'elle l'élément destructeur de l'harmonie universelle. La seule façon de s'en protéger, ce sont les protections douanières, le barrage national opposé violemment à la force destructive de la grande industrie anglaise. C'est pourquoi l'ultime refuge des «*harmonies économiques*»* c'est l'Etat, qu'on avait pourtant fustigé à l'origine comme l'unique fauteur de troubles dans ces harmonies. D'un côté, Carey est ici l'écho du développement national déterminé des Etats-Unis, de leur opposition à et de leur concurrence avec l'Angleterre. Et ce sous la forme naïve qui a consisté à proposer aux Etats-Unis de détruire l'industrialisme propagé par l'Angleterre en le développant plus rapidement chez eux-mêmes grâce à des protections douanières. Mis à part cette naïveté, l'harmonie des rapports de production bourgeoise chez Carey aboutit à leur plus parfaite dysharmonie dès lors qu'ils entrent en lice sur le plus grandiose des terrains, sur le marché mondial, dans leur plus grandiose développement, comme rapports de nations productives. Tous les rapports qui lui paraissent harmonieux à l'intérieur de frontières nationales déterminées ou encore

[p. 29] sous la forme abstraite de rapports⁵ universels de la société bourgeoise — concentration du capital, division du travail, salariat, etc. — lui apparaissent dysharmonieux là où ils entrent en lice sous leur forme la plus développée, sous la forme qu'ils ont au niveau du marché mondial, en tant que rapports internes qui produisent la domination anglaise sur le marché mondial, et qui sont en même temps, en tant qu'effets destructeurs, la conséquence de cette domination. C'est harmonieux quand, à l'intérieur d'un pays, la production patriarcale fait place à la production industrielle et que le procès de dissolution qui accompagne ce développement n'est compris que par son côté positif. Mais cela devient dysharmonieux dès lors que la grande industrie anglaise dissout les formes de production nationales d'autres pays, qu'il s'agisse des formes patriarcales, petite-bourgeoises, ou d'autres stades encore inférieurs. La concentration du capital à l'intérieur d'un pays et l'effet dissolvant de cette concentration ne présentent à ses yeux qu'un bon côté. Mais le monopole du capital concentré anglais, et ses effets dissolvants sur les capitaux nationaux moins importants des autres peuples, est, lui, dysharmonieux. Ce que Carey n'a pas compris, c'est que ces dysharmonies sur le marché mondial ne sont que les ultimes expressions adéquates des dysharmonies qui sont fixées comme rapports abstraits dans les catégories économiques ou n'ont qu'une existence locale de toute petite envergure. Il n'est pas étonnant que, d'un autre côté, il oublie le contenu positif de ces procès de dissolution, tels qu'ils se manifestent de façon achevée sur le marché mondial — unique aspect qu'il voit aux catégories économiques dans leur forme abstraite, ou aux rapports réels à l'intérieur de pays déterminés à partir desquels ces catégories sont abstraites. Dès que les rapports économiques se présentent à lui dans leur vérité, c'est-à-dire dans leur réalité universelle, son optimisme de principe se renverse en un pessimisme courroucé et dénonciateur. C'est cette contradiction qui fait l'originalité de ses écrits et leur donne toute leur importance. Il est tout autant américain en posant l'harmonie au sein de la société bourgeoise qu'en posant la dysharmonie des mêmes rapports dans leur configuration au niveau du marché mondial. Rien de tout cela chez Bastiat. L'harmonie de ces rapports est un au-delà qui commence là où s'arrêtent les frontières françaises, qui existe en Angleterre et en Amérique. C'est simplement la forme idéale, imaginaire des rapports anglo-américains non français, et non la forme réelle qu'il rencontre, lui, sur son propre terroir. C'est pourquoi, tandis que chez lui l'harmonie ne procède nullement de la plénitude d'une intuition, mais

5. *Verhältnisse* (au pluriel) aurait plutôt ici le sens plus trivial de *données* ou *conditions*. Nous laissons *rapports* parce qu'il s'agit aussi de rapports sociaux.

[p. 30] est au contraire le produit exacerbé d'une réflexion fragile, tendue et contradictoire, le seul moment de réalité consiste à exiger de l'Etat français qu'il abandonne ses frontières économiques. Carey aperçoit les contradictions des rapports économiques aussitôt que ceux-ci se manifestent comme rapports *anglais* sur le marché

mondial. Tandis que Bastiat, qui ne connaît d'harmonie qu'imaginaire, ne voit le début de sa réalisation que là où la France s'arrête, et où les parties constitutives de la société bourgeoise séparées nationalement, libérées de la tutelle de l'Etat, se mettent à concourir entre elles. Mais cette dernière harmonie — qui est le présupposé de toutes ses autres harmonies imaginaires antérieures — n'est elle-même qu'un pur postulat que serait censée réaliser la législation libre-échangiste.]

[4] C'est pourquoi si, indépendamment de la valeur scientifique de ses recherches, Carey a au moins le mérite d'exprimer sous forme abstraite les rapports américains dans leur ampleur, et ce par opposition au vieux monde, l'unique arrière-plan réel chez Bastiat serait plutôt la petitesse de la réalité et des rapports français, dont on voit partout pointer les oreilles derrière ses harmonies. Mérite au demeurant tout à fait superfétatoire, étant donné que la réalité d'un pays aussi ancien est connue suffisamment et n'a pas le moins du monde besoin qu'on fasse ce genre de détour négatif pour être connue. Ce qui fait qu'il y a chez Carey abondance de recherches menées, si l'on peut dire, de bonne foi, dans le domaine de la science économique, sur le *crédit**, par exemple, ou la *rente**, etc. Tandis que Bastiat ne s'emploie qu'à des paraphrases satisfaites de recherches culminant dans des contrastes ; l'*hypocrisie du contentement**. L'universalité de Carey c'est l'universalité⁶ yankee. Pour lui, la France et la Chine sont à égalité de distance. C'est un homme qui vit tout à la fois au bord du Pacifique et au bord de l'Atlantique. Tandis que l'universalité de Bastiat consiste à passer l'éponge sur tous les pays. En vrai Yankee qu'il est, Carey recueille l'énorme masse de matières qui lui vient de tous côtés et que lui offre le vieux monde, non pas pour connaître l'âme immanente de cette matière et lui reconnaître par là même le droit à l'existence proprement dite, mais pour la travailler en vue de ses propres fins, pour travailler les propositions qu'il en tire de son point de vue de Yankee comme autant de matériaux indifférents, de références mortes. D'où sa tendance à aller se balader dans tous les pays, ses masses de statistiques non critiques, son érudition de catalogue. Bastiat, au contraire, nous donne une histoire fantastique, livrant

6. *Universalität*, le passage de la catégorie allemande (*Allgemeinheit*) à son équivalent d'origine latine représente plus un trait stylistique qu'un changement de concept. Il marque en outre ici un trait géopolitique des Etats-Unis.

[p. 31] ses abstractions tantôt sous la forme de *raisonnement **, tantôt sous la forme d'événements supposés, qui ne se sont du reste jamais produits nulle part, tout comme le théologien traite tantôt le péché comme une loi de l'essence humaine, tantôt comme histoire du péché originel. Les deux approches étant du coup également a-historiques et anti-historiques. Mais chez Carey le moment a-historique est le principe historique présent de l'Amérique du Nord, tandis que l'élément a-historique chez Bastiat n'est

qu'une simple réminiscence des généralisations à la manière du 18^e siècle français. Carey est informe et diffus. Bastiat est plein d'affectation et n'est logique que du point de vue formel. Tout ce qu'il arrive à produire, ce sont des lieux communs formulés de façon paradoxale, polis *en facettes**. Carey indique préalablement quelques thèses générales sous forme d'axiomes, qu'il fait suivre de tout un matériau informe, de toute une compilation en guise de preuves. La matière de ses thèses n'est absolument pas élaborée. Chez Bastiat, le seul matériau dont on dispose — abstraction faite de quelques exemples locaux ou de phénomènes anglais tout à fait normaux arrangés à la mode fantastique — ce sont les thèses générales des économistes. A l'opposé de Carey, il y a principalement Ricardo, bref les économistes anglais modernes ; à l'opposé de Bastiat, les socialistes français. |

[5] XIV) Des salaires*⁷

Voici les propositions principales de Bastiat : les hommes aspirent tous à la fixité des revenus, à un *revenu fixe***.

(Exemple authentiquement français : 1) tout le monde veut être fonctionnaire ou faire en sorte que son fils le devienne (voir p. 371)>. Le salaire est une forme fixe de rémunération (p. 376) et donc une forme très perfectionnée de l'association dont la forme dominante à l'origine est « l'aléatoire », « *tous les associés*»* étant soumis « à *toutes les chances de l'entreprise*»*. (Quand le capital prend les risques pour lui, la rémunération du travail se fixe sous le nom de *salaire*. Si c'est le travail qui veut prendre à son compte les conséquences bonnes ou mauvaises, la rémunération du capital se détache et se fixe sous le nom d'intérêt (382)> (voir plus loin sur cette association, p. 382, 3). Cependant, si l'aléatoire prédomine à l'origine dans la *condition de l'ouvrier**, la stabilité dans le salariat n'est pas encore suffisamment garantie. C'est un «*degré intermédiaire qui sépare l'aléatoire de la stabilité*»*. Pour atteindre ce dernier degré, il faut «*épargner, aux jours de travail, de quoi satisfaire aux besoins des jours de vieillesse et de maladie*»* (p. 388).

7. Il s'agit du chapitre XIV des *Harmonies économiques* de Bastiat.

[p. 32] Ce dernier degré se développe grâce aux « *sociétés de secours mutuels* »* (*ibid.*) et, en dernière instance, à « *la caisse de retraite des travailleurs* »* (p. 393). (De même que l'homme était parti du besoin de devenir fonctionnaire, il finit par la satisfaction de toucher une pension.)

ad 1. Admettons que tout ce que Bastiat dit sur la fixité du salaire soit exact. La subsomption du salaire sous la notion de revenus fixes ne nous permet pas pour autant de connaître les *caractéristiques propres* du salaire, sa détermination caractéristique. Cela soulignerait l'une de ses relations — qu'il a en commun avec d'autres sources de revenu.

C'est tout. Certes, cela serait déjà quelque chose pour l'avocat désireux de plaider les avantages du salariat. Mais cela ne serait toujours rien pour l'économiste désireux de comprendre les caractéristiques de ce rapport dans toute son ampleur. Or le *raisonneur* * Bastiat, c'est ça, c'est précisément cette pratique ordinaire d'avocat et d'apologiste qui consiste à fixer dans un rapport, dans une forme économique, une détermination unilatérale parmi d'autres, et à en faire le panégyrique en l'opposant à la détermination inverse. Au lieu de salaire, donc, mettons : fixité des revenus. La fixité des revenus n'est-elle pas une bonne chose ? Tout un chacun n'aime-t-il pas pouvoir compter sur quelque chose de sûr ? Tout particulièrement le petit-bourgeois français rond-de-cuir et mesquin ? *L'homme toujours besogneux** ? C'est exactement comme ça qu'on a défendu le servage, à plus juste titre sans doute. On pourrait également affirmer l'inverse, et on l'a fait. Identifions salaire et non-fixité, c'est-à-dire progression au-delà d'un point déterminé. Qui ne préfère progresser, plutôt que de rester en place ? Peut-on dès lors déclarer mauvais un rapport qui rend possible pour les bourgeois un *progressus in infinitum* ? A un autre endroit, Bastiat lui-même met naturellement en avant le salariat comme non-fixité⁸. Quoi d'autre que cette non-fixité, que les oscillations, permettrait au travailleur d'arrêter de travailler, de devenir capitaliste, conformément au vœu de B. ? Le salariat est donc une bonne chose parce qu'il est fixité ; et également parce qu'il est non-fixité ; parce qu'il n'est ni l'un ni l'autre, et l'un tout autant que l'autre. Quel rapport ne serait pas une bonne chose dès lors qu'on le réduit à une détermination unilatérale et qu'on considère celle-ci comme position et non comme négation ? C'est sur ce genre d'abstractions que reposent tous ces baratins réfléchissants⁹ qui vont dans tous les sens, toute l'apologétique et autre sophistique prudhommesque.

8. Ibid., p. 402 : «L'élévation des salaires... facilite l'épargne et la transformation du salarié en capitaliste. »

9. *Reflectirend* : la connotation très péjorative de ce terme semble venir de Hegel et caractériser ce que l'on pourrait appeler la « mauvaise rationalité ».

[p. 33] Venons-en maintenant, après ce préambule général, à la construction¹⁰ réelle de Bastiat. Disons simplement encore en passant que son *métayer des Landes**¹¹, le type qui ne réunit en lui-même que le malheur du salarié et le manque de pot du petit capitaliste, se trouverait tout heureux qu'on le mette à salaire fixe. *L'Histoire descriptive et philosophique**¹² de Proudhon atteint à peine celle de son adversaire Bastiat. Face à la forme primitive d'association, où tous les associés* partagent toutes les chances du hasard, succède la phase de l'association supérieure et librement consentie par les deux parties ||6| où la rémunération du travailleur est fixée. Nous n'insisterons pas sur le caractère génial d'une démarche qui présuppose dans un premier temps un capitaliste d'un côté et un travailleur de l'autre, puis fait surgir après coup, grâce à un accord passé entre les deux, le rapport du capital et du travail salarié.

La forme d'*association** où le travailleur est exposé à toutes les chances contingentes de l'acquisition — où tous les producteurs sont également exposés à ces chances — et qui précède immédiatement le salaire, où la rémunération du travail parvient à la fixité et à la stabilité, la thèse qui précède l'antithèse, est — toujours selon M. Bastiat - cette situation où la pêche, la chasse et l'élevage pastoral constituent les formes sociales et productives dominantes. Mais où et quand s'est situé ce passage *historique* de l'état semi-sauvage à l'état moderne ? Dans le Charivari, sans doute. Dans l'histoire réelle, le travail salarié provient de la dissolution de l'esclavage et du servage — ou du déclin de la propriété communautaire, comme chez les peuples slaves et orientaux — et, sous sa forme adéquate, constitutive d'une époque historique et appréhendant le tout de l'existence sociale du travail, il provient du déclin de l'économie corporative, du système féodal des ordres¹³, du travail et du revenu en nature ; de l'industrie pratiquée comme branche annexe des activités rurales, de la petite économie rurale encore féodale, etc. Dans toutes ces transitions réellement historiques, le travail salarié apparaît comme dissolution, comme destruction de rapports où le travail, sous tous ses aspects, était fixé, qu'il s'agisse de ses revenus, de son contenu, de sa localisation, de son ampleur, etc. *C'est-à-dire comme négation de la fixité du travail et de sa rémunération.* Passer directement

10. *Construction*: évoque presque toujours en allemand le caractère artificiel et arbitraire d'un « système ».

11. *Ibid.*, p. 378-379, 388.

12. Il s'agit du *Système des contradictions économiques, ou philosophie de la misère*, Paris, 1846.

13. *Standewesen*.

[p. 34] du fétiche de l'Africain à l'Être *suprême** de Voltaire, ou de l'instrument de chasse d'un sauvage nord-américain au capital de la *Banque*** d'Angleterre représente une ineptie moins anti-historique que le passage du pêcheur de Bastiat au travailleur salarié. (Pas trace en outre, dans tous ces développements, de modifications dues à des conventions passées librement et réciproquement.) Il y a une synthèse qui est tout à fait digne de cette construction historique, où Bastiat, en se payant de mots, donne forme d'événement à sa plate abstraction : celle qui fait apparaître les *sociétés amicales*** anglaises et les Caisses d'Épargne comme le dernier mot du salariat et l'abolition de toutes les antinomies sociales.

Donc, historiquement, le salariat se caractérise par la non-fixité: contraire de la construction de B. Comment fait-il alors pour en arriver à la construction de cette fixité, comme détermination du salariat qui compense tout le reste ? Et comment l'idée lui est-

elle venue d'exposer historiquement le salariat dans cette détermination de forme supérieure de la rémunération - de la rémunération du travail dans d'autres formes de société ou d'association ?

Chaque fois que les économistes discutent du rapport existant entre capital et travail salarié, entre profit et salaire, qu'ils font la démonstration au travailleur qu'il n'a pas à réclamer une participation aux chances des bénéficiaires, ou qu'ils veulent tout simplement le rassurer sur le rôle subalterne qu'il occupe face au capitaliste, ils lui mettent en avant le fait que, par opposition au capitaliste, l'ouvrier a une certaine fixité de revenu, plus ou moins indépendante des grandes aventures du capital. Tout comme Don Quichotte console Sancho Pança en lui disant que, si c'est bien lui qui prend toutes les raclées, il n'a malgré tout pas besoin d'être brave. Bastiat transforme donc une détermination que les économistes imputent au *salariat**, par opposition au profit, en une détermination du *salariat* * par opposition à des formes antérieures du travail et comme un progrès par rapport à la rémunération du travail dans ces rapports antérieurs. M. Bastiat prend un lieu commun qui se situe dans le rapport existant et fait prendre patience à l'une des parties contre l'autre, l'extrait de ce rapport et, en fait, la base historique de la genèse même de ce rapport. Que disent les économistes : que dans le rapport du salaire au profit, du travail salarié au capital, le salaire aurait l'avantage de la fixité. Que dit M. Bastiat : que la fixité, *i. e.*, l'un des aspects dans le rapport du salaire au profit, constitue le fondement historique à partir duquel naît le salariat (ou encore, ressortit au salaire par opposition aux formes antérieures de rémunération du travail, et non par opposition au profit), et par conséquent aussi le profit et l'ensemble du rapport. Et c'est ainsi qu'un lieu commun sur l'un des aspects du rapport du salaire au profit se transforme sous sa plume en fondement historique

[p. 35] de l'ensemble de ce rapport. Tout ça parce qu'il est constamment obnubilé par la réflexion sur le socialisme ; lequel, par la suite, est partout rêvé comme la première forme d'association. Cet exemple montre comment, sous la plume de Bastiat, des lieux communs apologétiques annexes peuvent finir par prendre une forme importante. |

|| 7| Pour en revenir aux économistes. En quoi consiste cette fixité du salaire ? Le salaire est-il immuablement fixe ? Ce serait totalement en contradiction avec la loi de l'offre et de la demande, cette base de la détermination des salaires. Aucun économiste ne nie l'existence des variations, hausses et baisses du salaire. Ou encore, le salaire est-il indépendant des crises ? Ou des machines qui rendent le travail salarié superflu ? Ou des divisions du travail qui le déplacent ? Il serait bien hétérodoxe de l'affirmer, et personne ne le fait. Ce qu'on veut dire par là, c'est que, dans le cadre d'une certaine moyenne, le salaire réalise un niveau moyen approximatif, qui n'est autre que ce minimum salarial de la classe tout entière tant honni par Bastiat, et qu'il se produit une espèce de continuité moyenne du travail, que, par ex., le salaire peut se maintenir jusque dans des cas de baisse, voire de disparition complète, du profit pendant un certain temps. Or, à quoi tout cela revient-il, sinon à dire qu'une fois présumé le travail salarié comme forme

dominante du travail, comme base de la reproduction; la classe ouvrière vit du salaire et que le travailleur pris individuellement possède pour toute fixité celle de travailler pour un salaire ? Bref, à une tautologie. Là où le capital et le travail salarié sont le rapport de production dominant, il y a continuité moyenne du travail salarié, et du coup fixité du salaire pour l'ouvrier. Là où existe le travail salarié, il existe. Et c'est ce que Bastiat considère comme le caractère propre au salariat qui compense tout le reste. Autre tautologie, déjà présente dans la notion de capital et de production basée sur le capital : en outre, dans une société où le capital est développé, la production sociale est dans l'ensemble plus régulière, plus continue, plus multilatérale — et, par voie de conséquence, les revenus des gens qui y sont occupés sont également plus « fixes » — que là où le capital, *i. e.* la production, n'a pas encore atteint ce niveau de développement. En d'autres termes : l'existence universelle du travail salarié présuppose un niveau de développement des forces productives supérieur à celui des stades antérieurs au travail salarié — c'est indéniable ! Et comment pourrait-il venir à l'idée des socialistes de formuler des exigences supérieures s'ils ne présupposaient pas ce développement supérieur des forces productives sociales produites par le travail salarié, alors qu'il est au contraire la condition préalable de leurs exigences ?

Note. La première forme sous laquelle le salaire se présente de manière généralisée est la solde militaire. Elle apparaît au moment du

[p. 36] déclin des années nationales et des milices bourgeoises. Dans un premier temps, ce sont les citoyens eux-mêmes qui touchent la solde. Puis, leur succède une soldatesque de mercenaires qui ont cessé d'être des citoyens.

*(Impossible d'aller plus loin dans ce tissu d'absurdités. Laissons donc tomber Mr. Bastiat**.)*

[p. 37-38]

INTRODUCTION (dite «de 1857»)

Sommaire¹

A) Introduction

1. La production en général.
2. Rapport général entre production, distribution, échange et consommation.
3. La méthode de l'économie politique.
4. Moyens (forces) de production et rapports de production, rapports de production

et rapports d'échange,² etc.

1. Ce sommaire se trouve sur la couverture du « Cahier M » qui contient l'*Introduction* ainsi que l'« *Index des 7 Cahiers (première partie)* » composé par Marx en juin 1858. Il s'agissait sans doute d'un cahier d'écolier que Marx avait « emprunté » à sa fille Laura.
2. *Verkehrsverhältnisse*.

[p. 39] | M-1 | A.) INTRODUCTION. I. PRODUCTION, CONSOMMATION, DISTRIBUTION, ÉCHANGE (CIRCULATION)

1. Production

a) L'objet de cette étude est tout d'abord la *production matérielle*.

Le point de départ, évidemment, ce sont des individus produisant en société — donc une production des individus qui est socialement déterminée. Le chasseur et pêcheur singulier et singularisé,³ par lequel commencent Smith⁴ et Ricardo⁵, ressortit aux plates illusions des robinsonades du 18^e siècle, lesquelles n'expriment nullement, comme se l'imaginent certains historiens de la civilisation⁶, une simple réaction contre des excès de raffinement et un retour à l'état de nature mal compris. Pas plus que le *Contrat social** de Rousseau, qui établit par contrat des rapports et des liens entre des sujets indépendants par nature, ne repose sur un tel naturalisme. C'est une apparence, la simple apparence esthétique des petites et grandes robinsonades. Il s'agit en réalité d'une anticipation de la « société civile-bourgeoise »⁷ qui se préparait depuis le 16^e siècle et qui, au 18^e, fit des pas de géant vers sa maturité. Dans cette société où règne la libre concurrence, l'individu apparaît détaché des liens naturels, etc., qui font de lui à des époques historiques antérieures un accessoire d'un conglomérat humain déterminé et délimité. Pour les prophètes du 18^e siècle — sur les épaules de qui reposent encore entièrement Smith et Ricardo — cet individu du 18^e siècle, produit, d'une part, de la décomposition des formes de sociétés féodales, d'autre part, des forces productives nouvelles qui se sont

3. Jeu de mots sur *einzel* et *vereinzelt* qui vise à montrer que ce solitaire a été rendu tel (par les économistes), qu'il n'existe pas spontanément.

4. Adam SMITH : *An inquiry into the nature and causes of the wealth of nations*, vol. 1, Londres, 1776, p.2.

5. David RICARDO: *On the principles of political economy*, Londres, 1817, p. 16-23.

6. *Kulturhistoriker* : ce terme est un peu péjoratif pour Marx.

7. «*Bürgerliche Gesellschaft*» Les guillemets mis par Marx renvoient au concept de

[p. 40] développées depuis le 16^e siècle, apparaît comme un idéal dont l'existence remonterait au passé non comme un résultat historique, mais comme le point de départ de l'histoire, parce qu'ils le considèrent comme un individu naturel, conforme à leur représentation de la nature humaine, qui n'aurait pas sa source dans l'histoire, mais qui serait posé par la nature. Cette illusion a été jusqu'à maintenant partagée par toute époque nouvelle. Steuart qui, à plus d'un égard, s'oppose au 18^e siècle et qui, en sa qualité d'aristocrate, se tient davantage sur le terrain historique, a échappé à cette naïveté.

Plus on remonte dans le cours de l'histoire, plus l'individu, et par suite l'individu producteur lui aussi, apparaît dans un état de dépendance, membre d'un ensemble plus grand : cet état se manifeste d'abord de façon tout à fait naturelle dans la famille, et dans la famille élargie à la tribu ; puis dans les différentes formes de la communauté issue de l'opposition et de la fusion des tribus. Ce n'est qu'au 18^e siècle, dans la «société civile-bourgeoise», que les différentes formes de l'interdépendance sociale se présentent à l'individu comme un simple moyen de réaliser ses buts particuliers, comme une nécessité extérieure. Mais l'époque qui engendre ce point de vue, celui de l'individu singulier singularisé, est précisément celle où les rapports sociaux (et, de ce point de vue, universels) ont atteint le plus grand développement qu'ils aient connu. L'homme est, au sens le plus littéral, un πολιτικὸν ζῷον⁸, non seulement un animal sociable, mais un animal qui ne peut se constituer ||2| comme individu singulier que dans la société. La production réalisée en dehors de la société par cet individu singulier et singularisé — fait exceptionnel qui peut bien arriver à un civilisé transporté par hasard dans un lieu désert et qui possède déjà en puissance les forces propres à la société — est chose aussi absurde que le serait le développement du langage sans la présence d'individus vivant et parlant ensemble. Inutile de s'y arrêter plus longtemps. Il n'y aurait aucune raison d'aborder ce point si cette niaiserie, qui avait un sens et une raison chez les gens du 18^e siècle, n'avait été réintroduite très sérieusement par Bastiat, Carey, Proudhon⁹, etc., au sein de l'économie politique la plus moderne. Pour Proudhon, entre autres, il est naturellement bien commode de faire de la mythologie pour donner l'explication hîstorico- philosophique de la genèse d'un rapport économique dont il ignore l'origine historique : l'idée de ce rapport serait venue un beau jour toute prête à l'esprit d'Adam ou de Prométhée, qui l'auraient alors introduite

8. *Animal politique* : l'expression est d'Aristote.

9. P. J. PROUDHON : *Système des contradictions économiques*, t.1, Paris, 1846, p. 77-83.

[p. 41] dans le monde, etc. Rien de plus fastidieux et de plus plat que le *locus communis*¹⁰ en délire.

Quand donc nous parlons de production, c'est toujours de la production à un stade déterminé du développement social qu'il s'agit — de la production d'individus sociaux. Aussi pourrait-il sembler que, pour parler de la production en général, il faille soit suivre le procès de développement historique dans ses différentes phases, soit déclarer de prime abord que l'on s'occupe d'une époque historique déterminée, par exemple, de la production bourgeoise moderne, qui est en fait notre véritable sujet. Mais toutes les époques de la production ont certains caractères en commun, certaines déterminations communes. La *production en général* est une abstraction, mais une abstraction rationnelle, dans la mesure où elle souligne et précise effectivement les traits communs, nous évitant ainsi la répétition. Cependant cet *Universel*, ou ce caractère commun, isolé par comparaison, est lui-même un ensemble articulé complexe dont les membres divergent en déterminations différentes. Certains de ces éléments appartiennent à toutes les époques, d'autres sont communs à quelques-unes seulement. (Certaines) déterminations seront communes à l'époque la plus moderne et à la plus ancienne. Sans elles, on ne peut concevoir aucune production. Mais s'il est vrai que les langues les plus évoluées ont en commun avec les moins évoluées certaines lois et déterminations, c'est précisément ce qui constitue leur évolution qui les différencie de ces caractères généraux et communs. Aussi faut-il bien distinguer les déterminations qui valent pour la production en général, afin que l'unité — qui découle déjà du fait que le sujet : l'humanité, et l'objet : la nature, sont identiques — ne fasse pas oublier la différence essentielle. C'est de cet oubli qu'est faite, par exemple, toute la sagesse des économistes modernes qui prétendent prouver l'éternité et l'harmonie des rapports sociaux existant actuellement. Par exemple, pas de production possible sans un instrument de production, cet instrument ne fût-il que la main. Pas de production possible sans travail passé, accumulé, ce travail ne fût-il que l'habileté que l'exercice répété ||3| a emmagasinée et concentrée dans la main du sauvage. Le capital est lui aussi, entre autres choses, un instrument de production, il est lui aussi du travail passé, objectivé. Donc le capital est un rapport naturel universel, éternel ; oui, mais à condition de négliger précisément l'élément spécifique, ce qui seul transforme en capital l'«instrument de production», le «travail accumulé». Toute l'histoire des rapports de production apparaît ainsi, par exemple, chez

10. *Lieu commun.*

[p. 42] Carey, comme une falsification provoquée par la malveillance des gouvernements.

S'il n'y a pas de production en général, il n'y a pas non plus de production universelle. La *production* est toujours une branche *particulière* de la production — par exemple,

l'agriculture, l'élevage du bétail, la manufacture, etc. — ou bien elle est *totalité*. Mais l'économie politique n'est pas la technologie. Il faudra expliquer ailleurs (plus tard) le rapport entre les déterminations universelles de la production à un stade social donné et les formes particulières de la production. Enfin, la production n'est pas non plus uniquement une production particulière i elle n'est jamais qu'un certain corps social, un sujet social qui exerce son activité dans une totalité de branches de la production plus ou moins grande ou riche. Il n'y a pas encore lieu non plus d'étudier ici le rapport existant entre l'exposé scientifique et le mouvement réel. Production en général. Branches particulières de la production. Totalité de la production.

Il est de mode de placer en tête de l'économie politique une partie générale — celle précisément qui figure sous le titre de « Production » (cf., par exemple, J. St. Mill¹¹) — dans laquelle on traite des *conditions générales* de toute production. Cette partie générale comprend ou est censée comprendre : 1) *L'étude* des conditions sans lesquelles la production n'est pas possible, c'est-à-dire donc, en fait, *uniquement* la mention des moments essentiels de toute *production*. Mais, en fait, cela se réduit, comme nous Je verrons, à quelques déterminations très simples rabâchées en plates tautologies ; 2) *L'étude* des conditions qui favorisent plus ou moins le développement de la production, comme, par exemple, l'état de progrès et de stagnation de la société chez Adam Smith¹². Pour donner un caractère scientifique à ce qui chez lui a sa valeur comme simple *aperçu**, il faudrait étudier les périodes des *degrés de productivité* dans le développement de peuples pris à part — étude qui dépasse les limites propres de notre sujet, mais qui, dans la mesure où elle y entre, doit être exposée dans le développement sur la concurrence, l'accumulation, etc. Dans la conception générale, la réponse revient à cette généralité qu'un peuple industriel est à l'apogée de sa production au moment même ou, d'une manière générale, il atteint son apogée historique. *En fait***, un peuple est à son apogée industrielle aussi longtemps que l'essentiel pour lui n'est pas encore le gain, mais Je fait de gagner. Supériorité, en ce sens, des Yankees sur les Anglais.

11. John Stuart MILL : *Principles of political economy...*, vol. 1, Londres, 1848.

12. Adam SMITH: *An inquiry...*, o.c., p. 171-209 et Vol.2, Londres, 1836, p. 168-174.

[p. 43] Ou bien aussi : que certaines races, certaines dispositions, certains climats, certaines conditions naturelles, comme la situation au bord de la mer, la fertilité du sol, etc., sont plus favorables que d'autres à la production. Ce qui revient de nouveau à cette tautologie : la richesse se crée d'autant plus facilement que ses éléments, d'un point de vue subjectif et objectif, existent à un degré plus élevé. |

|4| Mais dans cette partie générale ce n'est pas de tout cela qu'il s'agit en réalité pour les économistes. Il s'agit bien plutôt — cf., par exemple, Mill¹³ — de représenter la production, à la différence de la distribution, etc., comme enclose dans des lois naturelles éternelles, indépendantes de l'histoire, et à cette occasion de glisser en sous-main cette idée que les rapports *bourgeois* sont des lois naturelles immuables de la société conçue *in abstracto*. Tel est le but auquel tend plus ou moins consciemment tout ce procédé. Dans la distribution, au contraire, les hommes se seraient effectivement permis d'agir avec toutes sortes d'arbitraires. Abstraction faite de cette disjonction brutale de la production et de la distribution et de la rupture de leur rapport réel, on peut dès l'abord voir au moins ceci clairement : si diverse que puisse être la distribution aux différents stades de la société, il doit être possible, tout aussi bien que pour la production, de dégager des caractères communs, et possible aussi d'effacer et de confondre toutes les différences historiques dans des lois s'appliquant à *l'homme en général*. Par exemple, l'esclave, le serf, le travailleur salarié reçoivent tous une quantité déterminée de nourriture qui leur permet de subsister en tant qu'esclave, serf, salarié. Qu'ils vivent du tribut, de l'impôt, de la rente foncière, de l'aumône ou de la dîme, le conquérant, le fonctionnaire, le propriétaire foncier, le moine ou le lévitte reçoivent tous une quote-part de la production sociale qui est déterminée suivant d'autres lois que la quote-part des esclaves, etc. Les deux principaux points que tous les économistes placent sous cette rubrique sont : 1. propriété ; 2. garantie de cette dernière par la justice, la police, etc. On peut répondre à cela très brièvement :

Ad 1. Toute production est appropriation de la nature par l'individu dans le cadre et par l'intermédiaire d'une forme de société déterminée. En ce sens, c'est une tautologie de dire que la propriété (appropriation) est une condition de la production. Mais il est ridicule de partir de là pour passer d'un bond à une forme déterminée de la propriété, par exemple, à la propriété privée. (Ce qui, de plus, suppose également comme condition une forme opposée, la *non-propriété*.) L'histoire nous montre bien plutôt dans la propriété commune (par exemple, chez les Indiens, les Slaves, les anciens Celtes, etc.) la forme primitive, forme

J. S. MILL : *Principles...*, o.c., p.25-26, 239-240.

[p. 44] qui, sous l'aspect de la propriété communale¹⁴, jouera longtemps encore un rôle important. Quant à savoir si la richesse se développe mieux sous l'une ou l'autre forme

de propriété, il n'en est encore nullement question ici. Mais dire qu'il ne peut être question d'aucune production, ni, par conséquent, d'aucune société, là où n'existe aucune forme de propriété, c'est une tautologie. Une appropriation qui ne s'approprie rien est une *contradictio in subjecto*.

Ad2. Mise en sûreté des biens acquis, etc. Si l'on réduit ces banalités à leur contenu réel, elles expriment beaucoup plus que ne s'en doutent ceux qui les prêchent. A savoir, que toute forme de production engendre ses propres rapports juridiques, sa propre forme de gouvernement, etc. Ce manque de finesse et de perspicacité consiste précisément à mettre en relation de manière contingente des choses qui ont entre elles ||5| un lien organique, à ne les associer que dans le contexte d'une réflexion. C'est ainsi que les économistes bourgeois ont la simple impression que la production est plus facile avec la police moderne que, par exemple, à l'époque du droit de se faire justice¹⁵. Ils oublient seulement que le droit de se faire justice est un droit lui aussi, et que le droit du plus fort survit sous une autre forme y compris dans leur « Etat de droit »¹⁶.

Quand les conditions sociales répondant à un stade déterminé de la production sont seulement en voie de formation ou, au contraire, quand elles sont déjà en voie de disparition, des perturbations se produisent naturellement dans la production, bien qu'elles soient d'un degré et d'un effet variables.

Pour résumer : Tous les stades de la production ont des déterminations communes que la pensée fixe comme des déterminations universelles ; mais les prétendues *conditions universelles* de toute production ne sont rien d'autre que ces moments abstraits qui n'appréhendent aucun stade historique réel de la production.

14. *Gemeindeeigentum*: nous avons systématiquement distingué la commune (*Gemeinde*) et ce qui est communal, de la communauté (*Gemeinwesen*) et ce qui est commun ou communautaire (*gemein, gemeinschaftlich.*). Alors que le terme *Gemeinwesen* est l'abstrait pur et simple de l'adjectif *gemein* (comme *community* en anglais), *Gemeinde* renvoie toujours pour Marx à des formes historiques déterminées d'organisation sociale, fondées sur un rapport de propriété. Si toutes les communes sont des communautés, l'inverse n'est pas nécessairement vrai. Cette distinction joue un rôle important dans le long passage de ce manuscrit de 1857-1858 connu sous le nom de «*Formen*» (voir p.431). — 15. Faustrecht : en latin *jus manu*, le droit qui consiste à se faire justice soi-même. L'expression devint synonyme de « droit des seigneurs », et signifie aujourd'hui pratiquement la même chose que : droit du plus fort. — 16. *Rechtsstaat*

[p. 45] 2. Le rapport général de la production à la distribution, l'échange, la consommation

Avant de nous engager plus avant dans l'analyse de la production, il est nécessaire

d'examiner les différentes rubriques dont l'accompagnent les économistes.

Voici la représentation élémentaire des choses : dans la production, les membres de la société approprient¹⁷ (élaborent, façonnent) les produits de la nature aux besoins humains ; la distribution détermine la proportion dans laquelle l'individu singulier reçoit sa part de ces produits ; l'échange lui procure les produits particuliers en lesquels il veut convertir la quote-part qui lui est dévolue par la distribution ; dans la consommation enfin, les produits deviennent objets de jouissance, d'appropriation individuelle. La production crée les objets qui répondent aux besoins ; la distribution les répartit selon des lois sociales ; l'échange répartit de nouveau ce qui a déjà été réparti, mais selon les besoins individuels ; dans la consommation enfin, le produit s'évade de ce mouvement social, il devient directement objet et serviteur du besoin individuel et le satisfait dans la jouissance. La production apparaît ainsi comme le point de départ, la consommation comme le point final, la distribution et l'échange comme le moyen terme, lequel à son tour a un double caractère, la distribution étant le moment qui a sa source dans la société, et l'échange, le moment qui l'a dans l'individu. Dans la production s'objective la personne et dans la personne¹⁸ se subjectivise la chose ; dans la distribution, c'est la société, sous forme de déterminations générales dominantes, qui fait office d'intermédiaire entre la production et la consommation ; dans l'échange, la médiation est assurée par la détermination contingente de l'individu.

La distribution détermine la proportion (la quantité) des produits qui échoient à l'individu ; l'échange détermine les produits que chaque individu réclame en tant que part qui lui a été assignée ||6| par la distribution.

Production, distribution, échange, consommation forment ainsi un syllogisme¹⁹ dans les règles ; la production constitue l'universalité, la distribution et l'échange, la particularité, la consommation, la singularité

17. *Aneignen*. — 18. *Personne* : lapsus probable de Marx, dû à une correction dans la partie précédente de la phrase, où il était écrit : « dans la production s'objective le *sujet* ». Il faudrait donc lire : « dans la consommation se subjectivise la chose... » — 19. *Schluss* : il est d'usage, dans les textes philosophiques, de traduire ce terme par *syllogisme*. La suite immédiate du texte démontre même ici qu'il s'agit du syllogisme hégélien. Ce terme a un sens plus commun : *conclusion*, voire *fin*.

[p. 46] dans laquelle se conclut le tout. Certes, c'est là une connexion, mais elle est superficielle. La production est déterminée par des lois naturelles générales ; la distribution l'est par la contingence sociale et peut, par suite, exercer sur la production une action plus ou moins stimulante ; l'échange se situe entre les deux comme un mouvement formellement social, et l'acte final de la consommation, conçu non seulement comme dernier aboutissement mais comme fin dernière, est à vrai dire en

dehors de l'économie, sauf dans la mesure où il réagit à son tour sur le point de départ, et relance tout le processus.

Les adversaires des économistes — adversaires du dedans ou du dehors — qui leur reprochent de dissocier d'une façon barbare des choses qui sont liées entre elles, se placent ou bien sur le même terrain qu'eux, ou bien au-dessous d'eux. Rien de plus banal que le reproche fait aux économistes de considérer la production trop exclusivement comme une fin en soi. La distribution aurait tout autant d'importance. Ce reproche repose précisément sur la représentation des économistes selon laquelle la distribution existe en tant que sphère autonome, indépendante à côté de la production. Ou encore les différents moments n'auraient pas été considérés dans leur unité. Comme si cette dissociation n'était pas passée de la réalité dans les livres, mais au contraire des livres dans la réalité, et comme s'il s'agissait ici d'une dialectique de concepts qui deviennent équivalents et non de la conception de rapports réels !

a¹) La production est aussi immédiatement consommation. Doublement consommation, subjective et objective : d'une part, l'individu qui développe ses facultés en produisant les dépense également, les consomme dans l'acte de production, tout comme la procréation naturelle est consommation de forces vitales. Deuxièmement, consommation des moyens de production qu'on emploie, qui s'usent, et qui en partie (comme, par exemple, lors de la combustion) se dissolvent pour redevenir des éléments de l'univers. De même, pour la matière première, qui ne conserve pas sa forme et sa constitution naturelles, mais qui se trouve bien plutôt consommée. L'acte de production lui-même dans tous ses moments est donc également un acte de consommation. Du reste, les économistes l'admettent. La production considérée comme immédiatement identique à la consommation et la consommation comme coïncidant de façon immédiate avec la production, c'est ce qu'ils appellent la *consommation productive*. Cette identité de la production et de la consommation revient ni plus ni moins à la proposition de Spinoza : *Determinatio est negatio*²⁰. |

20. «Déterminer, c'est nier» : proposition reprise par Hegel (*Logique*).

[p. 47] |7| Mais cette détermination de la consommation productive n'est précisément établie que pour distinguer la consommation qui s'identifie à la production de la consommation proprement dite, qui est plutôt conçue comme l'opposé destructeur de la production. Considérons donc la consommation proprement dite.

La consommation est de manière immédiate également production, de même que dans la nature la consommation des éléments et des substances chimiques est production de la plante. Il est évident que dans l'alimentation, par exemple, qui est une forme particulière de la consommation, l'homme produit son propre corps. Mais cela vaut également pour tout autre genre de consommation qui, d'une manière ou d'une autre, produit l'homme d'un certain point de vue. Production consommatrice. Mais, objet

l'économie, cette production qui s'identifie à la consommation est une deuxième production, issue de la destruction du premier produit. Dans la première, le producteur se faisait chose ; dans la seconde, au contraire, c'est la chose qu'il a créée qui se fait personne. Ainsi cette production consommatrice — bien qu'elle constitue une unité immédiate de la production et de la consommation — est essentiellement différente de la production proprement dite. L'unité immédiate dans laquelle la production coïncide avec la consommation et la consommation avec la production laisse subsister leur dualité immédiate.

La production est donc immédiatement consommation, la consommation immédiatement production. Chacune est immédiatement son contraire. Mais il s'opère en même temps un mouvement médiateur entre les deux termes. La production est médiatrice de la consommation, dont elle crée le matériau et à qui, sans elle, manquerait son objet. Mais la consommation est aussi médiatrice de la production dans la mesure où c'est seulement elle qui procure aux produits le sujet pour lequel ils sont des produits. Le produit ne connaît son ultime *achèvement*** que dans la consommation. Un chemin de fer sur lequel on ne roule pas, qu'on n'utilise donc pas, n'est pas consommé, n'est un chemin de fer que *ôwô- |X€t*²¹ et non dans la réalité. Sans production, pas de consommation ; mais sans consommation, pas de production non plus, car la production serait alors sans but. La consommation produit la production doublement : 1) dans la mesure où c'est dans la consommation seulement que le produit devient un produit réel. Par exemple, un vêtement ne devient réellement vêtement que par l'acte de le porter ; une maison qui n'est pas habitée n'est pas, *en fait***, réellement une maison ; le produit donc, à la différence du simple objet naturel, ne s'affirme comme produit, ne *devient* produit que dans la consommation. C'est seulement lorsqu'elle fait

21. En puissance, virtuellement.

[p. 48] évanouir le produit que la consommation lui donne la *dernière touche et le coup de grâce*** ; car la production n'est pas produit en tant qu'activité devenue chose²², mais seulement en tant qu'objet pour le **sujet** agissant ; 2) dans la mesure où la consommation crée le besoin d'une *nouvelle* production, par conséquent le fondement idéal **qui, impulsant** du dedans la production, en est la présupposition. La **consommation** donne à la production son impulsion ; elle crée aussi l'objet qui agit dans la production en déterminant sa fin²³. S'il est clair que c'est la production qui fournit du dehors son objet à la consommation, il est donc ||8| tout aussi clair que c'est la consommation qui *pose idéalement* l'objet de la production comme image intérieure, besoin, impulsion et fin. Elle crée les objets de la production sous une forme encore subjective. Sans besoin, pas de production. Mais la consommation reproduit le besoin.

A quoi correspond du côté de la production : 1) qu'elle fournit à la consommation son

matériau, son objet. Une consommation sans objet n'est pas une consommation ; à cet égard donc la production crée, produit la consommation. 2) Mais ce n'est pas seulement l'objet que la production procure à la consommation. Elle lui donne aussi son aspect déterminé, son caractère, son *fini***. Tout comme la consommation donnait son *fini*** au produit en tant que produit, la production le donne à la consommation. *D'abord*, l'objet n'est pas un objet en général, mais un objet déterminé qui doit être consommé d'une façon déterminée; à laquelle la production elle-même doit à son tour servir d'intermédiaire. La faim est la faim, mais la faim qui se satisfait avec de la viande cuite; mangée avec fourchette et couteau, est une autre faim que celle qui avalé de la chair crue à l'aide des mains, des ongles et des dents. Ce n'est pas seulement l'objet de la consommation, mais aussi le mode de consommation qui est donc produit par la production, et ceci non seulement d'une manière objective, mais aussi subjective. La production crée donc le consommateur. 3) La production ne fournit donc pas seulement un matériau au besoin, elle fournit aussi un besoin à ce matériau. Quand la consommation se dégage de sa grossièreté primitive et perd son caractère immédiat — et le fait même de s'y attarder serait encore le résultat d'une production restée à un stade de grossièreté primitive — elle a elle-même, en tant que pulsion²⁴, l'objet pour médiateur. Le besoin qu'elle éprouve de cet objet est créé par la perception qu'elle en a. L'objet d'art — comme tout autre produit — crée un public apte à comprendre l'art et à jouir de la beauté. La production ne produit donc pas

22. *Versachlichte Tätigkeit* — 23. *Zweckbestimmend*. — 24. *Trieb*.

[p. 49] seulement un objet pour le sujet, mais aussi un sujet pour l'objet. La production produit donc la consommation : 1) en lui fournissant le matériau ; 2) en déterminant le mode de consommation ; 3) en faisant apparaître chez le consommateur sous la forme de besoin les produits posés d'abord par elle sous la forme d'objet. Elle produit donc l'objet de la consommation, le mode de consommation, la pulsion de consommation. De même la consommation produit-elle la *disposition* du producteur en le sollicitant sous la forme d'un besoin déterminant son but.

Les identités entre la consommation et la production apparaissent donc sous un triple aspect :

1. *Identité immédiate* : La production est consommation ; la consommation est production. Production consommatrice. Consommation productive. Toutes deux sont appelées consommation productive 119| par les économistes. Mais ils font encore une différence. La première prend la forme de reproduction ; la seconde, de consommation productive. Toutes les recherches sur la première sont l'étude du travail productif ou improductif ; les recherches sur la seconde sont celles de la consommation productive ou improductive.
2. Chacune apparaît comme moyen de l'autre ; l'autre est son médiateur²⁵; ce qui

s'exprime par leur interdépendance, mouvement qui les rapporte l'une à l'autre et les fait apparaître comme réciproquement indispensables, alors même qu'elles restent extérieures l'une à l'autre. La production crée le matériau de la consommation en tant qu'objet qui lui est extérieur ; la consommation crée le besoin en tant qu'objet interne, que but de la production. Sans production, pas de consommation ; sans consommation, pas de production. Cela figure sous maintes formes dans l'économie politique.

3. La production n'est pas seulement consommation, ni la consommation immédiatement production ; la production n'est pas non plus seulement moyen pour la consommation, ni la consommation seulement but pour la production, en ce sens que chacune d'elles fournit à l'autre son objet, la production à la consommation son objet extérieur, la consommation à la production son objet représenté. En fait, chacune d'elles n'est pas seulement immédiatement l'autre, ni seulement médiatrice de l'autre, mais chacune d'elles, en s'accomplissant, crée l'autre ; se crée en tant que l'autre. C'est la consommation qui seule accomplit pleinement l'acte de la production en donnant au produit son

25. Comme Hegel dans la *Philosophie du droit*, Marx joue ici sur le double emploi du terme *vermitteln*, qui signifie à la fois « procurer » quelque chose à quelqu'un et « être la médiation » (ou le médiateur) entre deux « moments » d'un processus dialectique (traduit parfois par le très spéculatif « médiatiser »).

[p. 50] caractère achevé de produit, en le dissolvant, en consommant la forme d'objet²⁶ autonome qu'il revêt, en élevant à la dextérité, par le besoin de la répétition, la disposition développée dans le premier acte de production ; elle n'est donc pas seulement l'acte final par lequel le produit devient produit, mais encore celui par lequel le producteur devient producteur. D'autre part, la production produit la consommation en créant le mode déterminé de la consommation et, ensuite, en faisant naître l'appétit de la consommation, la faculté de consommation, sous forme de besoin. Cette dernière identité, que nous avons précisée au point 3, est commentée en économie politique de diverses manières à propos du rapport entre la demande et l'offre, les objets et les besoins, les besoins créés par la société et les besoins naturels.

Rien de plus simple alors pour un hégélien que de poser production et consommation comme identiques. Et cela n'a pas été seulement le fait d'hommes de lettres socialistes²⁷, mais même de prosaïques économistes, par exemple, Say²⁸, sous la forme suivante : quand on considère un peuple, sa production est sa consommation. De même encore, l'humanité prise *in abstracto*. Storch²⁹ a montré l'erreur de Say : un peuple, par exemple, ne consomme pas purement et simplement sa production, mais crée aussi des moyens

de production, etc., du capital fixe, etc. Considérer la société comme un sujet unique, c'est au surplus la considérer d'un point de vue faux — spéculatif. Chez un sujet, production et consommation apparaissent comme des moments d'un même acte. On ne souligne [9] ici que le plus important : que l'on considère la production et la consommation comme des activités d'un sujet ou d'individus singuliers, elles apparaissent en tout cas comme les moments d'un procès dans lequel la production est le point de départ effectif et par suite aussi le moment qui recouvre les autres. La consommation en tant que nécessité vitale, que besoin, est elle-même un moment interne de l'activité productive. Mais cette dernière est le point de départ de la réalisation et par suite aussi son moment prédominant, l'acte dans lequel tout le procès s'accomplit de nouveau. L'individu produit un objet et retourne en soi-même en le consommant, mais il le fait en tant qu'individu productif et qui se reproduit lui-même. La consommation apparaît ainsi comme moment de la production.

26. *Sachlich*. — 27. Marx pense sans doute à des gens comme Karl Grün et Proudhon, qu'il a déjà désignés sous cette épithète. — 28. J.-B. SAY : *Traité d'économie politique*, 4^e éd., 12, Paris, 1819, p.72. — 29. Henri STORCH : *Considérations sur la nature du revenu national*, Paris, 1824, p. 126-159.

[p. 51] Mais, dans la société, la relation du producteur au produit, dès que ce dernier est achevé, est une relation extérieure, et le retour du produit au sujet dépend de ses relations avec d'autres individus. Le sujet n'en devient pas immédiatement possesseur. Aussi bien l'appropriation immédiate du produit n'est-elle pas la fin que se propose le sujet quand il produit dans la société. Entre le producteur et les produits intervient la *distribution*, qui, par des lois sociales, détermine la part qui lui revient dans le monde des produits et se place ainsi entre la production et la consommation.

La distribution est-elle donc une sphère autonome à côté de la production et en dehors d'elle ?

b¹) Ce qui frappe nécessairement tout d'abord, quand on considère les traités ordinaires d'économie, c'est que toutes les catégories y sont posées sous une double forme. Par exemple, dans la distribution figurent : rente foncière, salaire, intérêt et profit, tandis que dans la production, terre, travail, capital figurent comme agents de la production. Or, en ce qui concerne le capital, il apparaît clairement dès l'abord qu'il est posé sous deux formes : 1) comme agent de production ; 2) comme source de revenu ; comme une forme de distribution déterminée qui est déterminante. Par suite, intérêt et profit figurent aussi en tant que tels dans la production, dans la mesure où ils sont des formes sous lesquelles le capital augmente, s'accroît, donc des moments de sa production même. Intérêt et profit, en tant que formes de distribution, supposent le capital considéré comme agent de la production. Ce sont des modes de distribution qui ont pour présupposition le capital comme agent de la production. Ce sont également des modes

de reproduction du capital.

De même, le salaire du travail est ce que les économistes considèrent sous une autre rubrique comme travail salarié : la détermination qu'a ici le travail en tant qu'agent de production apparaît comme une détermination de la distribution. Si le travail n'était pas défini comme travail salarié, le mode suivant lequel il reçoit sa part des produits n'apparaîtrait pas sous la forme de salaire comme, par exemple, dans l'esclavage. Enfin, la rente foncière, pour prendre tout de suite la forme la plus développée de la distribution, par laquelle la propriété foncière [10] reçoit sa part des produits, suppose la grande propriété foncière (à proprement parler la grande agriculture) comme agent de production, et non tout simplement la terre, pas plus que le salaire ne suppose le travail tout court. Les rapports et les modes de distribution apparaissent donc simplement comme l'envers des agents de production. Un individu qui participe à la production sous la forme du travail salarié participe

[p. 52] sous la forme du salaire à la répartition des produits, résultats de la production. L'articulation de la distribution est entièrement déterminée par celle de la production. La distribution elle-même est un produit de la production, non seulement *en* ce qui concerne l'objet, seuls les résultats de la production pouvant être distribués, mais aussi en ce qui concerne la forme, le mode déterminé de participation à la production déterminant les formes particulières de la distribution, la forme de participation à la distribution. Il est absolument illusoire de placer la terre dans la production, la rente foncière dans la distribution, etc.

Des économistes comme Ricardo³⁰, auxquels on a le plus reproché de n'avoir en vue que la production, ont par suite défini la distribution comme l'objet exclusif de l'économie politique, parce qu'instinctivement ils voyaient dans les formes de distribution l'expression la plus déterminée dans laquelle se fixent les agents de la production au sein d'une société donnée.

Par rapport à l'individu singulier, la distribution apparaît naturellement comme une loi sociale qui conditionne la position à l'intérieur de laquelle il produit, et qui précède donc la production. Au départ, l'individu n'a pas de capital, pas de propriété foncière. Dès sa naissance, la distribution sociale l'astreint au travail salarié. Mais cette astreinte elle-même résulte de l'existence du capital, de la propriété foncière comme agents de production autonomes.

Si l'on considère des sociétés entières, la distribution, d'un autre point de vue encore, semble précéder la production et la déterminer, pour ainsi dire comme un *fait*** pré-économique. Un peuple conquérant partage le pays entre les conquérants et impose ainsi une certaine répartition et une certaine forme de propriété foncière : il détermine donc la production. Ou bien il fait des peuples conquis des esclaves et fait ainsi du travail d'esclave la base de la production. Ou bien un peuple, par la révolution, brise la grande

propriété et la morcelle ; il donne donc ainsi par cette nouvelle distribution un nouveau caractère à la production. Ou bien la législation perpétue la propriété foncière dans certaines familles, ou répartit le travail [en en faisant] un privilège héréditaire et lui imprime ainsi un caractère de caste. Dans tous ces cas, et tous sont historiques, la distribution ne semble pas être articulée et déterminée par la production, mais inversement la production semble l'être par la distribution. |

|11| Dans sa conception la plus banale, la distribution apparaît comme distribution des produits, et ainsi comme plus éloignée de la production et quasi autonome face à elle. Mais avant d'être distribution des produits

30. David RICARDO : *On the principles o. c.*, p. V.

[p. 53] elle est 1) distribution des instruments de production, et 2) ce qui est une autre détermination du même rapport, distribution des membres de la société entre les différents genres de production. (Subsorption des individus sous des rapports de production déterminés.) La distribution des produits n'est manifestement que le résultat de cette distribution, qui est incluse dans le procès de production lui-même et détermine l'articulation de la production. Considérer la production sans tenir compte de cette distribution qui est incluse en elle, c'est manifestement abstraction vide, alors qu'au contraire la distribution des produits est impliquée par cette distribution, qui constitue originellement un moment de la production. Ricardo, à qui il importait de concevoir la production moderne en son articulation sociale déterminée et qui est l'économiste de la production *par excellence**, affirme pour cette raison que ce n'est *pas* la production, mais la distribution qui constitue le sujet véritable de l'économie politique moderne. D'où l'insipidité des économistes qui traitent de la production comme d'une vérité éternelle, tandis qu'ils relèguent l'histoire dans le domaine de la distribution.

La question de savoir quel rapport s'établit entre la distribution et la production qu'elle détermine relève manifestement de la production elle-même. A qui dirait qu'au moins là où la production doit procéder d'une certaine distribution des instruments de production, la distribution, en ce sens, précède la production, on répondra que la production a effectivement ses propres conditions et présuppositions, qui en constituent des moments. Ces derniers peuvent apparaître tout au début comme des données naturelles. Le procès même de la production les transforme de naturels en historiques et, s'ils apparaissent pour une période comme présupposition naturelle de la production, pour une autre période, ils ont été son résultat historique. Dans le cadre même de la production, ils sont constamment modifiés. Par exemple, l'emploi des machines a modifié aussi bien la distribution des instruments de production que celle des produits. La grande propriété foncière moderne elle-même est le résultat aussi bien du commerce moderne et de l'industrie moderne que de l'application de cette dernière à l'agriculture.

Les questions soulevées plus haut se ramènent toutes, en dernière instance, à celle de savoir comment des rapports historiques généraux interviennent dans la production et quel est leur rapport avec le mouvement historique en général. La question relève manifestement des explications et du développement concernant la production même. |

||2| Cependant, sous la forme banale où elles ont été soulevées plus haut, on peut les régler également d'un mot. Dans toutes les conquêtes, il y a trois possibilités. Le peuple conquérant impose au peuple conquis son propre mode de production (par exemple, les Anglais en Irlande au

[p. 54] cours de ce siècle, partiellement aux Indes) ; ou bien il laisse subsister l'ancien mode de production et se contente de prélever un tribut (par exemple, les Turcs et les Romains) ; ou bien il se produit une action réciproque qui donne naissance à quelque

chose de nouveau, à une synthèse. (Partiellement, dans les conquêtes germaniques.) Dans tous les cas, le mode de production, que ce soit celui du peuple conquérant, celui du peuple conquis ou encore celui qui provient de la fusion des deux précédents, est déterminant pour la distribution nouvelle qui apparaît. Bien que celle-ci apparaisse comme présupposition de la nouvelle période de production, elle est ainsi elle-même à son tour un produit de la production, non seulement de la production historique en général, mais de telle production historique déterminée.

Les Mongols, par leurs dévastations en Russie, par exemple, agissaient conformément à leur production fondée sur le pâturage qui exigeait comme condition essentielle de grands espaces inhabités. Les barbares germaniques, dont la production traditionnelle comportait la culture par les serfs et la vie isolée à la campagne, purent d'autant plus facilement soumettre les provinces romaines à ces conditions que la concentration de la propriété terrienne qui s'y était opérée avait déjà complètement bouleversé les anciens rapports dans l'agriculture.

C'est une représentation traditionnelle que dans certaines périodes on n'aurait vécu que de pillage. Mais, pour pouvoir piller, il faut qu'existe quelque chose à piller, donc une production. Et le type de pillage est lui-même à son tour déterminé par le type de production. Une *nation de spéculateurs en Bourse***, par exemple, ne peut pas être pillée comme une nation de vachers.

En la personne de l'esclave, c'est l'instrument de production qu'on dérobe directement. Mais alors la production du pays au profit duquel l'esclave est dérobé doit être articulée de telle sorte qu'elle permette le travail d'esclave, ou (comme dans l'Amérique du Sud, etc.) il faut que l'on crée un mode de production qui lui corresponde.

Des lois peuvent perpétuer dans certaines familles un instrument de production, par exemple, la terre. Ces lois ne prennent une importance économique que lorsque la grande propriété foncière est en harmonie avec la production sociale, comme en Angleterre, par exemple. En France, on a pratiqué la petite culture malgré l'existence de la grande propriété foncière, aussi cette dernière fut-elle détruite par la Révolution. Mais qu'advient-il si l'on prétend perpétuer le morcellement, par exemple, par des lois ? Malgré ces lois, la propriété se concentre de nouveau. Bien déterminer l'influence que les lois exercent sur le maintien des rapports de distribution et, par suite, leur effet sur la production devront être précisés tout particulièrement. |

[p. 55] | 13 | c¹) *Echange enfin et circulation*

La circulation proprement dite n'est qu'un moment déterminé de l'échange, ou encore l'échange considéré dans sa totalité.

Dans la mesure où l'échange n'est qu'un moment de médiation entre la production et la distribution qu'elle détermine ainsi que la consommation, dans la mesure, d'autre part,

où cette dernière apparaît elle-même comme un moment de la production, l'échange est manifestement aussi inclus dans cette dernière en tant que moment

Premièrement, il est clair que l'échange d'activités et de capacités qui s'effectue dans la production elle-même en fait directement partie et la constitue pour une part essentielle. Deuxièmement, cela est vrai de l'échange des produits, pour autant que cet échange est un moyen de la fabrication du produit fini, destiné à la consommation immédiate. Dans cette mesure, l'échange lui-même est un acte compris dans la production. Troisièmement, ce qu'on appelle *échange*** entre *marchands*** et *marchands***³¹ est, en fonction de son organisation, tout autant déterminé entièrement par la production que lui-même activité productive. L'échange n'apparaît comme indépendant à côté de la production, comme indifférent vis-à-vis d'elle, que dans le dernier stade, celui où le produit est échangé immédiatement pour être consommé. Mais, 1) il n'y a pas d'échange sans division du travail, que celle-ci soit naturelle ou déjà elle-même un résultat historique ; 2) l'échange privé suppose la production privée ; 3) l'intensité de l'échange comme son extension et son type sont déterminés par le développement et l'articulation de la production. Par exemple, l'échange entre la ville et la campagne ; l'échange à La campagne, à la ville, etc. Dans tous ses moments, l'échange apparaît donc comme directement compris dans la production, ou déterminé par elle.

Le résultat auquel nous arrivons n'est pas que la production, la distribution, l'échange, la consommation sont identiques, mais qu'ils sont tous membres d'une totalité, différences au sein d'une unité. La production déborde aussi bien son propre cadre dans la détermination antithétique d'elle-même qu'elle déborde sur les autres moments. C'est à partir d'elle que recommence sans cesse le procès. Il va de soi qu'échange et consommation ne peuvent être le moment qui recouvre les autres³². Il en est de même de la distribution en tant que distribution

31. Adam SMITH : *An inquiry into the nature...*, o.c., vol.2, p.327-328; et Thomas TOOKE : *An inquiry into the currency...*, Londres, 1844, p. 33-37. — 32. *Das übergreifende Moment* : Marx utilise un concept familier de la dialectique hégélienne, celui du moment qui détermine les autres en dernière instance.

[p. 56] des produits. Mais, en tant que distribution des agents de production, elle est elle-même un moment de la production. Une production déterminée détermine donc une consommation, une distribution, un échange déterminés, et des *rappports déterminés que ces différents moments ont entre eux*. A vrai dire, la production elle aussi, *sous sa forme unilatérale*, est, de son côté, déterminée par les autres moments. Par exemple, quand s'étend le marché, c'est-à-dire la sphère de l'échange, la production s'accroît en proportion et connaît une division plus profonde. Une transformation de la distribution s'accompagne d'une transformation de la production ; c'est le cas, par exemple, quand il

y a concentration du capital, ou répartition différente de la population à la ville et à la campagne, etc. Enfin, les besoins de consommation déterminent la production. Il y a une action réciproque entre les différents moments. C'est le cas pour n'importe quelle totalité organique. |

| 14 | 3. ***La méthode de l'économie politique***

Si nous considérons un pays donné du point de vue de l'économie politique, nous commençons par étudier sa population, la répartition de celle-ci en classes, à la ville, à la campagne, au bord de la mer, dans les différentes branches de production, l'exportation et l'importation, la production et la consommation annuelles, les prix des marchandises, etc.

Il semble juste de commencer par le réel et le concret, par le présupposé effectif, donc, par exemple, en économie politique par la population, qui est la base et le sujet de l'acte social de production tout entier. Cependant, à y regarder de plus près, on s'aperçoit que c'est là une erreur. La population est une abstraction si je néglige, par exemple, les classes dont elle se compose. Ces classes sont à leur tour un mot creux si j'ignore les éléments sur lesquels elles reposent, par exemple, le travail salarié, le capital, etc. Ceux-ci supposent l'échange, la division du travail, les prix, etc. Le capital, par exemple, n'est rien sans le travail salarié, sans la valeur, l'argent, etc. Si donc je commençais par la population, j'aurais une représentation chaotique du tout et, par une détermination plus précise, j'aboutirais analytiquement à des concepts de plus en plus simples ; du concret de la représentation, je passerais à des entités abstraites de plus en plus minces jusqu'à ce que je sois arrivé aux déterminations les plus simples. Partant de là, il faudrait refaire le chemin à rebours jusqu'à ce qu'enfin j'arrive de nouveau à la population, qui cette fois ne serait plus la représentation chaotique d'un tout, mais une riche totalité de multiples déterminations et relations. La première

[p. 57] voie est celle qu'a prise historiquement l'économie politique à sa naissance. Les économistes du 17^e siècle, par exemple, commencent toujours par la totalité vivante : la population, la nation, l'Etat, plusieurs Etats, etc. ; mais ils finissent toujours par dégager au moyen de l'analyse un certain nombre de relations générales et abstraites déterminantes telles que division du travail, argent, valeur, etc. Dès que ces moments singuliers furent plus ou moins fixés dans des abstractions, ont commencé les systèmes économiques, qui partent du simple, comme travail, division du travail, besoin, valeur d'échange, pour s'élever jusqu'à l'Etat, l'échange entre nations et le marché mondial. C'est manifestement cette dernière méthode qui est correcte du point de vue scientifique. Le concret est concret parce qu'il est le rassemblement de multiples déterminations, donc unité de la diversité. C'est pourquoi il apparaît dans la pensée comme procès de rassemblement³³, comme résultat, non comme point de départ, bien qu'il soit le point de départ réel et, par suite, aussi le point de départ de l'intuition et de la représentation. Dans la première démarche, la plénitude de la représentation a été volatilisée en une détermination abstraite ; dans la seconde, ce sont les déterminations abstraites qui mènent à la reproduction du concret au cours du cheminement de la pensée. C'est pourquoi Hegel est tombé dans l'illusion qui consiste à concevoir le réel comme le résultat de la pensée qui se rassemble en soi, s'approfondit en soi, se meut à partir de soi-même, alors que la méthode qui consiste à s'élever de l'abstrait au concret n'est que la manière pour la pensée de s'approprier le concret, de le reproduire en tant que concret de l'esprit³⁴. Mais ce n'est nullement le procès de genèse du concret lui-même. Par exemple, la catégorie économique la plus simple, mettons, par exemple, la valeur d'échange, suppose la population, une population produisant dans des rapports déterminés ; |15| elle suppose aussi un certain genre de système familial, communal ou étatique, etc. Elle ne peut jamais exister autrement que comme relation abstraite, unilatérale d'un tout concret, vivant, déjà donné. Comme catégorie, par contre, la valeur d'échange a une existence antédiluvienne. C'est pourquoi pour la conscience — et telle est la détermination de la conscience philosophique — pour qui la pensée conceptuelle constitue l'homme réel et pour qui, par suite, seul le monde saisi dans le concept est en tant que tel le monde réel, le mouvement des catégories apparaît de ce fait comme l'acte de production réel — lequel, c'est bien fâcheux, reçoit quand même une impulsion de l'extérieur — et dont le résultat est le monde ; et ceci — mais c'est encore une tautologie

33. *Zusammenfassung* a ici le sens actif, mais signifie résumé.

34. *Ein geistig Concrètes*.

[p. 58] — est exact dans la mesure où la totalité concrète en tant que totalité de pensée, en tant que concret de pensée³⁵, est *en fait* ** un produit de l'acte de penser, de concevoir ; ce n'est, par contre, nullement le produit du concept qui s'engendrerait lui-

même et penserait en dehors et au-dessus de l'intuition et de la représentation, mais celui de l'élaboration qui transforme en concepts l'intuition et la représentation. Le tout, tel qu'il apparaît dans l'esprit comme un tout de pensée, est un produit du cerveau pensant, qui s'approprie le monde de la seule façon qui lui soit possible, d'une façon qui diffère de l'appropriation spirituelle de ce monde, artistique, religieuse, pratique. Le sujet réel continue de subsister dans son autonomie en dehors du cerveau ; et cela aussi longtemps que ce cerveau se comporte de façon purement spéculative, purement théorique. C'est pourquoi, même dans la méthode théorique, il faut que le sujet, la société, demeure constamment présent à l'esprit en tant que présupposition.

Mais ces catégories simples n'ont-elles pas aussi une existence indépendante, de caractère historique ou naturel, antérieure à celle des catégories plus concrètes ? *Ça dépend**. Hegel³⁶, par exemple, a raison de commencer la philosophie du droit par la possession³⁷, celle-ci constituant la relation juridique la plus simple du sujet. Mais il n'existe pas de possession avant que n'existe la famille, ou des rapports de domination et de servitude, qui sont des rapports beaucoup plus concrets. Par contre, il serait juste de dire qu'il existe des familles, des communautés tribales qui n'en sont encore qu'au stade de la *possession*, et non à celui de la *propriété*. Par rapport à la propriété, la catégorie plus simple apparaît donc comme le rapport d'associations simples de familles ou de tribus. Dans la société parvenue à un stade supérieur, elle apparaît comme le rapport plus simple d'une organisation plus développée. Mais on présuppose toujours le substrat plus concret dont le type de relation est celui de la possession. On peut se représenter un sauvage pris à part qui possède. Mais la possession ne constitue pas alors un rapport juridique. Il n'est pas exact que la possession évolue historiquement jusqu'à la forme familiale. Elle suppose toujours, au contraire, l'existence de cette « catégorie juridique plus concrète ». Cependant, il n'en demeurerait pas moins que les catégories simples sont l'expression de rapports dans lesquels le concret non encore développé a pu s'être réalisé sans avoir encore posé la relation ou le rapport d'une multila-

35. *Gedankenconcretum*.

36. Voir Hegel : *Philosophie du droit*, § 40.

37. *Besitz* : désigne la possession, le *fait* de détenir un objet, par opposition à la propriété reconnue en droit et comme droit (*Eigentum*).

[p. 59] téralité plus grande qui est exprimé mentalement dans la catégorie plus concrète ; tandis que le concret plus développé laisse subsister cette catégorie comme un rapport subordonné. L'argent peut exister, et a existé historiquement, avant l'existence du capital, avant l'existence des banques, avant l'existence du travail salarié, etc. De ce côté, on peut donc dire que la catégorie plus simple peut exprimer des rapports dominants

d'un tout moins développé, ou, au contraire, des rapports subordonnés d'un tout plus développé, qui existaient déjà historiquement avant que le tout ne se développât dans le sens qui trouve son expression dans une catégorie plus concrète. Dans cette mesure, la marche de la pensée abstraite qui s'élève du plus simple au complexe correspondrait | 16 | au processus historique réel.

D'autre part, on peut dire qu'il y a des formes de société très développées, mais qui, historiquement, ont moins de maturité, dans lesquelles on trouve les formes les plus élevées de l'économie, comme, par exemple, la coopération, une division du travail développée, etc., sans qu'existe l'argent sous une forme quelconque, par exemple, le Pérou³⁸. Dans les communautés slaves aussi, l'argent et l'échange qui le conditionne n'apparaissent pas, ou apparaissent peu, à l'intérieur des communautés singulières, mais bien à leurs frontières, dans leur commerce avec d'autres ; de la même façon, il est donc absolument erroné de placer l'échange au centre des communautés en tant qu'élément constitutif à leur origine. Au début, il apparaît au contraire dans les relations des diverses communautés entre elles plutôt que dans les relations qu'ont entre eux les membres d'une seule et même communauté. Allons plus loin : quoique l'argent apparaisse très tôt et joue de tous côtés un rôle, il n'en est pas moins dans l'antiquité, en tant qu'élément dominant, l'apanage de nations unilatéralement déterminées, de nations commerçantes. Et même dans l'antiquité qui a atteint la plus haute culture, chez les Grecs et les Romains, il n'atteint son complet développement, présupposé de la société bourgeoise moderne, que dans la période de leur dissolution. Cette catégorie pourtant toute simple n'apparaît donc historiquement avec toute sa vigueur qu'aux stades les plus développés de la société. Elle ne traverse aucunement tous les rapports économiques. Dans l'Empire romain, par exemple, à l'époque de son plus grand développement, la base demeurait l'impôt en nature et les prestations en nature. Le système monétaire à proprement parler n'y était complètement développé que dans l'armée. Il ne s'est jamais emparé non plus de la totalité du travail. Ainsi, bien qu'historiquement la catégorie la plus

38. William Hickling PRESCOTT : *History of the conquest of Peru*, 4^e ed., vol. 1, Londres, 1850, p. 147.

[p. 60] simple puisse avoir existé avant la plus concrète, elle peut appartenir, dans son complet développement, aussi bien intensif qu'extensif, précisément à une forme de société complexe, alors que la catégorie plus concrète se trouvait plus complètement développée dans une forme de société qui, elle, l'était moins.

Le travail semble être une catégorie toute simple. La représentation du travail dans cette universalité — comme travail en général — est elle aussi des plus anciennes. Cependant, conçu du point de vue économique sous cette forme simple, le « travail » est une catégorie tout aussi moderne que les rapports qui engendrent cette abstraction simple.

Le système monétaire, par exemple, pose encore la richesse de façon tout à fait objective, en tant que chose qui, dans l'argent, se trouve extérieure à soi. Par rapport à ce point de vue, ce fut un grand progrès quand le système manufacturier ou commercial transposa la source de la richesse de l'objet à l'activité subjective — le travail commercial et manufacturier — tout en ne concevant encore cette activité elle-même que sous la forme limitée d'activité lucrative. En face de ce système, celui des physiocrates pose une forme déterminée de travail — l'agriculture — comme la forme de travail créatrice de richesse et pose l'objet lui-même non plus sous la forme déguisée de l'argent, mais comme produit tout simplement, comme résultat général du travail. Ce produit, conformément au caractère limité de l'activité, reste encore un produit déterminé par la nature — produit de l'agriculture, produit de la terre *par excellence**. |

|17| Adam Smith a réalisé un énorme progrès en jetant au panier tout caractère déterminé de l'activité créatrice de richesse : travail tout court, qui n'est ni le travail manufacturier, ni le travail commercial, ni le travail agricole, mais aussi bien l'un que l'autre. Avec l'universalité abstraite de l'activité créatrice de richesse, apparaît alors également l'universalité de l'objet dans sa détermination de richesse, le produit en général, ou encore le travail en général, mais en tant que travail passé, objectivé. L'exemple d'Adam Smith, qui retombe lui-même de temps à autre dans le système des physiocrates, montre à quel point était difficile et important le passage à cette conception nouvelle. Il pourrait alors sembler que l'on eût par là simplement trouvé l'expression abstraite de la relation la plus simple et la plus ancienne dans laquelle — en quelque forme de société que ce soit — entrent les hommes en tant que producteurs. C'est juste en un sens. Dans l'autre, non. L'indifférence à l'égard d'un genre déterminé de travail présuppose l'existence d'une totalité très développée de genres réels de travail dont aucun n'est plus absolument prédominant. Ainsi les abstractions les plus générales ne prennent au total naissance qu'avec le développement concret le plus riche, où un aspect apparaît comme appartenant à beaucoup, comme commun à tous.

[p. 61] On cesse alors de pouvoir le penser seulement sous une forme particulière. D'autre part, cette abstraction du travail en général n'est pas seulement le résultat dans la pensée d'une totalité concrète de travaux. L'indifférence à l'égard du travail déterminé correspond à une forme de société dans laquelle les individus passent avec facilité d'un travail à l'autre et où le genre déterminé de travail est pour eux contingent, donc indifférent. Là, le travail est devenu, non seulement comme catégorie, mais dans la réalité même, un moyen de créer la richesse en général, et a cessé de ne faire qu'un en tant que détermination avec les individus au sein d'une particularité. Cet état de choses a atteint son plus haut degré de développement dans la forme d'existence la plus moderne des sociétés bourgeoises, aux Etats-Unis. C'est là seulement, en effet, que l'abstraction de la catégorie « travail », « travail en général », travail sans *phrase**, point de départ de

l'économie moderne, devient vérité pratique. Ainsi l'abstraction la plus simple, que l'économie politique moderne place au premier rang et qui exprime à la fois une relation très ancienne et valable pour toutes les formes de société, n'apparaît pourtant sous cette forme abstraite comme vérité pratique qu'en tant que catégorie de la société la plus moderne. On pourrait dire que ce qui apparaît aux Etats-Unis comme produit historique — cette indifférence à l'égard du travail déterminé — apparaît chez les Russes, par exemple, comme une disposition naturelle. Mais, d'une part, il y a une sacrée différence entre des barbares qui ont des dispositions naturelles à se laisser employer à tous les travaux et des civilisés qui s'y emploient eux-mêmes. Et d'autre part, chez les Russes, à cette indifférence à la détermination du travail, correspond dans la pratique leur assujettissement traditionnel à un travail bien déterminé, auquel ne peuvent les arracher que des influences extérieures.!

[18] Cet exemple du travail montre d'une façon frappante que même les catégories les plus abstraites, bien que valables — précisément à cause de leur abstraction — pour toutes les époques, n'en sont pas moins, sous la forme déterminée de cette abstraction même, le produit de rapports historiques et n'ont leur entière validité que pour ces rapports et à l'intérieur de ceux-ci.

La société bourgeoise est l'organisation historique de la production la plus développée et la plus variée qui soit. De ce fait, les catégories qui expriment les rapports de cette société, la compréhension de son articulation, permettent en même temps de se rendre compte de l'articulation et des rapports de production de toutes les formes de société disparues avec les débris et les éléments desquelles elle s'est édifiée, dont certains vestiges non encore dépassés pour une part subsistent en elle, où ce qui n'avait de sens qu'indicatif est devenu en se développant

[p. 62] *signification explicite, etc.* L'anatomie de l'homme est une clef pour l'anatomie du singe. Les *signes* annonciateurs d'une forme supérieure dans les *espèces animales* d'ordre inférieur ne peuvent pour autant être compris que lorsque la forme supérieure est elle-même déjà connue. Ainsi l'économie bourgeoise nous donne la clef de l'économie antique, etc. Mais nullement à la manière des économistes qui effacent toutes les différences historiques et voient dans toutes les formes de société celles de la société bourgeoise. On peut comprendre le tribut, la dîme, etc., quand on connaît la rente foncière. Mais il ne faut pas les identifier. Comme de plus la société bourgeoise n'est elle-même qu'une forme contradictoire du développement, il est des rapports appartenant à des formes de société antérieures que l'on pourra ne rencontrer en elle que tout à fait étiolés, ou même travestis. Par exemple, la propriété communale. Si donc il est vrai que les catégories de l'économie bourgeoise possèdent une certaine vérité valable pour toutes les autres formes de société, cela ne peut être admis que *cum grano salis*³⁹. Elles peuvent receler ces formes développées, étiolées, caricaturées, etc., mais toujours avec une différence essentielle. Au reste, ce que l'on appelle développement

historique repose sur le fait que la forme dernière considère les formes passées comme des étapes conduisant à elle-même ; comme de plus elle est rarement capable, et encore dans des conditions bien déterminées, de faire sa propre critique — il n'est naturellement pas question ici des périodes historiques qui se considèrent elles-mêmes comme des époques de décadence — elle les conçoit toujours de façon unilatérale. La religion chrétienne n'a été capable d'aider à comprendre objectivement les mythologies antérieures qu'après avoir achevé jusqu'à un certain degré, pour ainsi dire **ôwàpei**⁴⁰, sa propre critique. De même, l'économie politique bourgeoise ne parvint à comprendre les sociétés féodales, antiques, orientales que du jour où eut commencé l'autocritique de la société bourgeoise. Pour autant que l'économie politique bourgeoise ne s'est pas purement et simplement identifiée au passé en faisant de la mythologie, sa critique des sociétés antérieures, en particulier de la société féodale contre laquelle elle avait encore à lutter directement, a ressemblé à la critique du paganisme par le christianisme, ou encore à celle du catholicisme par le protestantisme. |

|19| Comme au reste dans toute science historique ou sociale, il ne faut jamais oublier, dans la marche des catégories économiques, que le sujet, ici la société bourgeoise moderne, est donné aussi bien dans le

39. Littéralement : « avec un grain de sel », c'est-à-dire « avec des réserves critiques », « en un sens bien précis ».

40. Virtuellement.

[p. 63] cerveau que dans la réalité, que les catégories expriment donc des formes d'existence⁴¹, des déterminations existentielles⁴², souvent de simples aspects singuliers de cette société déterminée, de ce sujet et que, par conséquent, ce n'est en aucune façon à partir du seul moment où il est question d'elle *comme telle* qu'elle commence à exister *aussi du point de vue scientifique*. Voilà ce qu'il ne faut pas oublier, car cela nous fournit aussitôt une indication décisive sur le plan à adopter. Rien ne semble plus naturel, par exemple, que de commencer par la rente foncière, par la propriété foncière, étant donné qu'elle est liée à la terre, source de toute production et de toute existence, et par elle à la première forme de production de toutes les sociétés parvenues à une certaine stabilité — à l'agriculture. Or, rien ne serait plus erroné. Dans toutes les formes de société, c'est une production déterminée qui assigne à toutes les autres, ce sont les rapports engendrés par elle qui assignent à tous les autres, leur rang et leur importance. C'est un éclairage universel où sont plongées toutes les autres couleurs et [qui] les modifie au sein de leur particularité. C'est un éther particulier qui détermine le poids spécifique de toute existence qui s'y manifeste. Par exemple, chez des peuples de bergers. (Les peuples simplement chasseurs et pêcheurs sont en deçà du point où commence le véritable développement.) Chez eux apparaît une certaine forme d'agriculture, une forme sporadique. C'est ce qui détermine chez eux la forme de la

propriété foncière. C'est une propriété collective et elle conserve plus ou moins cette forme selon que ces peuples restent plus ou moins attachés à leur tradition, par exemple, la propriété communale des Slaves. Chez les peuples à agriculture solidement implantée — cette implantation constitue déjà une étape importante — où prédomine cette forme, comme dans les sociétés antiques et féodales, l'industrie elle-même ainsi que son organisation et les formes de propriétés qui lui correspondent ont plus ou moins le caractère de la propriété foncière ; ou bien l'industrie en dépend complètement, comme chez les anciens Romains, ou bien, comme au moyen âge, elle imite à la ville et dans ses rapports l'organisation rurale. Le capital lui-même au moyen âge — dans la mesure où il ne s'agit pas purement du capital monétaire — a, sous la forme d'outillage de métier traditionnel, etc., ce caractère de propriété foncière. Dans la société bourgeoise, c'est l'inverse. L'agriculture devient de plus en plus une simple branche de l'industrie et elle est entièrement dominée par le capital. Il en est de même de la rente foncière. Dans toutes les formes de société où domine la propriété foncière, le rapport avec la nature reste

41. *Daseinsformen.* — 42. *Existenzbestimmungen.*

[p. 64] prépondérant. Dans celles où domine le capital, c'est l'élément créé par la société, par l'histoire. On ne peut comprendre la rente foncière sans le capital. Mais on peut comprendre le capital sans la rente foncière. Le capital est la force économique universellement dominante de la société bourgeoise. Il constitue nécessairement le point de départ comme le point final et doit être développé avant la propriété foncière. Après les avoir considérés chacun en particulier, il faut considérer leur relation réciproque. |

|20| Il serait donc à la fois infaisable et erroné de ranger les catégories économiques dans l'ordre où elles ont été historiquement déterminantes. Leur ordre est, au contraire, déterminé par les relations qui existent entre elles dans la société bourgeoise moderne et il est précisément à l'inverse de ce qui semble être leur ordre naturel ou correspondre à leur ordre de succession au cours de l'évolution historique. Il ne s'agit pas du rapport qui s'établit historiquement entre les rapports économiques dans la succession des différentes formes de société. Encore moins de leur ordre de succession « dans l'idée » (*Proudhon*)⁴³ (conception fumeuse du mouvement historique). Il s'agit de leur articulation dans le cadre de la société bourgeoise moderne.

La pureté (déterminité abstraite) qui caractérise l'apparition dans le monde antique des peuples commerçants — Phéniciens, Carthaginois — est elle-même précisément le résultat de la prédominance des peuples agriculteurs. Le capital en tant que capital commercial ou capital monétaire apparaît précisément sous cette forme abstraite là où le capital n'est pas encore l'élément dominant des sociétés. Les Lombards, les Juifs occupent la même position face aux sociétés du moyen âge pratiquant l'agriculture.

Autre exemple de la position différente qu'occupent ces mêmes catégories à différents stades de la société : une des dernières formes de la société bourgeoise, les sociétés *par actions*** . Mais elles apparaissent aussi à ses débuts dans les grandes compagnies de commerce privilégiées et jouissant d'un monopole.

Le concept de richesse nationale lui-même s'insinue chez les économistes du 17^e siècle — représentation qui persiste en partie chez ceux du 18^e — sous cette forme que la richesse est seulement créée pour l'Etat, mais que la puissance de celui-ci se mesure à cette richesse. C'était là une forme encore inconsciemment hypocrite qui annonçait le point de vue où la richesse elle-même et sa production sont le but final des Etats modernes, considérés alors uniquement comme moyen de produire la richesse.

43. P. J. PROUDHON : *Système des contradictions ...*, o. c., p. 145-146.

[p. 65] Il faut manifestement adopter le plan qui nous donne : 1) les déterminations générales abstraites, convenant donc plus ou moins à toutes les formes de société, mais dans le sens dégagé plus haut. 2) Les catégories constituant l'articulation interne de la société bourgeoise et sur lesquelles reposent les classes fondamentales. Capital, travail salarié, propriété foncière. Leurs relations réciproques. Ville et campagne. Les trois grandes classes sociales. L'échange entre celles-ci. Circulation. Crédit (privé). 3) La société bourgeoise⁴⁴ se résumant dans la forme de l'Etat. Considérée dans sa relation à soi-même. Les classes « improductives ». Impôts. Dette publique. Crédit public. La population. Les colonies. Emigration. 4) Rapports internationaux de production. Division internationale du travail. Echange international. Exportation et importation. Cours des changes. 5) Le marché mondial et les crises.)

|21| 4. Production.

Moyens de production et rapports de production. Rapports de production et rapports d'échange*⁴⁵. *Formes de l'Etat et de la conscience par rapport aux rapports de production et d'échange. Rapports juridiques. Rapports familiaux

Nota bene à propos de points à mentionner ici et à ne pas oublier :

1) La guerre développée antérieurement à la paix ; montrer comment, par la guerre et dans les armées, etc., certains rapports économiques comme le travail salarié, la machinerie⁴⁶, etc., se sont développés plus tôt qu'à l'intérieur de la société bourgeoise. De même, le rapport entre

44. *Bürgerliche Gesellschaft*, tout en désignant ici la société bourgeoise capitaliste. conserve dans ce contexte sa connotation philosophique, plus précisément hegélienne, de société civile. — 45. *Verkehrsverhältnisse* : *Verkehr* désigne le trafic au sens large, les relations, la fréquentation, le commerce (au sens ancien: des choses et des gens). Le

terme est un peu plus concret et métonymique que celui d'échange (*Austausch*). Son emploi abondant dans *l'Idéologie allemande* régresse par la suite. — 46. *Maschinerie* : ce terme, repris de l'anglais *machiner*, désigne pour Marx non seulement l'ensemble des machines (leur pluralité), mais surtout leur organisation, leur caractère combiné, leur système (déterminé par les rapports de production) ; c'est pourquoi Marx l'associe «ci au travail *salarié*. La *machinerie* est un rapport autant (en même temps) qu'un outil très élaboré. Sauf les cas où la traduction par les machines semble la plus adéquate, nous traduisons donc ce terme par *machinerie*.

[p. 66] force productive et rapports d'échange particulièrement visible dans l'armée.

2) *Rapport entre l'histoire idéale telle qu'on l'a écrite jusqu'ici et l'histoire réelle. Notamment ce qu'on appelle les Histoires des civilisations⁴⁷, la vieille histoire des religions et des Etats. (A cette occasion, on peut aussi parler des différentes façons d'écrire l'histoire jusqu'à maintenant. L'histoire dite objective. Subjective (morale). Philosophique⁴⁸.)*

3) *Phénomènes secondaires et tertiaires, d'une façon générale rapports de production dérivés, transposés, non originaux. Ici entrée en jeu de rapports internationaux.*

4) *Reproches au sujet du matérialisme de cette conception. Rapport avec le matérialisme naturaliste.*

5) *Dialectique des concepts force productive (moyen de production) et rapport de production, dialectique dont les limites sont à déterminer et qui ne supprime pas les différences réelles.*

6) *Le rapport inégal entre le développement de la production matérielle et, par exemple, celui de la production artistique. D'une manière générale, ne pas prendre le concept de progrès sous la forme abstraite habituelle. Art moderne, etc. Cette disproportion est loin d'être aussi importante et difficile à saisir que celle qui se produit à l'intérieur des rapports de la pratique sociale. Par exemple, pour la culture. Rapport des *Etats-Unis*** avec l'Europe. Mais le point vraiment difficile en question ici est : comment les rapports de production suivent, en tant que rapports juridiques, un développement inégal. Ainsi, par exemple, le rapport entre le droit privé romain (pour le droit criminel et le droit public c'est moins le cas) et la production moderne.*

7) *Cette conception apparaît comme un développement nécessaire. Mais justification du hasard. Le comment. (De la liberté, etc., aussi.) (Influence des moyens de communication. L'histoire universelle n'a pas toujours existé ; l'histoire en tant qu'histoire universelle est un résultat.)*

8) *Le point de départ naturellement dans la détermination naturelle ; subjectivement et objectivement. Tribus, races, etc.*

47. *Kulturgeschichte* : dans les années 1852-1853, Marx a lu et mis « en fiches » au moins trois ouvrages de ce genre historique. 1. Wilhelm WACHSMUTH : *Allgemeine Kulturgeschichte*, Leipzig, 1850-1851. 2. Wilhelm DRUMANN : *Grundriss der Kulturgeschichte*, Königsberg, 1847. 3. Gustav KLEMM : *Allgemeine Kulturgeschichte der Menschheit*, t.6, Leipzig, 1847, et t.7, Leipzig, 1849.

48. Voir l'*Introduction aux Leçons sur la philosophie de l'histoire* de Hegel (parfois publiée sous le titre : *La Raison dans l'Histoire*).

[p. 67] 1) Pour l'art, on sait que des époques déterminées de floraison artistique ne sont nullement en rapport avec le développement général de la société, ni, par conséquent, avec celui de sa base matérielle, qui est pour ainsi dire l'ossature de son organisation. Par exemple, les Grecs comparés aux modernes ou encore Shakespeare. Pour certaines formes de l'art, l'épopée, par exemple, il est même reconnu qu'elles ne peuvent jamais être produites dans la forme classique où elles font époque dès lors que la production artistique apparaît en tant que telle ; que donc, dans le domaine de l'art lui-même, certaines de ses figures importantes ne sont possibles qu'à un stade embryonnaire du développement artistique. Si cela est vrai du rapport des différents genres artistiques à l'intérieur du domaine de l'art lui-même, il est déjà moins surprenant que cela soit également vrai du rapport du domaine artistique tout entier au développement général de la société. Il n'y a de difficulté qu'à saisir ces contradictions de manière générale. Dès qu'elles sont spécifiées, elles sont par là même expliquées. |

[22] Prenons, par exemple, le rapport de l'art grec, puis de Shakespeare au temps présent. On sait que la mythologie grecque n'est pas seulement l'arsenal de l'art grec, mais son sol même. L'intuition de la nature et des rapports sociaux qui est à la base de l'imagination grecque et donc de l'art grec est-elle compatible avec les *machines à filer automatiques***, les chemins de fer, les locomotives et le télégraphe électrique? Que représente encore Vulcain auprès de *Roberts et Co**, Jupiter auprès du paratonnerre et Hermès auprès du *Crédit mobilier** ? Toute mythologie maîtrise, domine les forces de la nature, leur donne forme dans l'imagination et par l'imagination ; elle disparaît donc quand ces forces sont dominées réellement. Qu'advient-il de Fama⁴⁹ face à Printinghouse Square⁵⁰ ? L'art grec présuppose la mythologie grecque, c'est-à-dire la nature et les formes sociales elles-mêmes telles qu'elles sont déjà élaborées de façon inconsciemment artistique par l'imagination populaire. C'est là son matériau. Ce qui ne veut pas dire n'importe quelle mythologie, c'est-à-dire n'importe quelle élaboration inconsciemment artistique de la nature (ce mot englobant ici tout ce qui est objectif, donc y compris la société). Jamais la mythologie égyptienne n'aurait pu servir de sol ou de matrice à l'art grec. Mais en tout cas *une* mythologie. Donc en aucun cas un développement de la société excluant tout rapport mythologique avec la nature, tout rapport avec elle générateur de mythes ; qui exige donc de l'artiste une imagination indépendante de la

mythologie.

49. « La Renommée » (la déesse aux cent bouches...).

40. Place de Londres où se trouvent les locaux du *Times*.

[p. 68] D'autre part : *Achille est-il compatible avec la poudre et le plomb ?* Ou même *L'Illiade* avec la presse ou mieux encore la machine à imprimer ? Est-ce que le chant et la récitation, est-ce que la Muse ne disparaissent pas nécessairement devant la presse à bras, est-ce que ne s'évanouissent donc pas des conditions nécessaires à la poésie épique ?

Mais la difficulté n'est pas de comprendre que l'art grec et l'épopée sont liés à certaines formes sociales de développement. La difficulté réside dans le *fait qu'ils nous procurent encore une* jouissance esthétique et qu'ils gardent pour nous, à certains égards, la valeur de normes et de modèles inaccessibles.

Un homme ne peut redevenir enfant, ou alors il retombe en enfance. Mais ne prend-il pas plaisir à la naïveté de l'enfant, et ne doit-il pas encore aspirer lui-même à reproduire sa vérité à un niveau supérieur ? Dans la nature enfantine, chaque époque ne voit-elle pas revivre son propre caractère dans sa vérité naturelle ? Pourquoi l'enfance historique de l'humanité, là où elle a atteint son plus bel épanouissement, n'exercerait-elle pas le charme éternel d'un stade à jamais révolu ? Il y a des enfants mal élevés et des enfants trop tôt adultes. Nombre de peuples de l'antiquité appartiennent à cette catégorie. Les Grecs étaient des enfants normaux. Le charme qu'exerce sur nous leur art n'est pas en contradiction avec le stade social embryonnaire où il a poussé. Il en est au contraire le résultat, il est au contraire indissolublement lié au fait que les conditions sociales insuffisamment mûres où cet art est né, et où seulement il pouvait naître, ne pourront jamais revenir.

« GRUNDRISSE »

PREMIÈRE PARTIE

[p. 71] 1) |I-1| II.) LE CHAPITRE DE L'ARGENT¹

Alfred Darimon : *De la Réforme des banques*. Paris 1856.

« Tout le mal vient de la prédominance que l'on s'obstine à conserver aux métaux précieux dans la circulation et les échanges »* (p. 1,2²).

Commence par les mesures que la *Banque de France** a prises en octobre 1855 pour remédier à la diminution progressive de son encaisse* (p. 2). Veut nous fournir un *tableau** statistique de la situation de cette banque pendant les 5 mois qui précèdent immédiatement ses mesures d'octobre. Compare à cette fin son encaisse *métallique*** pendant chacun de ces 5 mois aux «*fluctuations de portefeuille*»*, c'est-à-dire à la masse des *escomptes*** réalisés par elles (papiers de commerce, *effets* se trouvant dans son *portefeuille**). Le chiffre qui exprime la valeur des *effets*** se trouvant en possession de la banque «*représente*»*, selon Darimon, *le plus ou moins de besoin que le public éprouvait de ses services ou, ce qui revient au même, les nécessités de la circulation*»* (p. 2). *Ce qui revient au même ? Du tout**. Si la masse des *billets*** présentés à l'*escompte*** était identique aux «*besoins de la circulation* », du *cours de la monnaie*, au sens propre, le mouvement des

1. Ce chapitre, commencé en octobre 1857, englobe le Cahier 1 et les 7 premières pages du Cahier 2. — 2. Toutes les indications de pages qui suivent renvoient, sauf indication contraire, à l'ouvrage d'Alfred Darimon dans l'édition donnée par Marx. — 3. *Umlauf* : ce terme courant, notamment dans la langue économique, ne peut être systématiquement traduit par «circulation». D'abord parce qu'il vient souvent compléter et *préciser* le terme allemand *Zirkulation*. Ensuite parce qu'il ne s'agit pas exactement de la circulation, mais du mouvement propre de l'argent dans la circulation. De fait Marx ne l'emploie jamais que pour la monnaie, et c'est un des termes (peu nombreux) pour lesquels dans *Le Capital* il propose une traduction anglaise et française *. *Umlauf des Geldes* — cours de la monnaie— *currency*. Enfin Marx explique en plusieurs endroits que le mouvement de l'argent n'est pas vraiment circulatoire. Aussi avons-nous traduit *Umlauf*, s'agissant de l'argent, par le mot *cours* (que propose Marx), ou encore par *mouvement*.

[p. 72] billets de banque en cours devrait être nécessairement déterminé par la masse des effets escomptés. Or, en moyenne, ces mouvements non seulement ne sont pas parallèles, mais sont souvent inverses. La masse des effets escomptés et ses fluctuations expriment les besoins du crédit, tandis que la masse monétaire en circulation est déterminée par des influences tout à fait différentes. Pour aboutir d'une façon ou de l'autre à des conclusions sur la circulation, Darimon aurait dû avant tout, à côté de la

rubrique encaisse *métallique*** et de la rubrique effets escomptés, établir une rubrique sur le montant des billets de banque en circulation. Si l'on voulait parler des besoins de la circulation, il est clair qu'il n'y avait en fait qu'à commencer par constater les fluctuations de la circulation effective. L'omission de ce maillon nécessaire de la comparaison trahit immédiatement le dilettantisme et le peu de sérieux de l'auteur, ainsi que sa confusion voulue entre les besoins du crédit et ceux de la circulation monétaire — confusion sur laquelle repose en fait tout le secret de la science de Proudhon. (Une statistique de la mortalité sur laquelle figureraient d'un côté les malades, de l'autre les décès, mais où l'on aurait oublié les naissances.)

Les deux rubriques (voir p. 3) que Darimon fournit, d'un côté l'encaisse métallique de la Banque d'avril à septembre, de l'autre le mouvement de son portefeuille, n'expriment rien d'autre que ce fait, cette tautologie, qui ne requiert nullement la production d'une quelconque illustration statistique, à savoir que le portefeuille de la Banque s'est rempli d'effets et que ses caves se sont vidées de métal dans la proportion même où on lui a remis des effets pour lui retirer du métal. Et même cette tautologie que Darimon veut démontrer par son tableau n'y est pas nettement exprimée. Il révèle au contraire que, du 12 avril au 13 septembre 1855, l'encaisse métallique de la Banque a baissé de 144 millions environ, tandis que les valeurs en portefeuille ont augmenté d'environ 101 millions⁴. La diminution de l'encaisse *métallique*** a donc dépassé de 43 millions l'augmentation des effets de commerce escomptés, L'identité des deux mouvements est réfutée par le résultat d'ensemble du mouvement semestriel. Une comparaison plus précise des chiffres nous révèle d'autres disparités.

Encaisse métallique de la Banque : 12 avril : 432 614 797 F ; 10 mai : 420 914 028 F

Effets escomptés par la Banque : 12 avril : 322 904 313 F ; 10 mai : 310 744 925 F

En d'autres termes : du 12 avril au 10 mai l'encaisse métallique baisse de 11 700 769 tandis que le montant des *effets*** augmente de 12 159 388 ;

4. Il faut lire 108. Erreur de Darimon reprise par Marx.

[p. 73] c'est-à-dire que l'augmentation⁵ des effets** dépasse d' $\frac{1}{2}$ million environ (458 619 F) la diminution de l'encaisse métallique. On constate l'inverse, mais d'une ampleur bien plus surprenante, en comparant les mois de mai et de juin.

Encaisse métallique de la Banque : 10 mai : 420 914 028 F ; 14 juin : 407 769 813 F

Effets escomptés par la Banque : 10 mai : 310 744 925 F ; 14 juin : 310 369 439 F

[2] Du 10 mai au 14 juin l'encaisse métallique avait, d'après ce tableau, diminué de 13 144 215 F. Ses *effets*** avaient-ils augmenté dans la même proportion ? Tout au contraire, ils avaient baissé, pendant la même période, de 375 486 F. En conséquence, nous n'avons plus ici simplement une disproportion quantitative entre d'un côté la baisse

et de l'autre la hausse. C'est le rapport inverse des deux mouvements qui a lui-même disparu. Une baisse énorme d'un côté s'accompagne d'une baisse relativement faible de l'autre.

Encaisse métallique de la Banque : 14 juin : 407 769 813 F ; 12 juillet : 314 629 614 F

Effets escomptés par la Banque : 14 juin : 310 369 439 F ; 12 juillet : 381 699 256 F

La comparaison des mois de juin et juillet révèle une diminution de l'encaisse métallique de 93 140 199 et une augmentation des *effets*** de 71 329 817⁶, c'est-à-dire que la baisse de l'encaisse métallique surpasse l'augmentation du portefeuille de 21 810 482 F⁷.

Encaisse métallique de la Banque : 12 juillet : 314 629 614 F ; 9 août : 338 784 444 F

Effets escomptés par la Banque : 12 juillet : 381 699 256 F ; 9 août : 458 689 605 F

Des deux côtés nous constatons une augmentation, du côté de l'encaisse métallique, de 24 154 830, bien plus importante du côté du portefeuille : 66 990 349 F*.

Encaisse métallique de la Banque : 9 août : 338 784 444 F ; 13 septembre : 288 645 333 F

Effets escomptés par la Banque : 9 août : 458 689 605 F ; 13 septembre : 431 390 562 F

La baisse de l'encaisse métallique de 50139111F s'accompagne ici d'une baisse des *effets*** de 27299043 F. (En décembre 1855, en dépit

5. Lapsus de Marx. Lire «diminue» et «diminution». — 6. Erreur de Marx. En réalité, 71 329 817. — 7. Erreur de Marx. En réalité, 21 810 382. — 8. Erreur de Marx. En réalité, 76 990 349.

[p. 74] des mesures restrictives de la *Banque de France**, son *encaisse** avait encore diminué de 24 millions.)

Ce qui vaut pour Pierre ne vaut pas moins pour Paul. Les vérités résultant d'une comparaison mois par mois portant sur ces 5 mois peuvent prétendre à la même fiabilité que celles qui résultent de la comparaison établie par Monsieur Darimon entre les deux extrémités de la série. Et que montre cette comparaison ? Des vérités qui s'entredévorent. Par deux fois, augmentation du portefeuille, de pair avec une baisse de l'encaisse métallique, mais sans que la baisse de celle-ci atteigne l'accroissement de celui-là (mois d'avril à mai et de juin à juillet). Par deux fois, baisse de l'encaisse métallique s'accompagnant de la baisse du portefeuille, mais sans que la baisse de celui-ci compense la baisse de celle-là (mois de mai à juin et mois d'août à septembre) ; enfin, une fois, augmentation de l'encaisse métallique et augmentation du portefeuille, mais sans que la première compense la seconde. Baisse d'un côté, augmentation de l'autre ; baisse des deux côtés ; augmentation des deux côtés ; donc tout, sauf une loi constante,

sauf surtout une proportion inverse, pas même d'effet réciproque, puisque la diminution du portefeuille ne peut être la cause de la diminution de l'encaisse métallique, pas plus que l'augmentation du portefeuille ne peut être celle de l'augmentation de l'encaisse métallique. La proportion inverse et l'effet réciproque ne sont même pas établis par la comparaison isolée que Darimon fait entre le premier et le dernier mois. Si l'augmentation du portefeuille de 101 millions ne compense pas les 144 millions de diminution de l'encaisse métallique, une possibilité subsiste : qu'entre l'augmentation d'un côté ||3| et la diminution de l'autre n'existe aucun lien de causalité. L'illustration statistique, au lieu de fournir une réponse, a, au contraire, soulevé une masse de questions qui s'entrecroisent ; au lieu d'une seule énigme, en voici une ribambelle. En fait, ces énigmes s'évanouiraient dès lors que Monsieur Darimon, à côté de ses rubriques ; encaisse métallique et portefeuille (les papiers escomptés), dresserait des rubriques sur la circulation des billets de banque et sur les dépôts. Une baisse de l'encaisse métallique moindre que l'augmentation du portefeuille s'expliquerait parce que, simultanément, le dépôt de métal s'est accru ou parce qu'une partie des billets de banque émis au titre de l'escompte n'a pas été échangée contre du métal, mais est demeurée en circulation, ou encore parce que les billets émis sont revenus tout de suite, sans accroître la circulation, sous forme de dépôts ou en paiement d'effets venus à échéance. Une baisse de l'encaisse métallique s'accompagnant d'une baisse moindre du portefeuille s'expliquerait parce qu'il y a eu retrait de dépôts ou qu'on a remis à la Banque des billets de banque pour les échanger contre du métal, et que, ce faisant, les

[p. 75] possesseurs des dépôts retirés ou des billets de banque échangés contre du métal ont porté atteinte à son propre escompte. Enfin, une baisse assez faible de l'encaisse métallique s'accompagnant d'une baisse assez faible du portefeuille s'expliquerait par les mêmes raisons. (Nous laissons complètement de côté les sorties destinées à remplacer l'argent- métal⁹ à l'intérieur du pays, puisque Darimon ne les fait pas entrer dans le champ de ses considérations.) Mais, en s'expliquant de la sorte les unes par les autres, ces rubriques auraient en même temps démontré ce qu'il n'était pas question de démontrer : que la satisfaction par la Banque de besoins commerciaux croissants n'entraîne pas nécessairement la multiplication de la circulation¹⁰ de ses billets de banque, que la réduction ou l'augmentation de cette circulation ne correspond pas à la réduction ou à l'augmentation de son encaisse métallique, que la Banque ne contrôle pas la masse des moyens de circulation, etc. — autant de résultats qui n'arrangeaient nullement les affaires de Monsieur Darimon. Dans sa précipitation à établir de façon éclatante son idée préconçue, à faire apparaître le contraste entre la base métallique de la Banque, représentée par son encaisse métallique, et les besoins de la circulation, que représente, à ce qu'il croit, le portefeuille, il extrait de leur complémentarité nécessaire deux rubriques qui, isolées de la sorte, perdent toute signification ou tout au plus portent témoignage contre lui. Nous nous sommes arrêtés à ce *fait** pour éclairer par un exemple toute la valeur des illustrations statistiques et concrètes des proudhoniens. Au lieu de

fournir la preuve de leur théorie, les faits économiques fournissent la preuve qu'ils ne maîtrisent pas assez les faits pour pouvoir en jouer. Leur façon de jouer avec les faits révèle, au contraire, la genèse de leur abstraction¹¹ théorique.

Continuons à suivre Darimon.

Lorsque la Banque de France a vu son encaisse métallique réduite de 144 millions et son portefeuille accru de 101 millions, elle a pris, les 4 et 18 octobre 1855, des mesures de défense en faveur de ses caves et contre son portefeuille. Elle relève le taux de l'escompte successivement de 4 à 5 et de 5 à 6% et ramène l'échéance des effets présentés à l'escompte de 90 à 75 jours. En d'autres termes : elle aggrave les conditions auxquelles elle mettait son métal à la disposition du commerce. Qu'est-ce que cela prouve ? « Qu'une banque », dit Darimon, « organisée d'après les principes actuels, c'est-à-dire basée sur la prédominance de l'or et

9. *Silbergeld*. — 10. *Umlauf* désigne également la *masse* de billets en cours. — 11. Le terme allemand *Abstraktion* désigne à la fois l'opération d'abstraction proprement dite, et le caractère abstrait, voire abscons, de telle ou telle démarche.

[p. 76] de l'argent, fait défaut au *public** précisément au moment où le public a le plus besoin de ses services¹². Monsieur Darimon avait-il besoin de ses chiffres pour démontrer que l'offre renchérit ses services dans la mesure même où la demande la sollicite (et la dépasse) ? Et les messieurs qui représentent le « public » vis-à-vis de la banque n'obéis, sent-ils pas à la même « agréable habitude de l'existence¹³ » ? Les négociants en grains, ces philanthropes, qui présentent leurs effets à la banque pour obtenir des billets de banque, pour échanger ces billets contre l'or de la banque, pour convertir l'or de la banque en grain de l'étranger, pour convertir le grain de l'étranger en argent du public français, seraient-ils par hasard partis de l'idée que, puisque c'est maintenant que le public avait le plus besoin de grain, il était de leur devoir de lui céder des grains à meilleur marché ou bien est-ce qu'au contraire ils ne se sont pas plutôt précipités à la banque pour exploiter la hausse des prix des grains, le besoin du public, la disproportion entre sa demande et l'offre ? Et la banque serait exclue de ces lois économiques générales ? *Quelle idée !**. Mais peut-être cela tient-il à l'organisation actuelle des banques si l'or doit être entassé en si grande quantité pour condamner à une immobilisation inutile le moyen d'achat qui, en cas de pénurie de grains, pourrait être employé de la façon la plus utile qui soit pour la nation, si, de façon générale, d'un capital qui devrait parcourir les métamorphoses productrices ||4| de la production, on fait la base improductive et inactive de la circulation ? Dans ce cas, il s'agirait donc du fait que, dans l'organisation actuelle des banques, l'encaisse métallique improductive se situe encore au-dessus de son minimum nécessaire, l'économie d'or et d'argent à l'intérieur de la circulation n'ayant pas encore été ramenée à sa limite économique. Il s'agirait, sur la

même base, d'une quantité simplement plus ou moins grande. Mais alors le problème retomberait comme une p^âte des hauteurs socialistes au niveau bourgeoisement pratique où nous le voyons se balader en Angleterre chez la majorité des adversaires bourgeois de la Banque d'Angleterre. *Quelle chute !** Ou alors il ne s'agit pas d'une plus ou moins grande économie de métal grâce aux billets de banque et à d'autres dispositions bancaires, mais d'un complet abandon de la base métallique ? Mais alors, dans ce cas, la fable statistique n'est de nouveau pas valable, ni sa morale. Si la banque — dans quelques conditions que ce soit — doit en cas de besoin expédier à l'étranger des métaux précieux, il lui faut les accumuler au préalable et si l'on veut que l'étranger les

12. Darimon, o.c., p.3.

13. Allusion à un vers d'Egmont dans la pièce de Goethe (Egmont, Acte V, Prison, dialogue avec Ferdinand.)

[p. 77] accepte en échange de ses marchandises, il faut qu'ils aient affirmé leur prédominance.

Les causes qui ont soustrait à la Banque ses métaux précieux étaient, selon Darimon, la mauvaise récolte et, partant, la nécessité d'importer des grains de l'étranger¹⁴. Il oublie le déficit de la récolte de soie et la nécessité d'importer celle-ci massivement de Chine. Darimon mentionne en outre les grandes et nombreuses entreprises qui ont coïncidé avec les derniers mois de l'exposition industrielle de Paris¹⁵. Il oublie encore les grandes spéculations et les grandes affaires à l'étranger dans lesquelles se sont lancés le *Crédit mobilier** et ses rivaux pour prouver, comme Isaac Pereire, que le capital français l'emporte sur les autres capitaux par sa nature cosmopolite, tout comme la langue française l'emporte sur les autres langues. A quoi s'ajoutent les dépenses improductives provoquées par la guerre d'Orient : emprunt de 750 millions*. Donc, d'un côté, déficit considérable et soudain dans deux des branches les plus importantes de la production française ! De l'autre, un emploi inhabituel du capital français sur des marchés étrangers, dans des entreprises qui n'ont nullement produit un équivalent immédiat et dont il se peut qu'une partie ne couvre jamais ses frais de production 1 Pour compenser, d'un côté, la diminution de la production intérieure par des importations et, de l'autre, la participation accrue à des entreprises industrielles à l'étranger, ce qui était requis, ce n'étaient pas des signes de circulation qui servent à échanger des équivalents, mais ces équivalents eux-mêmes : il ne fallait pas de la monnaie, mais du capital. Le déficit de la production intérieure française n'était en tout cas pas un équivalent à l'emploi de capital français à l'étranger. Supposons maintenant que la Banque de France n'ait pas été constituée sur une base métallique et que l'étranger ait été disposé à accepter l'équivalent ou le capital français sous quelque forme que ce soit, et pas seulement sous

la forme spécifique des métaux précieux. La Banque n'aurait-elle pas été pareillement contrainte de relever les conditions de son escompte juste au moment où son « public » avait le plus recours à ses services ? Les billets de banque contre quoi elle escompte les effets de ce public ne sont actuellement rien d'autre que des assignations sur de l'or et de l'argent. Dans notre hypothèse, ils auraient été des assignations sur le stock de produits de la nation et sur sa force de travail immédiatement utilisable : le premier est limité, la seconde ne peut être accrue que dans des limites très concrètes et dans des périodes déterminées. Par

14. Darimon, *o.c.*, p.3.

15. *Ibid.*, p. 3-4 : il s'agit de l'exposition industrielle universelle qui se tint à Paris de mai à novembre 1855.

[p. 78] ailleurs, la planche à billets inépuisable et agissant comme un coup de baguette magique. Simultanément, tandis que la mauvaise récolte de grains et de soie réduisait énormément la richesse directement échangeable de la nation, les entreprises ferroviaires, minières, à l'étranger, fixaient cette même richesse directement échangeable sous une forme qui ne crée pas d'équivalent immédiat, et donc, pour l'heure, engloutit cette richesse sans la remplacer ! La richesse nationale immédiatement échangeable, susceptible de circuler, expédiable à l'étranger, donc absolument réduite ! De l'autre côté, accroissement illimité des titres émis par la Banque. Conséquence immédiate : hausse du prix des produits, des matières premières et du travail. D'autre part, baisse du prix des titres émis par la Banque. La Banque n'aurait pas augmenté la richesse nationale par un coup de baguette magique, elle n'aurait fait que dévaluer son propre papier par une opération très banale. Avec cette dévaluation, brusque paralysie de la production ! Mais non, s'écrie notre proudhonien ! Notre nouvelle organisation bancaire ne se contenterait pas [5] de ce mérite négatif consistant à supprimer la base métallique en laissant tout le reste en l'état. Elle créerait des conditions de production et de commerce tout à fait nouvelles, donc interviendrait dans des conditions tout à fait nouvelles. L'introduction des banques actuelles n'a-t-elle pas, elle aussi, en son temps, révolutionné les conditions de production ? Est-ce que, sans la concentration du crédit qu'elle a provoquée, sans la rente d'Etat qu'elle a créée, en opposition à la rente foncière, créant par ce moyen la finance par opposition à la propriété foncière, *l'intérêt de l'argent*** par opposition à *l'intérêt de la terre***, est-ce que, sans ce nouvel institut de circulation, la grande industrie aurait été possible, les sociétés par actions, etc., les mille formes de papiers de circulation qui sont tout autant des produits du commerce et de l'industrie modernes que leurs conditions de production ?

Nous voici parvenus à la question fondamentale qui n'a plus aucun lien avec notre point de départ. Formulée de manière générale, la question serait : Peut-on, par une

modification de l'instrument de circulation — de l'organisation de la circulation — révolutionner les rapports de production existants et les rapports de distribution qui leur correspondent ? Et ensuite : Peut-on opérer pareille transformation de la circulation sans toucher aux rapports de production existants et aux rapports sociaux qui reposent sur ces derniers ? Si toute transformation de la circulation de ce genre présupposait elle-même, à son tour, et des modifications des autres conditions de production et des bouleversements sociaux, alors, naturellement, perdrait d'entrée de jeu toute valeur la doctrine qui propose des acrobaties en matière de circulation *pour*, d'un côté, éviter le caractère violent de ces modifications, et pour faire, d'autre part, de

[p. 79] ces modifications non le présupposé, mais, à l'inverse, le résultat progressif de la transformation de la circulation. La fausseté de cette hypothèse de base suffirait à démontrer que la même erreur de compréhension existe à propos de la connexion interne des rapports de production, de distribution et de circulation. L'exemple¹⁶ historique auquel il a été fait allusion ci-dessus ne saurait naturellement emporter la décision, étant donné que les instituts de crédit modernes ont été tout autant l'effet que la cause de la concentration du capital, qu'ils n'en constituent qu'un moment et que la concentration de la richesse est accélérée tout autant par une pénurie de circulation (comme dans la Rome antique) que par des facilités de circulation. Il faudrait en outre examiner— mais ce faisant on retomberait dans la question générale — si les diverses formes civilisées de la monnaie : monnaie métallique, monnaie de papier, monnaie de crédit, monnaie-travail (cette dernière en tant que forme socialiste) peuvent atteindre le but qu'on attend d'elles sans abolir le rapport de production lui-même exprimé dans la catégorie argent, et si alors ce n'est pas, d'un autre côté, une exigence qui s'annule elle-même que de vouloir, par la transformation formelle d'un rapport, outrepasser quelques conditions essentielles de celui-ci. Il se peut que les différentes formes de l'argent correspondent mieux à la production sociale à diverses étapes, l'une éliminant certains défauts alors que l'autre ne réussit pas à le faire ; mais tant qu'elles demeurent des formes de l'argent et tant que celui-ci demeure un rapport de production essentiel, aucune ne peut abolir les contradictions inhérentes au rapport monétaire, elles ne peuvent au contraire que les représenter sous une forme ou sous une autre. Aucune forme de travail salarié, même si l'une peut supprimer les défauts de l'autre, ne peut supprimer les défauts du travail salarié lui-même. Tel levier peut vaincre la résistance de la matière inerte mieux que tel autre. Tous deux reposent sur le fait que cette résistance subsiste. Bien sûr, cette question générale du rapport entre la circulation et les autres rapports de production ne saurait être soulevée qu'en conclusion. Mais ce qui est d'emblée suspect, c'est que Proudhon et consorts ne la posent même pas sous sa forme pure, mais se bornent à l'occasion à faire des phrases à son sujet. Chaque fois que la

question sera abordée, il conviendra d'y regarder de très près.

Une chose résulte en tout cas immédiatement de l'introduction de Darimon : on identifie complètement *mouvement de l'argent*^{16bis} *et crédit*, ce qui est faux économiquement parlant. (Remarquons-le en passant, le *crédit gratuit** n'est qu'une formule hypocrite, philistine et apeurée

16. Marx emploie ici *Instanz* dans le sens de l'anglais *instance* (exemple). — 16^{bis}. *Geldumlauf*.

[p. 80] pour : *La propriété c'est le vol*^{*17}. Au lieu que les travailleurs *prennent* le capital aux capitalistes, on veut forcer ces derniers à le leur *donner*.) Il faudra revenir aussi sur ce point.

Dans le sujet même qu'il traite, Darimon est simplement parvenu à cette conclusion que les banques qui font commerce de crédit, comme les négociants qui font commerce de marchandises, ou les travailleurs qui font commerce de travail, vendent plus cher lorsque la demande augmente par rapport à l'offre, c'est-à-dire accroissent pour le public la difficulté d'user de leurs services au moment même où il en a le plus besoin. Nous avons vu que la Banque est contrainte d'agir de la sorte, qu'elle émette des billets de banque convertibles ou inconvertibles. La démarche de la Banque de France en octobre 1855 a suscité une «*immense clameur*»* (p.4) et un «*grand débat*»* entre elle et les porte-parole du public. Darimon résume ou prétend résumer ce débat. Nous ne le suivrons *ici* qu'occasionnellement parce que son résumé montre la faiblesse des deux adversaires qui enfourchent sans cesse un nouveau cheval. On joue à colin-maillard au milieu de causes externes. Chacun des deux combattants abandonne à tout instant son arme pour aller en chercher une autre. Aucun des deux ne parvient à porter un coup, non seulement parce que les armes qui devraient leur servir à le porter changent sans cesse, mais aussi parce qu'ils ne se rencontrent sur un terrain que pour passer aussitôt sur un autre. (Depuis 1806 et jusqu'à 1855, en France, l'escompte n'avait pas atteint 6 % : depuis cinquante ans, *immuable à 90 jours le maximum de l'échéance des effets de commerce*^{*18}.)

La faiblesse de la défense que Darimon attribue à la Banque, de même que la fausseté de sa propre conception, se manifeste par exemple dans le passage suivant de son dialogue ||6| fictif :

L'adversaire de la Banque dit : « *Vous êtes, grâce à votre monopole, la dispensatrice et la régulatrice du crédit. Quand vous vous montrez rigoureuse, non seulement les escompteurs vous imitent, mais encore ils exagèrent vos rigueurs... Par vos mesures vous avez jeté l'arrêt dans les affaires* »* (p. 5).

La Banque répond, et ce «*humblement*» : «*Que voulez-vous que je fasse ? dit humblement la Banque... Pour me garer de l'étranger, il faut que je me gare des*

nationaux... Avant tout, il faut que j'empêche la sortie du numéraire, sans lequel je ne suis ni ne puis rien» (p. 5).*

Darimon prend la Banque pour une idiote. La fait sortir de la question,

17. *Gratuité du crédit. Discussion entre M. Fr. Bastiat et M. Proudhon*, Paris, 1850, p. 66-74 et 286-287. —18. Darimon, *o. c.*, p. 4.

[p. 81] se perdre dans des généralités pour pouvoir lui répondre par des généralités. Dans ce dialogue, la Banque partage l'illusion de Darimon en s'imaginant que, grâce à son monopole, elle règle vraiment le crédit. En fait, le pouvoir de la Banque ne commence que lorsque cesse celui des «*escompteurs*»* privés, donc à un moment où son pouvoir lui-même est déjà extraordinairement limité. Qu'elle s'en tienne à 5 % à un moment de *fluidité*** du *marché monétaire*** quand tout le monde escompte à 2¹/₂%, et les *escompteurs**, au lieu de l'imiter, lui rafleront toutes les transactions pour les escompter à sa barbe. Nulle part cela ne se voit plus concrètement que dans l'histoire de la *Banque d'Angleterre*** depuis la loi de 1844, qui a fait de cette banque la véritable rivale des *banquiers privés*** pour les opérations d'escompte, etc. Pour s'assurer, pendant les périodes de *fluidité*** du marché monétaire, une part, et une part croissante, des opérations d'escompte, la *Banque d'Angleterre*** a été constamment contrainte d'abaisser celui-ci, non seulement au taux des *banquiers privés***, mais encore souvent au-dessous de ce taux. Il faut donc prendre sa «*régulation du crédit* » *cum grano salis*¹⁹, alors que Darimon croit au contrôle absolu du marché monétaire et du crédit par la Banque et fait de cette superstition son point de départ

Au lieu d'analyser d'une manière critique le pouvoir effectif qu'elle a sur le marché monétaire, il [s']agrippe immédiatement à la phrase où il est dit que *l'argent liquidé*** est tout pour elle et qu'elle doit en empêcher *l'afflux*20* à l'étranger. Un professeur du **Collège de France*** (Chevalier) répond : «*L'or et l'argent sont des marchandises comme toutes les autres... Il faut que chaque peuple ait une certaine réserve de ces métaux qui lui permette de parer aux besoins extraordinaires, tels, par exemple, que les achats à l'étranger*²¹. » La Banque répond : «*Il est faux que la monnaie métallique soit une marchandise comme une autre; elle est un instrument d'échange et, à ce titre, elle jouit du privilège de faire la loi à toutes les autres marchandises.* » Ici, Darimon bondit et s'interpose entre les combattants : «*Donc c'est à ce privilège, dont jouissent l'or et l'argent, d'être les seuls instruments authentiques de circulation et d'échange, qu'il faut attribuer, non seulement la crise actuelle, mais les crises périodiques qui frappent le commerce*²²». Pour pallier tous les désagréments des crises, «*il suffirait (...) que l'or et l'argent fussent des marchandises comme les autres ou, ce qui est plus vrai, que toutes les marchandises fussent des instruments d'échange de même*

19. Avec des réserves. — 20. Marx emploie le mot afflux dans le sens de sortie vers (efflux). — 21. Darimon: *o.c.*, p. 5. — 22. *Ibid.*, p. 6.

[p. 82] rang²³ que l'or et l'argent ; que les produits s'échangeassent véritablement contre les produits²⁴ » (p. 5-7).

Platitude dans la façon de présenter ici le litige. Quand la Banque émet des assignations sur de l'argent (billets de banque) et des créances sur du capital (dépôts) qui sont remboursables en or (argent), il va de soi qu'elle ne peut assister sans réagir à la diminution de sa réserve métallique et ne peut la supporter que jusqu'à un certain point. Cela n'a rien à voir avec la théorie de la monnaie métallique. Quant à la théorie des crises de Darimon, nous y reviendrons.

Dans le chapitre «*Petite Histoire des crises de circulation*»^{*25}, Monsieur Darimon omet la crise anglaise de 1809 à 1811 et se borne à noter à la date de 1810 la nomination du Bullion Committee et à la date de 1811 il omet encore la crise effective (qui a commencé en 1809) et se borne à [noter] l'adoption par la Chambre des Communes de la résolution selon laquelle « la différence constatée entre la valeur du papier de banque et celle des lingots ne vient pas de la dépréciation du papier, mais du renchérissement des lingots²⁶ », et le pamphlet de Ricardo, qui affirme le contraire, dont la conclusion est censée être : « La monnaie, à l'état le plus parfait, est le papier²⁷ » (p. 22-23). Les crises de 1809 et 1811 étaient importantes ici, parce que la Banque émettait à cette époque des billets inconvertibles, et donc que ces crises ne provenaient nullement de la convertibilité en or (métal) des billets, et donc que l'on ne pouvait pas non plus les arrêter en supprimant cette convertibilité. Tel un alerte tailleur, Darimon saute lestement par-dessus ces faits qui contredisent sa théorie des crises. Il s'agrippe à l'aphorisme de Ricardo, qui n'avait rien à voir avec l'objet proprement dit de la question traitée dans ces pamphlets — la dépréciation des billets de banque. Il ne veut pas savoir que la théorie monétaire de Ricardo est totalement réfutée en raison de ses présupposés erronés : en vertu desquels la Banque contrôle la quantité de billets en circulation, le nombre des moyens de circulation détermine les prix, alors qu'à l'inverse ce sont les prix qui déterminent le nombre de moyens de circulation, etc. Du temps de Ricardo, on ne disposait pas encore de toutes les études de détail sur les phénomènes du mouvement de la monnaie²⁸. Ceci en passant.

23. Chez Darimon : « au même titre ». — 24. Darimon, *o. c.*, p. 6-7. — 25. Chez Darimon, le chapitre III (p. 20-27) s'intitule en réalité « Petite histoire des banques de circulation ». — 26. Darimon, *o.c.*, p. 22. — 27. Chez Darimon : « dont la conclusion est cet aphorisme si connu : *la monnaie, à l'état le plus parfait, est de papier.* » — 28. *Geldumlauf*.

[p. 83] L'or et l'argent sont des marchandises comme les autres. L'or et l'argent ne sont pas des marchandises comme les autres : en tant qu'instrument d'échange universel, ce sont des marchandises privilégiées qui abaissent²⁹ les autres marchandises justement en vertu de ce privilège. Telle est la dernière analyse à laquelle Darimon réduit l'antagonisme. Supprimez le privilège de l'or et de l'argent, rabaissez-les au rang de toutes les autres marchandises, voilà ce que Darimon décide en dernière instance. Alors vous serez débarrassés des inconvénients spécifiques de la monnaie d'or ou d'argent, ou de ceux des billets de banque convertibles en or ou en argent. Vous supprimez tous les inconvénients. Ou plutôt conférez à toutes les marchandises le monopole que l'or et l'argent possèdent actuellement en exclusivité. Laissez exister le Pape, mais faites Pape tout un chacun. Supprimez l'argent en transformant toutes les marchandises en argent et en les dotant des propriétés spécifiques de l'argent. Ici, on peut se demander justement si le problème n'exprime pas sa propre absurdité et si, en conséquence, l'impossibilité de sa solution ne réside pas déjà dans les conditions posées dans son énoncé. Souvent la réponse ne peut consister qu'en une critique de la question et souvent on ne peut résoudre celle-ci ||7| qu'en niant la question elle-même. Voici la question réelle : Le système d'échange bourgeois ne nécessite-t-il pas lui-même un instrument d'échange spécifique ? Ne crée-t-il pas nécessairement un équivalent particulier pour toutes les valeurs ? Il se peut qu'une forme de cet instrument d'échange ou de cet équivalent soit plus maniable, mieux adaptée, qu'elle entraîne moins d'inconvénients qu'une autre. Mais les inconvénients qui résultent de l'existence d'un instrument d'échange particulier, d'un équivalent particulier et pourtant universel, devraient nécessairement renaître, quoique de façon différente, dans n'importe quelle forme. Naturellement, Darimon passe sur cette question avec enthousiasme. Supprimez l'argent tout en ne le supprimant pas ! Supprimez le privilège exclusif que possèdent l'or et l'argent-métal du fait de leur exclusivité en tant que monnaie, mais transformez toutes les marchandises en argent, c'est-à-dire donnez-leur à toutes ensemble une propriété qui, une fois, séparée de cette exclusivité, n'existe plus.

Dans la *sortie des lingots* **³⁰ se manifeste effectivement une contradiction que Darimon conçoit et résout avec une égale platitude. Il s'avère que l'or et l'argent ne sont pas des marchandises comme les autres et que, brusquement et avec terreur, l'économie politique moderne se voit toujours redéboucher pour un temps sur les préjugés du système mer-

29. Degradieren. — 30. Drain of bullion.

[p. 84] cantiliste. Les économistes anglais cherchent à résoudre cette difficulté en faisant une *distinction*. Ce qu'on demande dans ces moments de crises monétaires, disent-ils, ce n'est pas de l'or et de l'argent en tant que monnaie, de l'or et de l'argent en tant que

numéraire, mais de l'or et de l'argent en tant que capital. Ils oublient d'ajouter : du capital, mais du capital sous la forme déterminée d'or et d'argent. Autrement, si on *pouvait exporter du capital* sous n'importe quelle forme, d'où viendraient les sorties³¹ de ces marchandises précisément, alors que la plupart des autres se déprécient parce qu'elles manquent de débouchés³¹ ?

Prenons des exemples précis : *sorties*** d'or par suite de mauvaise récolte, dans le pays, d'un des principaux moyens de subsistance (grains, p.ex.), de mauvaise récolte à l'étranger, d'où renchérissement d'un produit de consommation important (le thé, par exemple) ; *sorties*** par suite de mauvaise récolte affectant les matières brutes industrielles de première importance (coton, laine, soie, lin, etc.) ; *sorties*** par suite de surimportation (provoquée par la spéculation, la guerre, etc.). La compensation d'un déficit subit ou durable (de grains, thé, coton, lin, etc.) spolie doublement la nation en cas de mauvaise récolte intérieure. Une partie du capital ou du travail qu'elle a investi n'est pas reproduite — déficit de production effectif. Il faut céder une portion du capital reproduit pour combler ce vide, portion qui n'est pas en rapport arithmétique simple avec le déficit, puisque le produit manquant augmente et augmentera nécessairement sur le marché mondial par suite de la réduction de l'offre et de l'accroissement de la demande. Il est nécessaire d'analyser exactement le déroulement de telles crises, abstraction faite de l'argent, et d'étudier la détermination que l'argent introduit dans la situation donnée. (Cas principaux : *Mauvaise récolte de grains* et *surimportation*. Pour la guerre, c'est exactement la même chose que si la nation jetait à l'eau une partie de son capital.)

Cas de mauvaise récolte de grains : à comparer la nation à une autre, il est évident que son capital (pas seulement sa richesse effective) a diminué ; aussi évident que dans le cas d'un paysan qui a laissé brûler la pâte de son pain : il doit alors en acheter chez le boulanger et s'est appauvri du montant de son achat. Si l'on se réfère au marché intérieur, la hausse du prix des grains, pour autant que la valeur entre en ligne de compte, ne paraît pas entraîner de changement. Sinon, toutefois, que, en cas de mauvaises récoltes effectives, la quantité moindre de grain multipliée par le prix plus élevé n'est jamais égale à la quantité normale

31. *Efflux*: Marx emploie ce terme dans un sens voisin de *drain*. Nous le traduisons la première fois par « sortie », la seconde par « débouchés ».

[p. 85] multipliée par le prix moindre. Supposons qu'on ne produise en Angleterre que 1 quarter et que ce quarter atteigne le prix qu'atteignaient avant les 30 millions de quarts de blé. La nation échangerait alors — en faisant abstraction du fait qu'elle n'aurait pas les moyens de reproduire la vie ni les grains — a x 30 millions de journées de travail (coûts de production) contre 1 x a journée de travail (produit), si nous posons que la journée de travail pour reproduire 1 quarter = a ; la force productive de son capital aurait baissé des millions de fois et la somme des valeurs que le pays possède aurait diminué, la valeur de

la journée de travail étant tombée au 30 millionième de ce qu'elle était. Chaque portion de capital représente désormais $\frac{1}{30\,000\,000}$ de sa valeur antérieure, de son équivalent en coûts de production, bien que, dans le cas donné, la valeur nominale du capital national n'ait changé en rien (abstraction faite de la dépréciation du terroir) puisque la réduction de valeur des autres produits aurait été exactement compensée par l'accroissement de valeur du quarter de blé. La multiplication par 30 millions du prix du blé serait l'expression d'une dépréciation égale de tous les autres produits. D'ailleurs, cette distinction entre territoire national et étranger est tout à fait illusoire. N'importe quel individu de la nation se comporte vis-à-vis du fermier ou du négociant en grains comme la nation qui subit le déficit en grains vis-à-vis de la nation étrangère à qui elle achète. La somme supplémentaire qu'il doit employer à l'achat de grains est une réduction directe de son capital, de ses disponibilités.

Afin de ne pas embrouiller la question par des influences qui ne sont pas essentielles, il faut présupposer une nation où existe le *libre-échange*** des grains. Même si les grains importés étaient aussi bon marché que ceux qu'on produit dans le pays, la nation serait plus pauvre du montant du capital non reproduit par les fermiers. Seulement, dans notre hypothèse, la nation importe toujours autant de grain que l'on peut en importer au prix normal. L'accroissement des importations implique donc l'augmentation du prix.

La hausse du prix des grains est = à la baisse du prix de toutes les autres marchandises. L'accroissement des coûts de production (représentés dans le prix) auxquels on obtient le quarter de grain = la réduction de productivité du capital existant sous toutes les autres formes. Au surplus employé à l'achat de grains, il faut que correspondent une diminution dans l'achat de tous les autres produits et donc, de ce simple fait, une baisse de leurs prix. Avec ou sans monnaie métallique, ou quelque monnaie que ce soit, la nation se trouverait dans une crise qui s'étendrait non seulement aux grains, mais à toutes les autres branches de la production, puisque non seulement leur productivité baisserait positivement, non seulement le prix de leur production serait déprécié

[p. 86] par rapport à la valeur déterminée par les coûts normaux de production, mais encore seraient affectés tous les contrats, obligations, etc., basés sur les prix moyens des produits. Il faut, par exemple, fournir x boisseaux de grain pour la dette publique, mais les coûts de production de ces x boisseaux se sont accrus dans une proportion déterminée. Sans faire du tout entrer la monnaie en *ligne de compte*, la nation se trouverait ||8|| donc dans une crise générale. Abstraction faite non seulement de la monnaie, mais même de la valeur d'échange des produits, ceux-ci se seraient dépréciés, la productivité de la nation aurait faibli, alors que tous ses rapports économiques sont fondés sur la productivité moyenne de son travail.

La crise provoquée par un déficit de grains n'est donc nullement provoquée par la *sortie des lingots*** bien qu'elle puisse être aggravée par les obstacles que l'on oppose à cette

*sortie**.*

En tout cas, on ne peut pas non plus dire, avec Proudhon³², que la crise provient du fait que seuls les métaux, contrairement aux autres marchandises, possèdent une valeur authentique ; car la hausse du prix des grains signifie en première instance uniquement qu'il faut donner davantage d'or et d'argent en échange d'un quantum donné de grains, c'est-à-dire que le prix de l'or et de l'argent a baissé par rapport au prix des grains. Par rapport aux grains, l'or et l'argent partagent donc le sort de toutes les autres marchandises : la dépréciation, et aucun privilège ne les en protège. La dépréciation de l'or et de l'argent par rapport aux grains est identique à la hausse des prix des grains (pas tout à fait exact. Le quarter de grains passe de 50 à 100sh., donc hausse de 50%, mais les cotonnades baissent de 100. Par rapport aux céréales, l'argent-métal n'a baissé que de 50, les cotonnades (par suite de la réduction de la 'demande, etc.) de 100%³³. Cela signifie que les prix des autres marchandises baissent plus que ceux des grains n'augmentent. Mais le contraire se produit aussi. Par exemple, ces dernières années, où les grains ont augmenté temporairement de 100%, il n'est pas venu à l'idée des produits industriels de baisser dans la même proportion, dans la proportion donc où l'or avait baissé par rapport aux grains. Cette circonstance n'affecte pas pour l'instant la proposition générale). On ne peut pas dire non plus que l'or possède un privilège du fait que, en tant que numéraire, son quantum est déterminé avec précision et authenti-

32. P. J. Proudhon : *Système des contradictions...*, o.c., p. 68-70.

33. Il y a erreur dans les pourcentages. On attendrait plutôt : le quarter de blé monte de 50 à 100 sh., donc de 50 sh., mais les cotonnades tombent de 100 à 20 sh. L'argent par rapport au blé n'a baissé que de 50, tandis que les cotonnades ont baissé par rapport à lui de 80 %.

[p. 87] cité. Dans toutes les circonstances un thaler (d'argent) reste un thaler. De même, un boisseau de grain reste un boisseau, et une aune de toile, une aune.

On ne peut donc pas imputer à l'exportation de l'or comme cause première la dépréciation de la plupart des marchandises (travail compris) ni, partant, la crise qui éclate en cas d'important déficit dans la récolte des grains, puisque la dépréciation et la crise auraient lieu même si le pays n'exportait pas d'or du tout et n'importait pas de grains étrangers. La crise se ramène simplement à la loi de l'offre et de la demande dont l'effet est notoirement bien plus accusé et plus énergique dans la sphère des besoins primaires — considérés à l'échelle nationale — que dans toute autre sphère. L'exportation de l'or n'est pas la cause de la crise céréalière, c'est la crise céréalière qui est cause de l'exportation de l'or.

A les considérer pour soi, on ne peut prétendre que l'or et l'argent interviennent de leur

côté dans la crise et aggravent ses symptômes, que dans deux directions: 1) dans la mesure où l'exportation d'or serait rendue plus difficile par les conditions concernant les réserves métalliques auxquelles les banques sont tenues, et où les mesures que la banque prend de ce fait contre cette exportation d'or se répercutent fâcheusement sur la circulation intérieure ; 2) l'exportation d'or devient nécessaire, les nations étrangères ne voulant accepter de capital que sous la forme d'or à l'exclusion de toute autre.

La difficulté n° 2 peut encore subsister, même quand la difficulté n° 1 a été éliminée. La Banque d'Angleterre l'a connue justement pendant la période où légalement elle était habilitée à émettre des billets inconvertibles. Les billets de banque baissèrent par rapport *aux lingots***, mais le *prix de la pièce d'or*** baissa également par rapport au prix du *lingot***. Par rapport au billet de banque, l'or était devenu une sorte particulière de marchandise. On peut dire que le billet restait encore dépendant de l'or en ce sens qu'il représentait nominalement un quantum déterminé d'or qui, *en fait**, ne pouvait s'échanger contre lui. L'or était resté son dénominateur, bien que, légalement, le billet ne fût plus échangeable à la banque contre cette quantité d'or.

Il ne fait probablement pas de doute (?) (à analyser plus tard et ne fait pas directement partie de *l'objet en question***) que, tant que le papier-monnaie reçoit sa dénomination de l'or (donc, par exemple, tant qu'un billet de 5 livres est le représentant en papier de 5 *souverains***), la convertibilité du billet en or reste pour lui une loi économique, que *politiquement* celle-ci existe ou pas. Même de 1799 à 1819, les billets de la *Banque d'Angleterre*** ont continué à déclarer qu'ils représentaient la valeur d'un quantum déterminé d'or. Comment mettre cette allégation à l'épreuve autrement que par le fait que le billet commande effecti-

[p. 88] vement telle ou telle quantité de *métal*** ? A partir du moment où, pour un billet de 5 livres, on n'a plus pu obtenir une valeur *en or = 5 souverains***, le billet était déprécié, bien *qu'inconvertible**. L'équivalence entre la valeur du billet et une valeur d'or déterminée, que son titre exprime, est entrée immédiatement en contradiction avec l'inéquivalence de fait entre billet et or. La question qui a divisé les Anglais partisans du maintien de l'or comme dénominateur du billet ne tourne donc pas en fait autour de la convertibilité du billet en or — qui n'est en pratique que l'équivalence exprimée en théorie par le titre du billet —, mais la question est de savoir comment garantir cette convertibilité, de savoir si cette convertibilité est garantie par des limitations imposées à la Banque par la loi ou si on l'abandonne à elle-même ? Ces derniers prétendent que, dans le cas d'une banque d'émission qui consent des avances sur effets de commerce, dont le reflux des billets est donc garanti, cette convertibilité est assurée *en moyenne*** et que leurs adversaires ne proposeront de toute façon jamais plus que cette garantie moyenne. Ce dernier point est un *fait***. La *moyenne***, soit dit en passant, n'est pas à dédaigner, et il faut bien que des calculs de moyennes constituent la base des banques, ainsi que celle de toutes les assurances, etc. De ce côté-ci, ce sont avant tout les banques

écossaises que l'on présente, à juste titre, comme modèle. Les *bullionists*³⁴ purs, quant à eux, disent qu'ils prennent la [9] convertibilité au sérieux, que c'est l'engagement pris par la Banque qui maintient la convertibilité du billet, que la nécessité de cette convertibilité est impliquée par la dénomination du billet lui-même, qu'elle constitue une barrière s'opposant à la *sur-émission*** , que ses adversaires sont des pseudo-partisans de l'inconvertibilité. Entre ces deux camps, diverses nuances, une masse de petites «*espèces*»*. Finalement, les défenseurs de l'inconvertibilité, les antibullionistes les plus résolus, sont, sans le savoir, des pseudopartisans de la convertibilité, tout autant que leurs adversaires le sont de l'inconvertibilité, parce qu'ils laissent subsister la dénomination du billet, qu'ils font donc de l'égalité posée en pratique entre un billet d'une dénomination déterminée et un quantum d'or déterminé la mesure de la pleine valeur de leurs billets. En Prusse, il existe du papier-monnaie à cours forcé. (Son reflux est garanti dans la mesure où une quote-part des impôts doit obligatoirement être payée en papier.) Ces thalers de papier ne sont pas des assignations sur de l'argent-métal, ils ne sont pas légalement échangeables contre lui dans quelque banque que ce soit, etc. Aucune banque commerciale ne les prête sur effets de commerce, mais

34. *Bullionists* : c'est-à-dire les partisans d'un ajustement strict de la monnaie mise en circulation sur les réserves métalliques (*bullion*).

[p. 89] ils sont versés par le gouvernement en règlement de ses dépenses. Toutefois, leur dénomination est celle de l'argent-métal. Un thaler de papier déclare représenter la même valeur qu'un thaler d'argent Si la confiance dans le gouvernement était foncièrement ébranlée, ou encore si l'on émettait ce papier-monnaie en plus grandes proportions que ne le requièrent les besoins de la circulation³⁵, le thaler de papier cesserait dans la pratique d'être équivalent au thaler d'argent et serait déprécié parce que tombé en dessous de la valeur qu'annonce son titre. Il se déprécierait même si ne survenait aucune des circonstances citées plus haut, mais qu'un besoin particulier d'argent-métal vînt à conférer à celui-ci, pour l'exportation, par exemple, un privilège par rapport au thaler de papier. La convertibilité en or ou en argent est donc la mesure pratique de la valeur de tout papier-monnaie qui détient sa dénomination de l'or ou de l'argent, que ce papier soit légalement convertible ou pas. La valeur nominale ne court à côté de son corps que comme le fait l'ombre ; quant à savoir si corps et ombre coïncident, c'est leur convertibilité (échangeabilité) effective qui doit en apporter la preuve. La baisse de la valeur réelle au-dessous de la valeur nominale, c'est une dépréciation. Le parallélisme, l'échange effectif de l'une contre l'autre, c'est la convertibilité. Pour les billets non convertibles, la convertibilité ne se manifeste pas à la caisse de la banque, mais dans l'échange quotidien entre le papier et la monnaie métallique dont il porte la dénomination. En fait, la convertibilité des billets convertibles

est déjà compromise dès lors qu'elle doit être confirmée non plus par le trafic quotidien dans toutes les parties du pays, mais par de grandes expériences particulières à la caisse de la banque. Dans les campagnes écossaises, on préfère même le papier-monnaie à la monnaie métallique. Naturellement, l'Ecosse d'avant 1845, année où lui fut imposée la loi anglaise de 1844, a connu toutes les crises sociales anglaises, et certaines à un plus haut degré, étant donné que dans ce pays le *défrichement des terres***³⁶ s'est déroulé plus brutalement. Il n'en reste pas moins que l'Ecosse n'a pas connu de crises monétaires proprement dites (le fait que quelques banques aient exceptionnellement fait faillite, parce qu'elles accordaient des crédits avec trop de facilité, n'a pas sa place ici) ; pas de dépréciation des billets, pas de plaintes et pas d'enquêtes pour savoir si le quantum de *numéraire*** en circulation était suffisant ou pas, etc. L'Ecosse est importante ici parce que, d'une part, elle montre comment le système monétaire peut, sur la base actuelle, être parfaitement réglé — et supprimés tous les défauts que déplore Darimon — sans aban-

35. *Umlauf*.

36. *Clearing of the land*. Voir J. STEUART : *An inquiry...* vol. 1, p. 45, 50, 153.

[p. 90] donner la base sociale actuelle ; et ce, alors que, simultanément, ses contradictions, ses antagonismes, l'antagonisme de classe, etc., atteignent un degré plus élevé encore que dans n'importe quel autre pays du monde. Il est caractéristique que Darimon aussi bien que son protecteur qui a écrit l'introduction de son livre — Emile Girardin, qui complète ses escroqueries pratiques par l'utopisme théorique — ne trouvent pas en Ecosse d'institution à opposer aux banques de monopole, comme la *Banque d'Angleterre*** et la *Banque de France***, mais vont la chercher aux Etats-Unis, où le système bancaire n'est libre que nominalement par suite des *chartes*** d'Etat qu'on exige, où ce qui existe ce n'est pas la libre concurrence des banques, mais un système fédératif de banques de monopole. Il est vrai que le système bancaire et monétaire écossais a été, pour les illusions des prestidigitateurs³⁷ de la circulation, l'écueil le plus dangereux. On ne considère pas que la monnaie d'or ou d'argent (là où le numéraire ne constitue pas un *étalon*** légal double) se déprécie chaque fois que sa valeur relative change par rapport à toutes les autres marchandises. Pourquoi? Parce que ces monnaies constituent leur propre dénominateur ; parce que leur titre n'est pas celui d'une valeur, c'est-à-dire qu'elles ne sont pas dévaluées par référence à une marchandise tierce, mais n'expriment au contraire que des parts aliquotes de leur propre matière. Un *souverain*** = un quantum d'or de tel et tel poids. L'or [est] donc indépréciable nominalement, non pas parce que seul il exprime *une valeur authentique*, mais parce que, en tant que monnaie, il n'exprime *aucune valeur du tout***, mais exprime sa propre détermination quantitative, porte inscrit sur le front un quantum déterminé de sa propre

matière. (Analyser plus tard si ce caractère distinctif de la monnaie d'or et d'argent est en dernière instance une qualité immanente de toute monnaie.) Trompés par cette indépréciabilité nominale de la monnaie métallique, Darimon et consorts ne voient qu'un côté, celui qui éclate dans les crises : l'appréciation³⁸ de l'or et de l'argent par rapport à presque toutes les marchandises ; ils ne voient pas l'autre côté, la *dépréciation* de l'or et de l'argent en tant que métaux ou celle de *la monnaie* par rapport à toutes les autres marchandises (excepté le travail peut-être, mais pas toujours) dans les périodes dites de « *prospérité* », les périodes de hausse générale temporaire des prix³⁹. Comme cette dépréciation de la monnaie métallique (et de toutes les sortes de monnaie basées sur elle) précède toujours son appréciation, ils auraient dû

37. *Circulationskünstler*. Il s'agit des économistes qui expliquent tout (d'où leurs acrobaties multiples) par la *currency* (masse de monnaie en circulation).

38. *Appréciation* a ici le sens étymologique, antonyme de *dépréciation*.

39. Dans le manuscrit: «de l'argent». Il s'agit sans doute d'un lapsus.

[p. 91] poser leur problème en l'inversant: prévenir la dépréciation périodique de l'argent (dans leur langage, supprimer les privilèges des marchandises vis-à-vis de l'argent). Dans cette dernière formulation, le problème se serait immédiatement résolu en l'énoncé suivant : abolir⁴⁰ la hausse et la baisse des prix. Ce dernier reviendrait à : abolir les prix. C'est-à-dire : supprimer la valeur d'échange. Ce problème-ci signifie: supprimer l'échange tel qu'il correspond à l'organisation bourgeoise ||10| de la société. Et ce dernier problème : révolutionner au plan économique la société bourgeoise. On aurait alors vu d'emblée que l'on ne pouvait pas pallier les maux de la société bourgeoise par des «transformations» bancaires ni par la fondation d'un « système monétaire » rationnel.

La convertibilité — légale ou pas — demeure donc ce qu'on exige de toute monnaie dont le titre fait un signe de valeur, c'est-à-dire la pose égale, en tant que quantité, à une tierce marchandise. Poser cette égalité implique déjà la position inverse, la possibilité de l'inégalité ; la convertibilité implique son contraire, la non-convertibilité; l'appréciation implique **bwà|xEc**⁴¹, comme dirait Aristote, la dépréciation. Mettons, par exemple, que le *souverain*** ne s'appelle pas seulement *souverain***, ce qui est une simple dénomination honorifique pour désigner la X^e partie aliquote d'une once d'or (c'est un nom de compte), tout comme on emploie mètre pour une longueur déterminée, mais supposons qu'il s'appelle, *disons*** *x heures de temps de travail*. $\frac{1}{x}$ once d'or n'est en fait rien d'autre que $\frac{1}{x}$ heure de temps de travail, matérialisée, objectivée. Mais l'or, c'est du temps de travail passé, un temps de travail déterminé. Son titre ferait tout simplement d'un quantum de travail déterminé sa mesure. Il faudrait que la livre d'or fût convertible en x heures de travail, qu'elle puisse à tout instant les acheter : sitôt qu'elle en pourrait acheter davantage ou moins, elle serait appréciée ou dépréciée ; dans ce dernier cas, sa

convertibilité aurait cessé. Ce qui détermine la valeur, ce n'est pas le temps de travail incorporé aux produits, mais celui qui est actuellement nécessaire. Prenons la livre d'or elle-même : supposons qu'elle soit le produit de 20 heures de temps de travail. Mettons que, par des circonstances quelconques, il faille ultérieurement 10 heures pour produire une livre d'or. La livre d'or, dont le titre indique qu'elle = 20 heures de travail, ne serait plus = qu'à 10 heures de temps de travail, puisque 20 heures de temps de travail =

40. Dans le manuscrit : auflosen (dissoudre, résoudre...). Il s'agit sans doute un lapsus pour aufheben (abolir...).

41. Potentiellement.

[p. 92] 2 livres d'or. En fait, 10 heures de travail s'échangent contre 1 livre d'or ; donc 1 livre d'or ne peut plus s'échanger contre 20 heures de travail. Une monnaie d'or portant le titre plébéen de x heures de travail serait soumise à des fluctuations plus fortes que n'importe quelle autre monnaie et, notamment, que la monnaie-or actuelle ; parce que, par rapport à l'or, l'on ne peut augmenter ou baisser (parce qu'il est égal à lui-même), tandis que le temps de travail passé contenu dans un quantum déterminé d'or doit nécessairement augmenter ou baisser par rapport au temps de travail vivant actuel. Pour maintenir la convertibilité de ce quantum, il faudrait qu'on maintienne stationnaire la productivité de l'heure de travail. Bien plus, en vertu de la loi économique générale qui veut que les coûts de production baissent constamment, que le travail vivant devienne constamment plus productif, donc que se déprécie constamment le temps de travail objectivé dans des produits, le sort inéluctable de cette monnaie-travail en or serait une dépréciation constante. Pour remédier à cet inconvénient, on pourrait dire que ce n'est pas l'or qui devrait recevoir le titre d'heure de travail, mais, comme l'avaient proposé Weitling⁴² et, avant lui, des Anglais et, après lui, des Français, parmi lesquels Proudhon et Cie, c'est de la monnaie de papier, un simple signe de valeur, qui devrait recevoir ce titre. En l'occurrence, le temps de travail incarné dans le papier lui-même n'entrerait pas plus en ligne de compte que la valeur de papier des billets de banque. Celui-là serait un simple représentant des heures de travail tout comme ceux-ci le sont de l'or ou de l'argent. Quand l'heure de travail deviendrait plus productive, le bon qui la représente accroîtrait son pouvoir d'achat et inversement, tout comme maintenant un billet de 5 livres achète plus ou moins selon que la valeur relative de l'or comparée à d'autres marchandises augmente ou baisse. En vertu de la même loi qui fait que la monnaie-travail en or subirait une constante dépréciation, la monnaie-travail de papier bénéficierait d'une constante appréciation. Or, c'est précisément ce que nous voulons ; le travailleur se réjouirait de l'accroissement de productivité de son travail au lieu qu'actuellement, proportionnellement à cet accroissement, il crée de la richesse d'autrui, sa propre dépréciation. Voilà ce que disent les socialistes. *Mais, malheureusement, surgissent*

*quelques petites difficultés***. *D'abord** : dès lors que nous supposons l'argent, et quand ce ne seraient que des bons-heure, il nous faut aussi présupposer l'accumulation de cet argent et des contrats, des obligations, des charges fixes, etc., qui auraient été contractés sous la forme de cet argent. Les bons accumulés s'appré-

42. *Wilhelm Weitling : Garantien der Harmonie und Freiheit, Vevey, 1842, p. 153-175.*

[p. 93] cieraient constamment, aussi bien que ceux qui seraient nouvellement émis, et, de la sorte, d'un côté, la productivité croissante du travail profiterait aux non-travailleurs, de l'autre, les charges contractées naguère iraient du même pas que l'accroissement de rendement du travail. La baisse et la hausse de la valeur de l'or et de l'argent seraient tout à fait indifférentes, si on pouvait à chaque instant recommencer le monde et si des engagements à payer un quantum d'or déterminé ne survivaient pas, une fois souscrits, aux fluctuations de la valeur de l'or. Il en est de même ici du bon-heure et de la productivité de l'heure de travail.

Le point qu'il s'agit d'étudier ici, c'est la convertibilité du bon-heure. Nous arriverons au même but en faisant un détour. Bien que ce soit trop tôt, on peut faire quelques remarques sur les *illusions*** qui sont à la base du bon-heure et qui nous permettront de jeter un coup d'œil dans le très profond mystère qui relie la théorie de la circulation chez Proudhon à sa théorie générale : à sa théorie de la détermination de ||11| la valeur. Nous rencontrons cette même corrélation chez Bray et Gray, par exemple. Ce qu'il peut y avoir de vrai à la base de cette théorie, il faudra l'analyser ultérieurement (auparavant, encore *incidemment*** : les billets de banque étant simplement considérés comme des assignations sur l'or [le total de] leur émission ne devrait jamais, sauf à se déprécier, outrepasser le quantum de monnaie-or qu'ils prétendent remplacer. Si je remets trois assignations de 15 livres à trois détenteurs différents de créances sur ces 15 livres en or, chacune n'est en fait qu'une assignation sur $\frac{15}{3}$ livres = 5 livres. Chacun de ces billets subirait donc d'emblée une dépréciation qui le ferait tomber à $33\frac{1}{3}$ %).

La *valeur* (la valeur d'échange réelle) de toutes les marchandises (y compris le travail) est déterminée par leurs coûts de production, en d'autres termes par le temps de travail requis pour leur production. Le prix, c'est cette valeur d'échange qui est la leur, exprimée en argent. Remplacer la monnaie métallique (et la monnaie-papier ou la monnaie de crédit qui reçoit d'elle sa dénomination) par de la monnaie-travail, qui recevrait sa dénomination du temps de travail lui-même, poserait donc l'égalité de la *valeur réelle* (valeur d'échange) des marchandises et de leur *valeur nominale*, de leur *prix*, de leur *valeur monétaire*. Egalisation de la *valeur réelle* et de la *valeur nominale*, de la *valeur* et du *prix*. Cependant, on n'y arriverait qu'en présupposant qu'entre *valeur* et *prix* il n'y a de différence que *nominale*. Or, ce n'est nullement le cas. La valeur des marchandises déterminée par leur temps de travail n'est que leur *valeur moyenne*. Moyenne qui apparaît comme une abstraction externe, dans la mesure où on obtient ce nombre moyen en additionnant les prix d'une période donnée, par exemple, le prix d'une livre de café,

[p. 94] 1 sh., quand on prend la moyenne des prix du café en les additionnant, mettons sur vingt-cinq ans ; mais cette moyenne est très réelle si on reconnaît qu'elle est en même temps la force motrice et le principe qui animent les oscillations que décrivent les prix des marchandises pendant une époque déterminée. Cette réalité n'a pas qu'une

importance théorique : elle constitue la base de la spéculation commerciale : les calculs de probabilité de celle-ci partent aussi bien de la moyenne des prix moyens, qui constituent pour cette spéculation le centre de l'oscillation, que de la moyenne des extrêmes, des hauts et des bas situés au-dessus ou en dessous de ce centre. La *valeur de marché* de la marchandise diffère toujours de cette valeur moyenne, elle se situe toujours au-dessus ou en dessous d'elle. L'égalisation de la valeur de marché pour aboutir à la valeur réelle s'obtient par des oscillations constantes de la première, jamais par sa mise en équation avec la valeur réelle comme troisième donnée, mais par une continuelle mise en inéquation d'elle-même (non pas, comme dirait Hegel, par une identité abstraite, mais par une constante négation de la négation, c'est-à-dire d'elle-même en tant que négation de la valeur réelle). J'ai montré dans mon pamphlet⁴³ contre Proudhon qu'à son tour la valeur réelle elle-même — indépendamment du fait qu'elle domine les oscillations du prix du marché (en faisant abstraction d'elle en tant que *loi* de ces oscillations) — se nie elle-même et qu'elle met la valeur réelle des marchandises sans cesse en contradiction avec sa propre détermination, dépréciant ou appréciant la valeur réelle des marchandises existantes, et il n'y a pas lieu d'y insister davantage. Le *prix* se différencie donc de la *valeur* pas seulement comme le Nominal se distingue du Réel, pas seulement par sa dénomination en or et en argent, mais parce que la seconde apparaît comme la loi des mouvements que décrit le premier. Or ils sont constamment différents et ne coïncident jamais, si ce n'est tout à fait fortuitement et par exception. Le prix de la marchandise se situe constamment au-dessus ou au-dessous de la valeur de celle-ci et la valeur des marchandises elle-même n'existe que dans le *haut et le bas*** de leurs prix. Demande et offre déterminent constamment les prix des marchandises ; ils ne coïncident jamais ou seulement fortuitement ; mais les coûts de production déterminent de leur côté les oscillations de la demande et de l'offre. L'or ou l'argent en quoi s'exprime le prix d'une marchandise, sa valeur de marché, est lui-même un quantum déterminé de travail accumulé, une quantité déterminée de temps de travail matérialisé. En supposant que

43. Il se peut que Marx entende par là non seulement *Misère de la philosophie*, mais aussi sa brochure de 1851, qui n'a pas jusqu'ici été retrouvée : *Idée générale de la Révolution au XIX^e siècle* par P. J. Proudhon.

[p. 95] les coûts de production de la marchandise et ceux de l'or et de l'argent restent les mêmes, la hausse ou la baisse de leur prix de marché ne signifie rien d'autre que : une marchandise = x temps de travail, commande constamment sur le marché > ou < que x temps de travail, se situe au-dessus ou au-dessous de sa valeur moyenne, déterminée par le temps de travail. La première illusion fondamentale des partisans des bons-heure réside en ceci : en abolissant la *différence nominale* entre valeur réelle et valeur de marché, entre valeur d'échange et prix — donc en exprimant la valeur en temps de

travail, au lieu de l'exprimer en une objectivation déterminée de ce temps de travail, mettons** l'or et l'argent - ils éliminent aussi la différence et la contradiction effectives entre le prix et la valeur. Dès lors, on comprend immédiatement comment la simple introduction du bon-heure élimine toutes les crises, tous les défauts de la production capitaliste. Le prix monétaire des marchandises = leur valeur réelle ; la demande — l'offre ; la production = la consommation ; l'argent est à la fois supprimé et conservé ; il a suffi simplement de constater le temps de travail dont la marchandise est le produit, qui est matérialisé dans la marchandise, pour engendrer un double correspondant à ce temps de travail sous forme de signe de valeur d'argent, de bons-heure. De la sorte, toute marchandise serait transformée directement en monnaie et l'or et l'argent seraient rabaissés de leur côté au rang de toutes les autres marchandises.

Point n'est besoin de quelque explication que ce soit pour voir qu'on abolit la contradiction entre valeur d'échange et prix — entre le prix moyen et les prix dont il est la moyenne —, la différence entre les grandeurs et leur grandeur moyenne, ||12| en se contentant d'abolir la *différence de dénomination* existant entre l'une et l'autre, en disant donc, au lieu de dire 1 livre de pain coûte 8 pence, 1 livre de pain = $\frac{1}{x}$ heure de travail. Inversement, si 8 pence = $\frac{1}{x}$ heure de travail et si le temps de travail matérialisé dans une livre de pain était plus grand ou moindre que $\frac{1}{x}$ heure de travail, du fait que la mesure de la valeur serait en même temps l'élément dans lequel s'exprimerait le prix, la différence entre valeur et prix, qui est dissimulée dans le prix-or ou le prix-argent, ne se manifesterait jamais crûment. Il en résulterait une équation indéfinie.

$\frac{1}{x}$ heure de travail (contenu en 8 pence ou exprimé par un bon) > < que $\frac{1}{x}$ heure de travail (contenu dans la livre de pain).

Le bon-heure, qui représente le *temps de travail moyen*, ne corres

[p. 96] pondrait jamais au *temps de travail effectif* et ne serait jamais convertible en lui ; c'est-à-dire que le temps de travail objectivé dans une marchandise ne commanderait jamais une quantité d'argent-travail égale et vice versa, mais en commanderait plus ou moins, tout comme actuellement toute oscillation des valeurs de marché se traduit par une hausse ou une baisse de leurs prix-or et de leurs prix-argent.

La constante dépréciation des marchandises — sur d'assez longues périodes — par rapport aux bons-heure, dont nous avons parlé plus haut, résultait de la loi de productivité croissante du temps de travail, des perturbations de la valeur relative elle-même, provoquées par le principe même qui lui est inhérent : le temps de travail. L'inconvertibilité des bons-heure, dont nous parlons à présent, n'est rien d'autre qu'une expression différente pour la non-convertibilité existant entre valeur réelle et valeur de marché, entre valeur d'échange et prix. Par opposition à toutes les marchandises, le bon-heure représenterait un temps de travail idéal, s'échangeant tantôt contre davantage, tantôt contre moins de travail effectif, temps de travail qui se verrait promu, dans ce bon,

à une existence propre, isolée, correspondant à cette inégalité effective. A son tour, l'équivalent universel, moyen de circulation et mesure des marchandises, se présenterait face à celles-ci individualisé, suivrait ses lois propres, serait aliéné, c'est-à-dire qu'il aurait toutes les propriétés de la monnaie actuelle sans en rendre les services. Mais la confusion atteindrait un tout autre sommet du fait que le médium par lequel on comparerait les marchandises, ces quanta de temps de travail objectivé, ne serait pas lui-même une tierce marchandise, mais leur propre mesure de valeur, le temps de travail. La marchandise a, objectivation de 3 heures de temps de travail, = 2 bons-heure de travail ; la marchandise b, objectivation pareillement de 3 heures de travail, — 4 bons-heure de travail. Cette contradiction s'exprime en fait dans les prix en argent : simplement elle est masquée. La différence entre prix et valeur, entre la marchandise, mesurée par le temps de travail dont elle est le produit, et le produit du temps de travail contre lequel elle s'échange, cette différence requiert d'avoir pour mesure une tierce marchandise, en quoi s'exprime la valeur d'échange effective de la marchandise. *Parce que le prix n'est pas égal à la valeur, l'élément qui détermine la valeur — le temps de travail — ne peut pas être l'élément en quoi s'expriment les prix, parce que le temps de travail devrait s'exprimer à la fois comme l'élément déterminant et non déterminant, comme l'égal et l'inégal de soi-même.* Parce que le temps de travail, en tant que mesure de valeur, n'existe qu'idéalement, il ne peut servir de matériau de comparaison des prix. (Ici en même temps se révèle comment et pourquoi le rapport de valeur acquiert dans l'argent une existence matérielle et séparée. Dé

[p. 97] velopper davantage ce point.) La différence entre prix et valeur requiert qu'en tant que prix les valeurs soient mesurées à un autre étalon que le leur propre. Le prix, dans ce qui le différencie de la valeur, est nécessairement *prix en argent*. Il apparaît ici que la différence *nominale* entre prix et valeur est conditionnée par leur différence *réelle* .

[Genèse et essence de l'argent]

Marchandise a = 1 sh. (c'est-à-dire = $\frac{1}{x}$ d'argent-métal) ; marchandise

b = 2 sh. (c'est-à-dire $\frac{2}{x}$ d'argent). Partant, la marchandise b = une valeur double de la marchandise a. Le rapport de valeur entre a et b s'exprime par la proportion dans laquelle l'une et l'autre s'échangent contre le quantum d'une tierce marchandise, de l'argent-métal ; pas contre un rapport de valeur.

Toute marchandise (produit ou instrument de production) est = à l'objectivation d'un temps de travail déterminé. Sa valeur, la proportion dans laquelle elle s'échange contre d'autres marchandises ou dans laquelle d'autres marchandises s'échangent contre elle est = au quantum de temps de travail réalisé en elle. Si la marchandise = p. ex. 1 heure de temps de travail, elle s'échange contre toutes les autres marchandises qui sont le produit d'une heure de temps de travail. (Tout ce raisonnement dans l'hypothèse où la valeur d'échange = la valeur de marché ; la valeur réelle = le prix). La valeur de la marchandise est différente de la marchandise elle-même. La valeur (valeur d'échange) n'est la marchandise que dans l'échange (effectif ou imaginé); la valeur n'est pas seulement l'échangeabilité de la marchandise en général, elle est son échangeabilité spécifique. Elle est en même temps l'exposant du rapport dans lequel la marchandise s'échange contre d'autres marchandises et l'exposant du rapport dans lequel elle s'est déjà échangée contre d'autres marchandises dans la production (temps de travail matérialisé) ; elle est échangeabilité déterminée ||13| quantitativement Les marchandises, une aune de coton et une mesure d'huile, par exemple, considérées en tant que coton et huile, sont différentes par nature, possèdent des propriétés différentes, se mesurent à l'aide d'unités de mesure différentes : elles sont incommensurables* En tant que valeurs, toutes les marchandises sont égales qualitativement et différentes en quantité seulement, toutes servent donc mutuellement de mesure aux autres et se remplacent (s'échangent, sont convertibles entre elles) selon des rapports quantitativement déterminés. La valeur, c'est leur rapport social, leur qualité économique. Un livre qui possède

[p. 98] une valeur déterminée et un pain possédant la même valeur s'échangent l'un contre l'autre, ils sont la même valeur, simplement dans un matériau différent. En tant que valeur, la marchandise est en même temps un équivalent, dans un rapport déterminé, pour toutes les autres marchandises. En tant que valeur, la marchandise est équivalent ; en tant qu'équivalent, toutes ses propriétés naturelles sont effacées en elle ; elle n'est plus, avec les autres marchandises, dans un quelconque rapport qualitatif ;

au contraire, elle est la mesure universelle aussi bien que le représentant universel, que le moyen d'échange universel de toutes les autres marchandises. En tant que valeur, elle est de *l'argent*, mais puisque la marchandise, ou plutôt le produit ou l'instrument de production, diffère de lui-même en tant que valeur, en tant que valeur, elle diffère d'elle-même en tant que produit. Sa propriété en tant que valeur non seulement peut, mais doit nécessairement adopter une existence différente de son existence naturelle. Pourquoi ? Comme les marchandises, en tant que valeurs, ne diffèrent les unes des autres que quantitativement, qualitativement, chaque marchandise doit nécessairement différer de sa propre valeur. Il faut donc que sa valeur possède aussi une existence différenciable d'elle qualitativement et, dans l'échange effectif, cette séparabilité doit devenir séparation effective, parce que la différence naturelle des marchandises doit nécessairement entrer en contradiction avec leur équivalence économique et que l'une et l'autre ne peuvent exister côte à côte que parce que la marchandise acquiert une existence double : à côté de son existence naturelle, une existence purement économique, dans laquelle elle est un simple signe, une lettre indiquant un rapport de production, un simple signe indiquant sa propre valeur. En tant que valeur, toute marchandise est également divisible ; dans son existence naturelle, elle ne l'est pas. En tant que valeur, elle reste la même, quelques métamorphoses qu'elle subisse et quelques formes d'existence qu'elle parcoure ; dans la réalité, on n'échange des Marchandises que parce qu'elles sont inégales et qu'elles correspondent à différents systèmes de besoins. En tant que valeur, la marchandise est universelle, en tant que marchandise réelle, elle est une particularité. En tant que valeur, elle est toujours échangeable : dans l'échange effectif, elle ne l'est que si elle remplit des conditions particulières. En tant que valeur, c'est elle-même qui détermine la mesure de son échangeabilité ; la valeur d'échange exprime précisément le rapport dans lequel elle remplace d'autres marchandises ; dans l'échange effectif, elle n'est échangeable qu'en quantités qui dépendent de ses propriétés naturelles et correspondent aux besoins des échangistes. (Bref, toutes les propriétés énumérées comme propriétés particulières de l'argent sont des propriétés de la marchandise en tant que valeur d'échange ; propriétés

[p. 99] du produit en tant que valeur, à la différence de la valeur en tant que produit.) (La valeur d'échange de la marchandise, comme existence particulière à côté de la marchandise elle-même, c'est *l'argent* ; la forme dans laquelle toutes les marchandises s'égalent, se comparent, se mesurent, ce en quoi toutes les marchandises se résolvent, ce qui se résout en toutes marchandises ; l'équivalent universel.) A chaque instant, dans nos calculs, dans la comptabilité, etc., nous transformons les marchandises en signes de valeur, nous les fixons en tant que simples valeurs d'échange, en faisant abstraction de leur matière et de toutes leurs propriétés naturelles. Sur le papier, dans notre tête, cette métamorphose s'effectue par une simple abstraction ; mais, dans les échanges effectifs, une *médiation* effective est nécessaire, un moyen qui mette en œuvre cette abstraction. Dans ses propriétés naturelles, la marchandise n'est ni constamment échangeable, ni échangeable contre *n'importe quelle autre marchandise* ; elle ne l'est pas dans son égalité naturelle avec elle-même ; en revanche, elle l'est une fois posée inégale à elle-même, comme quelque chose de non égal à soi, comme valeur d'échange. Il nous faut commencer par la convertir en elle-même en valeur d'échange pour comparer ensuite cette valeur d'échange et l'échanger avec d'autres. Dans le troc le plus primitif, quand on échange deux marchandises l'une contre l'autre, on commence par poser chacune d'elles égale à un signe qui exprime leur valeur d'échange, par exemple chez certains nègres des côtes de l'Afrique occidentale, elles = x barres^{**44}. Une des deux marchandises = 1 barre^{**}, l'autre = 2 barres^{**}. C'est dans ce rapport qu'on les échange. On commence par métamorphoser mentalement et dans de langage les marchandises en *barres^{**}* avant de les échanger l'une contre l'autre. Avant de les échanger, on les évalue et, pour le faire, il faut les situer dans des rapports numériques réciproques déterminés. Pour pouvoir les mettre dans ce genre de rapports numériques et les rendre commensurables, il faut qu'elles reçoivent la même dénomination (unité). (La *barre^{**}* ne possède d'existence qu'imaginaire, tout comme en général un rapport ne saurait acquérir d'incarnation particulière, être lui-même individualisé à son tour que par une abstraction.) Pour compenser, au moment de l'échange, l'excédent d'une valeur par rapport à l'autre, pour équilibrer la balance, un paiement en numéraire est indispensable, dans le troc le plus primitif tout comme dans le commerce international actuel.

Les produits (ou les activités) ne s'échangent qu'en tant que mar-

44. Sur ces barres, à l'origine en fer, il semble que Marx ait lu toute une littérature, notamment : W. JACOB : *An historical inquiry...*, vol. 2, Londres, 1831; p.326-327 ; et D. UUQUHART : *Familiar words...*, Londres, 1856, p. 112.

[p. 100] chandises ; dans l'échange proprement dit, les marchandises n'existent qu'en tant que valeurs ; c'est seulement en tant que telles qu'elles se comparent. Pour déterminer le poids de pain que je peux échanger contre une aune de toile, je commence

par poser l'aune de toile = à sa valeur d'échange, c'est-à-dire = $\frac{1}{x}$ temps de travail. Je pose de même la livre de pain = à sa valeur d'échange = $\frac{1}{x}$ ou $\frac{2}{x}$, etc., temps de travail. Je pose chacune des marchandises = à un troisième terme, c'est-à-dire ||14| que je les pose inégales à elles-mêmes. Ce troisième terme, différent de l'une et de l'autre, puisqu'il exprime un rapport, existe tout d'abord dans la tête, dans la représentation, comme d'ailleurs les rapports en général ; quand il s'agit de fixer les rapports, ceux-ci, à la différence des sujets qui sont en rapport, ne peuvent être que *pensés*. En devenant valeur d'échange, un produit (ou une activité) n'est pas seulement métamorphosé en un rapport quantitatif déterminé, en un nombre proportionnel] — à savoir en un nombre qui exprime son équivalent, la quantité d'autres marchandises qui lui est égale, ou dans quelle proportion il est l'équivalent d'autres marchandises — mais il faut qu'il soit en même temps métamorphosé qualitativement, transposé en un autre élément, afin que les deux marchandises deviennent des grandeurs qu'on dénomme, possédant la même unité, qu'elles deviennent donc commensurables. Pour pouvoir ensuite, en tant que quantum déterminé de temps de travail, que grandeur de travail déterminée, être comparée à d'autres quanta de temps de travail, à d'autres grandeurs de travail, la marchandise doit d'abord être transposée en temps de travail, donc en quelque chose qui diffère d'elle qualitativement (en différant qualitativement) : 1) parce qu'elle n'est pas du temps de travail en tant que temps de travail, mais du temps de travail matérialisé ; du temps de travail non pas sous la forme de mouvement, mais de repos, pas sous la forme de procès, mais de résultat ; 2) parce qu'elle n'est pas l'objectivation du temps de travail en général qui n'existe que dans la représentation (qui n'est lui-même que le travail séparé de sa qualité, du travail dont la seule différence est quantitative), mais le résultat déterminé d'un travail déterminé, déterminé naturellement, différent qualitativement d'autres travaux. Pour une simple comparaison — une évaluation des produits — pour une détermination idéale de leur valeur, il suffit de procéder mentalement à cette transformation (transformation où le produit existe simplement comme expression de rapports de production quantitatifs). Pour comparer les marchandises, cette abstraction est suffisante ; dans l'échange effectif, il faut que l'abstraction soit à son tour objectivée, symbolisée, réalisée par un signe. Cette nécessité intervient : 1) comme nous l'avons déjà dit,

[p. 101] les marchandises à échanger sont l'une et l'autre transformées en pensée en rapports de grandeur communs, en valeur d'échange, et de la sorte sont évaluées l'une par rapport à l'autre. Mais si, à présent, elles doivent être effectivement troquées, leurs propriétés naturelles entrent en contradiction avec leur détermination de valeurs d'échange et de nombres simplement dénommés. Elles ne sont pas divisibles à l'envi, etc.

2) Dans l'échange effectif, ce sont toujours des marchandises particulières qu'on échange contre des marchandises particulières et l'échangeabilité de n'importe quelle marchandise, de même que le rapport dans lequel elle est échangeable, dépend de conditions locales et temporelles, etc. Or la transformation de la marchandise en valeur d'échange ne pose pas son égalité à une autre marchandise déterminée, mais est son expression en tant qu'équivalent, elle exprime son rapport d'échangeabilité avec toutes les autres marchandises. Cette comparaison qui, dans la tête, s'effectue d'un seul coup, ne se réalise, dans la réalité, que successivement et dans un périmètre déterminé, déterminé par le besoin. (J'échange, par exemple, successivement, selon mes besoins, un revenu de 100 thalers contre toute une série de marchandises dont la somme = la valeur d'échange de 100 thalers.) Donc, pour réaliser d'un coup la marchandise en tant que valeur d'échange et lui conférer l'efficacité universelle de la valeur d'échange, son échange contre une marchandise particulière ne suffit pas. Il faut qu'elle soit échangée contre une troisième chose qui ne soit pas elle-même à son tour une marchandise particulière, mais le symbole de la marchandise en tant que marchandise, de la valeur d'échange même de la marchandise ; *qui donc représente, disons le temps de travail en tant que tel*, disons un morceau de papier ou de cuir qui représente une fraction aliquote de temps de travail. (Pareil symbole suppose qu'il soit reconnu universellement ; ce ne peut être qu'un symbole social ; en fait, il n'exprime qu'un rapport social.) Ce symbole représente les fractions aliquotes du temps de travail ; il représente la valeur d'échange divisée en ces fractions aliquotes, comme étant susceptibles, par simple combinaison arithmétique, d'exprimer tous les rapports des valeurs d'échange entre elles ; ce symbole, ce signe matériel de la valeur d'échange est un produit de l'échangé lui-même, non l'exécution d'une idée conçue *a priori*. (*En fait***, la marchandise qui est utilisée comme médiateur de l'échange n'est transformée que peu à peu en argent, en un symbole ; dès que c'est fait, un symbole d'elle-même peut à son tour la remplacer. Elle devient alors un signe conscient de la valeur d'échange.)

Le procès est donc tout simplement le suivant : le produit devient marchandise, c'est-à-dire *simple moment de l'échange*. La marchandise est transformée en valeur d'échange. Pour poser son égalité à soi-même

[p. 102] en tant que valeur d'échange, elle est troquée contre un signe qui la représente comme la valeur d'échange en tant que telle. En tant que valeur d'échange contre

n'importe quelle autre marchandise selon des proportions déterminées. Du fait que le produit devient marchandise, et la marchandise, valeur d'échange, il acquiert, mentalement d'abord, une existence double. Ce doublement idéal fait que (et c'est un processus nécessaire) la marchandise apparaît double dans l'échange effectif : comme produit naturel d'un côté, comme valeur d'échange de l'autre. C'est-à-dire que sa valeur d'échange acquiert une existence matériellement distincte d'elle.

[15] La détermination du produit dans la valeur d'échange entraîne donc nécessairement que la valeur d'échange acquière une existence distincte, détachée du produit Et la valeur d'échange détachée des marchandises elles-mêmes et existant elle-même à côté d'elles comme marchandise, c'est : *l'argent*. Toutes les propriétés de la marchandise en tant que valeur d'échange apparaissent dans *l'argent* comme objet différent d'elle, comme forme d'existence sociale détachée de sa forme d'existence naturelle. (Poursuivre cette démonstration en énumérant les propriétés courantes de *l'argent*.) (Le matériau dans lequel ce symbole s'exprime n'est nullement indifférent, pour différentes que soient dans l'histoire ses apparitions. En se développant, la société élabore aussi, avec le symbole, le matériau qui lui est de plus en plus adéquat, dont elle essaie à son tour par la suite de se détacher ; s'il n'est pas arbitraire, un symbole requiert que le matériau dans lequel on le représente remplisse certaines conditions. C'est ainsi, par exemple, que les signes adoptés pour les mots ont une histoire, écriture des caractères, etc.) La valeur d'échange du produit engendre donc *l'argent* à côté du produit De même qu'il est désormais impossible de supprimer les complications et les contradictions résultant de l'existence de *l'argent* à côté des marchandises particulières en modifiant la forme de *l'argent* (encore qu'on puisse éviter les difficultés qui sont le fait d'une forme inférieure de celui-ci, en adoptant une forme supérieure), de même il est impossible de supprimer *l'argent* lui-même, tant que la valeur d'échange demeure la forme sociale des produits. Il est indispensable de bien comprendre cela, pour ne pas se fixer de tâches impossibles et pour connaître les limites à l'intérieur desquelles des réformes monétaires et des transformations de la circulation peuvent donner une configuration nouvelle aux rapports de production et aux rapports sociaux dont ils sont la base.

Les propriétés de *l'argent* en tant que 1) mesure de l'échange de marchandises ; 2) moyen d'échange ; 3) représentant des marchandises (et pour cette raison, en tant qu'objet des contrats) ; 4) marchandise

[p. 103] universelle à côté des marchandises particulières, sont toutes simplement la conséquence de sa détermination de valeur d'échange objectivée et séparée des marchandises elles-mêmes. (Cette propriété de *l'argent* en tant que marchandise universelle face à toutes les autres, en tant qu'incarnation de leur valeur d'échange, en fait en même temps la forme réalisée et toujours réalisable du capital, la forme

phénoménale toujours valable du capital, propriété qui se manifeste lors des *sorties de métal précieux*** ; qui fait qu'historiquement le capital ne commence à apparaître que sous la forme de l'argent ; qui explique enfin les liens entre l'argent et l'intérêt et l'influence qu'il exerce sur ce dernier.)

Plus la production prend une configuration telle que chaque producteur devient dépendant de la valeur d'échange de sa marchandise, c'est-à-dire plus le produit devient effectivement valeur d'échange et la valeur d'échange l'objet immédiat de la production, plus il est forcé que se développent les *rappports monétaires et les contradictions immanentes au rapport monétaire*, au rapport du produit à lui-même en tant qu'argent. Le besoin d'échange et la transformation du produit en valeur d'échange pure progressent dans la même mesure que la division du travail, c'est-à-dire progressent avec le caractère social de la production. Mais dans la mesure même où celui-ci s'accroît, s'accroît le pouvoir de *l'argent*, c'est-à-dire que le rapport d'échange se fixe en tant que pouvoir extérieur aux producteurs et indépendant d'eux. Ce qui, à l'origine, apparaissait comme un moyen de favoriser la production se mue en rapport étranger au producteur. Dans la proportion même où les producteurs deviennent dépendants de l'échange, il semble que l'échange devienne indépendant d'eux et que s'approfondisse l'abîme séparant le produit en tant que produit du produit en tant que valeur d'échange. Ce n'est pas l'argent qui suscite ces oppositions et ces contradictions ; c'est, au contraire, le développement de ces contradictions et de ces oppositions qui suscite le pouvoir apparemment transcendantal de l'argent. (Expliquer l'influence de la transformation de tous les rapports en rapports monétaires : l'impôt en nature se transforme en impôt en argent, la rente en nature, en rente en argent, la prestation militaire personnelle en cas de guerre, en fourniture d'une troupe de mercenaires, de façon générale toutes les prestations personnelles se transforment en prestations en argent, le travail patriarcal, celui des esclaves, des serfs, le travail corporatif, en pur travail salarié.)

Le produit devient marchandise; la marchandise devient valeur d'échange ; la valeur d'échange de la marchandise, c'est sa qualité monétaire immanente ; cette qualité monétaire se détache d'elle en tant qu'argent, acquiert une existence sociale universelle, distincte de toutes les marchandises particulières et de leur mode d'existence naturel ; le

[p. 104] rapport du produit à soi-même en tant que valeur d'échange devient son rapport à un argent existant à côté de lui ou encore rapport de tous les produits à l'argent existant en dehors d'eux tous. De même que l'échange effectif des produits engendre leur valeur d'échange, de même leur valeur d'échange engendre l'argent.

La première question qui surgit alors est la suivante : l'existence de l'argent à côté des marchandises ne masque-t-elle pas dès le départ des contradictions qui sont données avec ce rapport lui-même ?

Premièrement : Le simple fait que la marchandise ait une existence double, qu'elle existe

une fois en tant que produit déterminé contenant idéellement (de façon latente) sa valeur d'échange dans sa forme d'existence naturelle, et ensuite en tant que valeur d'échange manifeste (*argent*), qui a dépouillé à son tour toute connexion avec la forme d'existence naturelle du produit, cette double existence *distincte* doit nécessairement progresser jusqu'à la *différence*, la différence, jusqu'à *l'opposition* et ||16| la *contradiction*. Cette même contradiction entre la nature particulière de la marchandise en tant que produit et sa nature universelle en tant que valeur d'échange, qui a fait naître la nécessité de la poser doublement, une première fois en tant que marchandise déterminée, la seconde, en tant qu'argent, cette contradiction entre ses propriétés naturelles particulières et ses propriétés sociales universelles inclut d'entrée de jeu la possibilité que ces deux formes d'existence de la marchandise ne soient pas convertibles l'une en l'autre. Dans l'argent, l'échangeabilité de la marchandise existe en tant que chose à côté d'elle, quelque chose qui diffère d'elle, qui ne lui est plus immédiatement identique. Dès que l'argent est une chose extérieure à côté de la marchandise, l'échangeabilité de la marchandise contre de l'argent est aussitôt liée à des conditions externes, qui peuvent intervenir ou pas ; elle est soumise à des conditions extérieures. Dans l'échange, on demande la marchandise en raison de ses propriétés naturelles, en raison des besoins dont elle est l'objet. L'argent par contre, on ne le demande qu'en raison de sa valeur d'échange, en tant que valeur d'échange. Par conséquent, la question de savoir si la marchandise peut être transférée contre de l'argent, si on peut l'échanger contre celui-ci, de savoir si, pour elle, on peut poser sa valeur d'échange, dépend de circonstances qui, de prime abord, n'ont rien à voir avec elle en tant que valeur d'échange et en sont indépendantes. La convertibilité de la marchandise dépend des propriétés naturelles du produit ; celle de l'argent coïncide avec son existence en tant que valeur d'échange symbolisée. Il apparaît donc possible que, dans sa forme déterminée de produit, la marchandise ne puisse plus être échangée, qu'on ne puisse plus la mettre en équation avec sa forme universelle d'argent.

[p. 105] En existant en dehors d'elle en tant qu'argent, l'échangeabilité de la marchandise est devenue quelque chose de différent d'elle, quelque chose qui lui est étranger ; avec quoi il faut commencer par la mettre en équation, à quoi elle est *d'abord** non égale ; alors que cette mise en équation elle-même devient dépendante de conditions externes, donc contingente.

Deuxièmement : De même que la valeur d'échange de la marchandise existe doublement, en tant que telle marchandise déterminée et en tant qu'argent, de même l'acte de l'échange se scinde en deux actes indépendants l'un de l'autre : échange des marchandises contre de l'argent, échange de l'argent contre des marchandises ; achat et vente. Or, comme ces derniers ont acquis des formes d'existence spatialement et temporellement distinctes l'une de l'autre, indifférentes l'une à l'autre, leur identité immédiate cesse. Ils peuvent se correspondre ou ne pas se correspondre ; ils peuvent coïncider ou non ; leur rapport peut être marqué par des disproportions. Certes, ils chercheront constamment à s'égaliser ; mais, maintenant, c'est le mouvement continu de l'égalisation qui a remplacé l'égalité immédiate antérieure, égalisation qui justement présuppose que soit continuellement posée une non-égalité. Il se peut qu'à présent la consonance ne soit pleinement atteinte qu'en parcourant les plus extrêmes dissonances.

Troisièmement : Avec la séparation de l'achat et de la vente, la scission de l'échange en deux actes indépendants l'un de l'autre spatialement et temporellement, se manifeste en outre un autre rapport, un rapport nouveau.

De même que l'échange lui-même se scinde en deux actes indépendants l'un de l'autre, le mouvement d'ensemble de l'échange se sépare lui-même des échangistes, des producteurs de marchandises. L'échange pour l'échange se sépare de l'échange pour les marchandises. Un corps de négociants s'insère entre les producteurs, corps qui achète uniquement pour vendre et vend uniquement pour racheter et dont la finalité, dans cette opération, n'est pas la possession de marchandises en tant que produits, mais uniquement l'obtention de valeurs d'échange en tant que telles, l'obtention d'argent. (Dans le simple troc, un corps de négociants peut se former. Mais comme il n'a à sa disposition, de part et d'autre, que l'excédent de la production, son influence sur la production elle-même demeure tout à fait secondaire, de même que toute son importance en général). A l'autonomisation de la valeur d'échange dans l'argent, détachée des produits, correspond l'autonomisation de l'échange (commerce) en tant que fonction détachée des échangistes. La valeur d'échange était la mesure de l'échange des marchandises ; mais sa fin était la possession directe de la marchandise échangée, sa

[p. 106] consommation (que cette consommation de la marchandise consiste à satisfaire directement des besoins, qu'elle serve en tant que produit, ou qu'à son tour elle serve elle-même d'outil de production). La fin que vise le commerce n'est pas directement la consommation, mais l'acquisition d'argent, de valeurs d'échange. Ce doublement de

l'échange — échange pour la consommation et échange pour l'échange — fait naître une nouvelle disproportion. Ce qui détermine le négociant dans son échange, c'est uniquement la différence entre l'achat et la vente des marchandises ; mais le consommateur doit remplacer définitivement la valeur d'échange de la marchandise qu'il achète. La circulation, l'échange à l'intérieur du corps des négociants et le terme final de la circulation, l'échange entre le corps des négociants et les consommateurs, si grand que doive être finalement leur conditionnement réciproque, sont déterminés par des lois et des motifs tout à fait différents et ils peuvent entrer dans la plus grande des contradictions. Cette seule séparation contient déjà la possibilité des crises commerciales. Mais comme la production travaille immédiatement pour le commerce et ne travaille que médiatement ||17| pour la consommation, elle doit tout autant être la proie de cette incongruence entre commerce et échange pour consommation, que, de son côté, l'engendrer. (Les rapports entre demande et offre sont totalement faussés.) (A son tour le commerce de l'argent se sépare alors du commerce proprement dit.)

Aphorismes. (Toutes les marchandises sont de l'argent périssable ; l'argent est la marchandise impérissable. Plus se développe la division du travail, plus le produit immédiat cesse d'être un moyen d'échange. Intervient la nécessité d'un moyen d'échange universel, c'est-à-dire d'un moyen d'échange qui soit indépendant de la production spécifique de tout un chacun. Dans l'argent, la valeur des choses est séparée de leur substance. L'argent est à l'origine le représentant de toutes les valeurs ; dans la pratique, la chose se retourne et tous les produits et travaux réels deviennent les représentants de l'argent. Dans le troc immédiat on ne peut échanger n'importe quel article contre n'importe quel article, et une activité déterminée ne peut s'échanger que contre des produits déterminés. L'argent ne peut supprimer les difficultés inhérentes au troc qu'en les généralisant, qu'en les rendant universelles. Il est absolument nécessaire que les éléments séparés de force, qui par essence vont ensemble, se manifestent par des explosions violentes comme *séparation* de quelque chose qui, par essence, va ensemble. L'unité s'établit par *la violence*. Sitôt que la scission en éléments hostiles conduit à des explosions, les économistes soulignent *l'unité essentielle* et font abstraction de ce qui rend ces éléments étrangers. Leur sagesse

[p. 107] apologétique consiste à oublier, à chaque moment décisif, leurs propres déterminations. En tant que moyen d'échange immédiat, le produit est 1) encore immédiatement lié à sa qualité naturelle, qui donc, à tous égards, lui fixe des limites ; il peut, par exemple, se détériorer, etc. ; 2) il dépend du besoin immédiat qu'autrui a ou n'a pas de ce produit précisément, ou encore du besoin que j'ai de son produit. Le produit du travail et le travail lui-même étant subordonnés à l'échange, il intervient un moment où ils sont séparés de leur possesseur. Qu'à l'issue de cette séparation, ils lui reviennent sous une autre configuration devient *fortuit*. Du moment que l'argent entre dans l'échange, je suis forcé d'échanger mon produit contre la valeur d'échange universelle ou l'échangeabilité universelle, si bien que mon produit devient dépendant du *commerce** universel et est expulsé de ses frontières locales, naturelles et individuelles. C'est précisément par là qu'il peut cesser d'être un produit).

Quatrièmement. De même que dans l'argent la valeur d'échange apparaît comme *marchandise universelle* à côté de toutes les marchandises particulières, la valeur d'échange apparaît du même coup simultanément dans l'argent comme *marchandise particulière* (puisqu'elle possède une existence particulière) à côté de toutes les autres marchandises. Il y a incongruence du fait que l'argent, parce qu'il n'existe que dans l'échange, se trouve, en tant qu'échangeabilité universelle, faire face à l'échangeabilité particulière des marchandises et l'efface immédiatement, cependant que tous deux doivent, malgré tout, rester constamment convertibles réciproquement. Il n'y a pas que cela : l'argent entre en contradiction avec lui-même et sa détermination du fait qu'il est lui-même une *marchandise particulière* (même quand il n'est que signe) et qu'il est par conséquent soumis à son tour, dans son échange contre d'autres marchandises, à des conditions d'échange particulières qui contredisent son échangeabilité absolue et universelle. (On ne parle pas encore ici de l'argent en tant qu'il est fixé dans la substance d'un produit déterminé, etc.) A côté de son existence dans la marchandise, la valeur d'échange a acquis une existence propre dans l'argent, elle a été séparée de sa substance, précisément parce que la détermination naturelle de cette substance contredisait sa détermination universelle de valeur d'échange. En tant que valeur d'échange, toute marchandise est égale (ou comparable) aux autres (*qualitativement*: chacune ne représente plus qu'une augmentation ou une diminution *quantitative* valeur d'échange). C'est pourquoi cette égalité-ci, cette unité est distincte de leur diversité naturelle ; et c'est pour cela qu'elle apparaît dans l'argent, à la fois comme leur élément commun et comme un tiers par

[p. 108] rapport à elles. Mais, d'un côté, la valeur d'échange demeure bien sûr simultanément une qualité inhérente aux marchandises, tandis qu'en même temps *elle existe en dehors d'elles* ; de l'autre, du fait que l'argent n'existe plus en tant que propriété des marchandises, en tant que caractère universel de celles-ci, mais qu'il est individualisé à côté d'elles, il devient lui-même une *marchandise particulière* à côté des

autres marchandises. (Déterminable par la demande et l'offre ; se divise en sortes d'argent particulières, etc.) Il devient une marchandise comme les autres et, en même temps, il n'est pas une marchandise comme les autres. En dépit de sa détermination universelle, il est une chose échangeable à côté d'autres choses échangeables. Il n'est pas seulement la valeur d'échange universelle, mais est en même temps une valeur d'échange particulière à côté d'autres valeurs d'échange particulières. Ici nouvelle source de contradictions qui se manifestent dans la pratique. (Dans la séparation entre les activités des financiers et le commerce proprement dit, réapparaît la nature particulière de l'argent.)

Nous voyons donc comment il est immanent à l'argent d'accomplir ses finalités, en les niant simultanément ; de s'autonomiser par rapport aux marchandises ; de moyen qu'il était, de devenir une fin ; de réaliser la valeur d'échange des marchandises, en les séparant d'elle ; de faciliter l'échange en le divisant ; de surmonter les difficultés de l'échange ||18| immédiat des marchandises en généralisant ces difficultés ; d'autonomiser l'échange vis-à-vis des producteurs dans la proportion même où les producteurs deviennent dépendants de l'échange.

(Ultérieurement, avant d'abandonner cette question, il sera nécessaire de corriger la manière idéaliste de l'exposé qui fait croire à tort qu'il s'agit uniquement de déterminations conceptuelles et de la dialectique de ces concepts. Donc surtout la formule⁴⁵: le produit (ou l'activité) devient marchandise ; la marchandise, valeur d'échange ; la valeur d'échange, argent.)

(*Economist*, 24 janvier 1857. A l'occasion, tenir compte, en parlant des *banques*** de la proposition suivante :

« Dans la mesure où, ce qui est maintenant très généralement le cas, les classes commerçantes participent au partage des profits bancaires – et le peuvent à une échelle plus grande encore du fait de l'expansion des banques à capital commun, de l'abolition de tous les privilèges corporatifs et de l'extension de la liberté totale aux affaires bancaires – ces classes se sont trouvées enrichies par les augmentations du ren

45. Die Phrase : le terme est un peu péjoratif, et souligne en général le caractère creux, pompeux ou affecté de la formule.

[p. 109] *dement de l'argent. En réalité, les classes commerçantes, de par l'extension de leurs dépôts, sont virtuellement leurs propres banquiers ; et dans cette mesure même, le taux d'escompte doit peu leur importer. La totalité des réserves, bancaires et autres, doivent naturellement résulter d'une activité continue et d'une épargne tirée des profits ; en conséquence, si l'on considère les classes commerçantes ou industrielles comme un tout, elles doivent nécessairement être leurs propres banquiers, et il faudrait seulement*

que l'on étende à toutes les branches d'activité les principes du libre-échange pour égaliser ou neutraliser dans ces branches les avantages et inconvénients de toutes les fluctuations du marché de l'argent.** »)⁴⁶

Toutes les contradictions du système monétaire et de l'échange des produits dans le système monétaire sont le développement du rapport des produits en tant que valeurs d'échange, de leur détermination de valeurs d'échange ou valeur tout court.

(*Moming Star*, 12 février 1857. « La tension monétaire au cours de l'année passée et le taux d'escompte élevé adopté en conséquence ont été très favorables aux profits de la Banque de France. Ses dividendes sont allés croissant : 118F en 1852, 154F en 1853, 194F en 1854, 200F en 1855, 272 F en 1856.»**)⁴⁷

Noter encore le passage suivant: «Les pièces d'argent anglaises émises à un prix dépassant la valeur de l'argent qu'elles contiennent. Une livre d'argent d'une valeur intrinsèque** de 60-62 sh. (en moyenne, 3£. en or**) était transformée en 66sh. en pièces. L'Hôtel de la Monnaie paie le prix du marché au cours du jour, de 5sh. à 5sh. 2d. l'once, et les émissions sont effectuées au taux de 5sh. 6d. l'once. Il y a deux raisons qui préviennent tout inconvénient pratique découlant de cet arrangement : (de la monnaie symbolique en argent, pas de la valeur intrinsèque⁴⁸) premièrement, on ne peut se procurer la pièce qu'à la Monnaie, et à ce prix ; en circulation intérieure, donc, elle ne peut se déprécier, et elle ne peut sortir d'Angleterre car elle y circule pour une somme dépassant sa valeur intrinsèque; et, deuxièmement, elle n'interfère jamais avec les pièces d'or ni n'affecte leur valeur, puisqu'elle n'est obligation légale que jusqu'à concurrence de 40sh.** » Et de conseiller également à la France d'émettre des pièces de monnaie fiduciaire-argent, mais non de valeur intrinsèque, et en limitant le montant

46. *The Economist*. Weekly Commercial Times, etc., Londres, n°700, 24 janvier 1857, p. 86 : « Trade of 1856 — Decrease of consumption. » — 47. *The Morning Star*, Londres, 1857, n°286, 12 février 1857 : « Foreign Correspondance — France ». — 48. Parenthèse (et son contenu) ajoutée par Marx.

[p. 110] pour lequel elles seraient une obligation légale**. Mais, en même temps : on lui conseille, en fixant la qualité de la pièce, de prendre une marge plus grande que celle que nous avons en Angleterre entre valeur intrinsèque et valeur nominale, parce que la valeur croissante de l'argent par rapport à l'or atteindra très probablement d'ici peu le prix actuel arrêté ici par la Monnaie, et, à ce point, nous pouvons être obligés de le modifier une nouvelle fois. Notre pièce d'argent est actuellement à un peu plus de 5% au-dessous de sa valeur intrinsèque : c'était 10% il n'y a pas si longtemps.** (*Economist*, 24 jan. 1857)⁴⁹.

Dès lors, on pourrait penser que l'émission de bons-heure surmonte toutes ces

difficultés. (Déjà l'existence du bon-heure présuppose naturellement des conditions qui ne sont pas immédiatement données lors de l'analyse du rapport entre la valeur d'échange et l'argent et sans lesquelles valeur d'échange et argent peuvent l'un et l'autre exister et existent : « crédit public », banque, etc., mais il n'y a pas lieu d'aborder plus avant ici tous ces points, puisque évidemment les adeptes du bon-heure le considèrent comme le *dernier* produit de la « série » qui, bien qu'étant le plus adéquat au concept « pur » de l'argent, ne se « manifeste » dans la réalité qu'en dernier⁵⁰.) Tout d'abord : quand on présuppose remplies les conditions dans lesquelles le prix des marchandises = leur valeur d'échange : coïncidence de l'offre et de la demande ; de la production et de la consommation ; en dernière instance, *production proportionnée***⁵¹ (les « rapports de distribution » sont eux-mêmes des rapports de production), la question de l'argent devient tout à fait secondaire, et en particulier la question de savoir si l'on émet des *tickets** s'ils sont bleus, verts, en fer blanc ou en papier, ou encore sous quelle forme on tient la comptabilité de la société. Il est alors tout à fait inepte de maintenir le prétexte, de continuer à faire comme s'il fallait se livrer à des analyses des rapports monétaires réels. |

||9| La banque (*n'importe quelle banque***)⁵² émet les bons-heure. La marchandise a = la valeur d'échange x, c'est-à-dire = x temps de travail,

49. Supplément to The Economist, Londres, n°700, 24 janvier 1857, p.24: «The double Standard in France». – 50. Allusion à une phrase de Proudhon critiquée par Marx dans Misère de la philosophie: «Les théories économiques n'en ont pas moins leur succession logique et leur série dans l'entendement» (in : Proudhon, Système des contradictions ..., o. c., p. 146). – 51. Proportionate production : l'expression est de John Gray : Lectures on the nature and use of money, Edimbourg, 1848, p. 67,108,123,125,142-148, etc. – 52. Voir John Gray: The social System..., Edimbourg, 1831, p. 62-86.

[p. 111] s'échange contre de l'argent, représentant x temps de travail. Il faudrait que la banque achète la marchandise, c'est-à-dire échange celle-ci contre son représentant monétaire, tout comme, p. ex., actuellement la Banque d'Angleterre doit donner des billets pour de l'or. La marchandise, existence substantielle par conséquent contingente de la valeur d'échange, est échangée contre l'existence symbolique de la valeur d'échange en tant que valeur d'échange. Il n'y a donc aucune difficulté à la faire passer de la forme de marchandise à la forme argent. Il suffit que le temps de travail qu'elle contient soit vérifié de manière authentique (ce qui, soit dit en passant, n'est pas aussi facile que de contrôler la finesse et le poids de l'or et de l'argent) et ce temps de travail crée ainsi immédiatement sa *contrevaleur**, son existence monétaire. Qu'on tourne et retourne la chose comme on veut, en dernière instance, elle aboutit à ceci : la banque d'émission des bons-heure achète la marchandise aux coûts de production de cette

dernière, elle achète toutes les marchandises, et l'achat ne lui coûte rien sinon la production de bouts de papier, et elle donne au vendeur, à la place de la valeur d'échange qu'il possède sous une forme substantielle déterminée, la valeur d'échange symbolique de la marchandise, en d'autres termes, une assignation sur toutes les autres marchandises du montant de cette même valeur d'échange. La valeur d'échange en tant que telle ne peut naturellement exister que de manière symbolique, bien que ce symbole, pour pouvoir être employé en tant que chose — et pas simplement en tant que forme de représentation—, possède l'existence d'une chose; n'est pas seulement une représentation idéale, mais est effectivement représenté sur un mode objectif. (Une mesure, on peut la tenir dans la main ; la valeur d'échange mesure, mais elle n'échange que par le passage de la mesure d'une main dans l'autre⁵³.) La banque donne donc de l'argent pour la marchandise ; de l'argent qui est exactement une assignation sur la valeur d'échange de la marchandise, c'est-à-dire sur toutes les marchandises de même valeur ; la banque achète. La banque est l'acheteur universel, l'acheteur non seulement de telle ou telle marchandise, mais de toute marchandise. Car ce qu'elle doit effectuer, c'est justement le transfert de toute marchandise en son existence symbolique en tant que valeur d'échange. Mais, si elle est l'acheteur universel, il faut aussi qu'elle soit le vendeur universel, non seulement le dock où l'on dépose toutes les marchandises, non seulement le magasin général, mais le possesseur des marchandises, au sens où le sont tous les autres négociants. J'ai échangé ma marchan-

53. Marx résume ici John Locke : Further considerations concerning raising the value of money, 1695, in: The works of John Locke. 7e éd., vol. 2, Londres, 1768, p. 92.

[p. 112] dise a contre le bon-heure b qui représente sa valeur d'échange ; mais seulement pour pouvoir à présent métamorphoser à son tour ce b à mon gré en toutes les marchandises réelles c, d, e, etc. Cet argent peut-il maintenant circuler en dehors de la banque ? Autrement qu'entre le détenteur de ce bon et la banque ? Par quel moyen la convertibilité de ce bon est-elle assurée ? Il n'y a que deux cas possibles. Ou bien tous les détenteurs de marchandises (produits ou travail) veulent vendre leur marchandise à sa valeur d'échange, ou bien certains le veulent, d'autres pas. S'ils veulent tous la vendre à sa valeur d'échange, ils n'attendront pas l'hypothétique rencontre d'un acheteur, mais iront tout de suite à la banque, lui céderont leur marchandise et recevront en échange le signe de la valeur d'échange de la banque, de l'argent : ils échangent la marchandise contre l'argent de la banque. Dans ce cas, la banque est à la fois acheteur universel et vendeur universel en une seule et même personne. Ou bien c'est le contraire qui a lieu. Dans ce cas, le bon émis par la banque est un simple papier, il a simplement la prétention d'être le symbole universellement reconnu de la valeur d'échange, mais n'aucune valeur. Car ce symbole, lui, a la propriété non seulement de représenter la valeur d'échange, mais de /'être dans l'échange effectif. Dans le second cas, le bon de la banque ne serait

pas de l'argent, ou ne serait que de l'argent de convention entre la banque et ses clients, mais ne serait pas de l'argent sur le marché universel. Il serait ce que sont une douzaine de bons repas qu'un aubergiste me remet si je prends un abonnement, ou une douzaine de billets de théâtre ; ces deux douzaines représentent de l'argent, mais la première n'est de l'argent qu'à telle table et la seconde, dans tel théâtre. Le bon émis par la banque aurait cessé de correspondre aux exigences de l'argent, puisqu'il ne circulerait pas dans la *totalité du public*** mais uniquement entre la banque et ses clients. Nous devons donc laisser tomber la dernière hypothèse.

La banque serait donc l'acheteur et le vendeur universels. Au lieu d'émettre des billets, elle pourrait émettre des *chèques***, et au lieu de chèques, elle pourrait tenir de simples *comptes*** bancaires. Selon la somme des valeurs-marchandises que X lui aurait cédées, il pourrait prétendre auprès d'elle à la même somme de valeur en d'autres marchandises. Un deuxième attribut de la banque serait nécessairement de fixer de manière authentique la valeur d'échange de toutes les marchandises, c'est-à-dire le temps de travail matérialisé en elles. Mais ses fonctions ne sauraient s'arrêter là. Il faudrait qu'elle détermine le temps de travail pendant lequel, selon les possibilités moyennes de l'industrie, les marchandises peuvent être produites, le temps pendant lequel elles doivent nécessairement être produites. Mais cela non plus ne serait pas suffisant. Elle aurait non seulement à déterminer le temps pendant lequel

[p. 113] un certain quantum de produits doit être obligatoirement produit et à placer les producteurs dans des conditions telles que leur travail soit également productif (donc aussi à ordonner et équilibrer la distribution des moyens de travail), mais elle aurait aussi à ||20| déterminer les quanta de temps de travail qu'il faut employer dans les différentes branches de production. Ce dernier point serait indispensable puisque pour réaliser la valeur d'échange, rendre son argent effectivement convertible, il faudrait que la production générale soit assurée, et ce dans des proportions telles que les besoins des échangistes soient satisfaits. Ce n'est pas tout. L'échange le plus important n'est pas celui des marchandises, mais celui du travail contre des marchandises. (Nous allons y revenir.) Les ouvriers ne vendraient pas leur travail à la banque, mais ils obtiendraient la valeur d'échange pour la totalité du produit de leur travail, etc. A y regarder de près, la banque, à ce moment-là, ne serait pas seulement l'acheteur et le vendeur universels, mais encore le producteur universel. En fait, ou bien elle serait le gouvernement despotique de la production et l'administratrice de la distribution, ou bien elle ne serait en fait rien d'autre qu'un *organisme*** tenant la comptabilité de la société travaillant en communauté. On présuppose la communauté des moyens de production etc., etc. Les saint-simoniens ont fait de leur banque la papauté de la production.

Pour que tous les produits et activités se résolvent en valeurs d'échange, cela présuppose à la fois que tous les rapports fixes (historiques), les rapports de dépendance personnels, se résolvent dans la production, de même que la dépendance multilatérale des producteurs entre eux. La production de tout individu singulier est dépendante de la production de tous les autres, tout autant que la transformation de son produit en moyens de subsistance pour lui-même est devenue dépendante de la consommation de tous les autres. Les prix sont anciens ; l'échange aussi ; mais tant la détermination croissante des uns par les coûts de production que la mainmise de l'autre sur tous les rapports de production ne sont développées pleinement, et ne cessent *de* parfaire leur développement, que dans la société bourgeoise, la société de la libre concurrence. Ce qu'Adam Smith, tout à fait à la manière des penseurs du 18^e siècle, situe dans la période antéhistorique, ce qui, selon lui, précède l'histoire, est au contraire son produit⁵⁴.

Cette dépendance réciproque s'exprime dans la nécessité constante de l'échange et dans la valeur d'échange en tant que médiateur multilatéral. Les économistes expriment cela *de la façon suivante* : chacun poursuit son intérêt privé et uniquement son intérêt privé ; et ce faisant,

54. Adam Smith : An inquiry..., vol. 1, Londres, 1835, p. 130.

[p. 114] sans le vouloir ni le savoir, il sert les intérêts privés de tous, les intérêts universels. L'astuce ne consiste pas en ce qu'on aboutisse à l'intérêt universel, à la totalité des intérêts privés, parce que chacun poursuit son intérêt privé. On pourrait, au

contraire, conclure de cette formule abstraite que chacun empêche le faire-valoir des intérêts des autres et réciproquement, et qu'il résulte de ce *bellum omnium contra omnes*⁵⁵, au lieu d'une affirmation universelle, tout au contraire une négation universelle. L'astuce suprême est, au contraire, que l'intérêt privé lui-même est déjà un intérêt déterminé socialement et qu'on ne peut l'atteindre que dans le cadre des conditions posées par la société et avec les moyens qu'elle donne ; donc qu'il est lié à la reproduction de ces conditions et moyens. C'est l'intérêt des individus privés ; mais son contenu tout comme la forme et les moyens de sa réalisation sont donnés par des conditions sociales indépendantes de tous.

C'est cette dépendance réciproque et multilatérale des individus, par ailleurs indifférents les uns à l'égard des autres, qui constitue leur connexion sociale. Cette connexion sociale s'exprime dans la *valeur d'échange*, c'est seulement en elle que l'activité propre de chaque individu ou son produit deviennent une activité et un produit pour lui ; il lui faut produire un produit universel : la *valeur d'échange*, ou, si on isole, si on individualise cette dernière, *de l'argent*. D'autre part, le pouvoir que tout individu exerce sur l'activité des autres ou sur les richesses sociales existe chez lui en tant qu'il possède des *valeurs d'échange*, de l'argent. Son pouvoir social, tout comme sa connexion avec la société, il les porte sur lui, dans sa poche. L'activité, quelle que soit sa forme phénoménale individuelle, et le produit de l'activité, quelle que soit sa nature particulière, est la *valeur d'échange*, c'est-à-dire quelque chose d'universel en quoi est niée et effacée toute individualité, toute propriété particulière. C'est, en fait, un état très différent de celui dans lequel l'individu, ou l'individu élargi, par la nature ou l'histoire, aux dimensions d'une famille ou d'une tribu (plus tard d'une communauté) se reproduit directement à partir de la nature, ou dans lequel son activité productrice et la part qu'il prend à la production sont liées à une forme déterminée du travail et du produit, et où son rapport aux autres est précisément déterminé de cette façon.

Le caractère social de l'activité, comme la forme sociale du produit, comme la part que l'individu prend à la production, apparaissent ici, face aux individus, comme quelque chose d'étranger, comme une chose ; non pas comme le comportement réciproque d'individus, mais comme leur

55. *La guerre de tous contre tous* : célèbre formule du *Léviathan* de Thomas Hobbes, très souvent utilisée par Marx.

[p. 115] soumission à des rapports existant indépendamment d'eux et nés de l'entrechoquement de ces individus indifférents. L'échange universel des activités et produits, devenu condition vitale pour tout individu singulier, leur connexion réciproque apparaît à ces individus eux-mêmes comme quelque chose d'étranger, d'indépendant,

comme une chose. Dans la valeur d'échange, la relation sociale des personnes est transformée en un comportement ||21| social des choses ; le pouvoir⁵⁶ de la personne s'est transformé en pouvoir de choses. Moins le moyen d'échange possède de force sociale, plus sa connexion avec la nature du produit immédiat du travail et avec les besoins immédiats des échangistes est restée étroite, et plus doit être grande encore la force de la communauté qui lie les individus les uns aux autres : rapport patriarcal, communauté antique, féodalisme et système des corporations. (Voir mon cahier, XII, 346⁵⁷.) Chaque individu possède le pouvoir⁵⁸ social sous la forme d'une chose. Otez à cette chose ce pouvoir social et il vous faudra le donner à des personnes sur des personnes. On a donc d'abord des rapports personnels de dépendance (tout à fait naturels⁵⁹ dans un premier temps) qui sont les premières formes sociales, dans lesquelles la productivité humaine ne se développe que faiblement et sur des points isolés. Puis indépendance personnelle fondée sur une dépendance *objective*⁶⁰ : c'est la deuxième grande forme dans laquelle se constitue pour la première fois un système de métabolisme⁶¹ social

56. Das persönliche Vermögen ist ein sachliches. L'expression Vermögen est ici utilisée dans son sens le plus général, comme nominalisation du verbe vermögen : pouvoir (au sens matériel). C'est un de ces termes dont l'usage régressera chez Marx en raison même de ses équivoques. Ce terme signifie en effet, comme substantif, la fortune, la richesse, l'ensemble des biens d'un individu ou d'une communauté, et pose en même temps l'identité de la richesse et du pouvoir. D'où, quelques lignes plus bas, l'émergence du terme Macht (étymologiquement parent de Vermögen) qui désigne la puissance pour elle-même. Voir dans l'introduction l'explication de la traduction par «puissance de travail» du terme Arbeitsvermögen.

57. Cette référence renvoie à un manuscrit inconnu de Marx, vraisemblablement antérieur au manuscrit de 1851 sur Das vollendete Geldsystem.

58. Die gesellschaftliche Macht.

59. Naturwüchsig.

60. Sachlich : qui s'oppose ici, et dans la suite de ce passage, à persönlich. On pourrait presque traduire ce terme par impersonnel, mais l'économie sémantique du passage serait alors « centrée » sur la notion de personne, ce qui n'est pas le cas ici.

61. Stoffwechsel: ce terme, qui signifie littéralement «échange de matière», correspond en gros à ce que nous appelons métabolisme mais avec un champ d'application beaucoup plus large que le strict domaine organique où s'applique l'expression française. Marx l'emploie du reste le plus souvent dans le cadre du couple Stoffwechsel—Formwechsel (changement matériel—changement formel, changement — ou échange — affectant la matière ou la forme, etc.) et dans des contextes où la métaphore organique suggérée par métabolisme serait tout à fait excessive.

[p. 116] universel, de relations universelles, de besoins multiples et de capacités universelles. Enfin, l'individualité fondée sur le développement universel des individus et la subordination de leur productivité collective, sociale, en tant que celle-ci est leur pouvoir social : c'est le troisième stade. Le deuxième crée les conditions du troisième. Aussi l'état patriarcal tout comme la société antique (de même que le féodalisme) déclinent-ils avec le développement du commerce, du luxe, de *l'argent*, de la *valeur d'échange* dans la mesure même où la société moderne progresse du même pas que ces derniers.

Echange et division du travail se conditionnent réciproquement! Comme chacun travaille pour soi et que son produit n'est rien pour lui, il faut naturellement qu'il échange, non seulement pour participer à la capacité de production universelle, mais pour transformer son propre produit en un moyen de subsistance pour lui-même. (Voir mes *Bemerkungen über Ökonomie*, p. V (13, 14)⁶².) Médiatisé par la valeur d'échange et l'argent, l'échange présuppose toutefois la dépendance multilatérale et réciproque entre les producteurs, mais en même temps l'isolement⁶³ complet de leurs intérêts privés et une division du travail social dont l'unité et la complémentarité réciproque existent en quelque sorte comme un rapport naturel en dehors des individus, indépendamment d'eux. C'est par la médiation de la pression réciproque de la demande et de l'offre universelles que s'établit la connexion de gens indifférents les uns aux autres.

La nécessité même de donner d'abord au produit, ou à l'activité des individus, la forme de *valeur d'échange*, de le transformer en *argent*, le fait qu'ils n'acquièrent et ne démontrent leur *pouvoir* social que sous cette forme *de chose* prouve : 1) que les individus ne produisent plus que pour la société et dans la société ; 2) que leur production n'est pas *immédiatement* sociale, n'est pas le *fruit d'une association*** qui répartit le travail en son sein. Les individus sont subsumés sous la production sociale qui existe comme une fatalité en dehors d'eux ; mais la production sociale n'est pas subsumée sous les individus qui en useraient comme de leur pouvoir commun. Rien de plus faux donc, ni de plus

62. Ces « Remarques sur l'économie » ne correspondent à aucun texte connu de Marx. —
63. Isolirung.

[p. 117] inepte que de présupposer, sur la base de la *valeur d'échange*, de *l'argent*, le contrôle des individus réunis sur leur production globale, comme on l'a fait plus haut dans le cas de la banque d'émission des bons-heure. L'*échange privé* de tous les produits du travail, biens⁶⁴ et activités, est en contradiction avec la répartition fondée sur la domination et la subordination (naturelles ou politiques) des individus entre eux (cependant que le véritable échange n'est qu'accessoire, ou, en gros, s'empare moins de la vie de communautés entières qu'il n'intervient entre différentes communautés, ne se

subordonnant en tout cas nullement la totalité des rapports de production et d'échange) (quel que soit le caractère de cette domination et de cette subordination : patriarcal, antique ou féodal) et tout autant en contradiction avec l'échange libre d'individus associés sur la base de l'appropriation et du contrôle collectifs des moyens de production. (Cette dernière association n'a rien d'arbitraire : elle présuppose le développement de conditions matérielles et spirituelles qu'il n'y a pas lieu d'exposer plus longuement à cet endroit.) Tout comme la division du travail engendre l'agglomération, la combinaison, la coopération, l'opposition des intérêts privés, des intérêts de classe, la concurrence, la concentration du capital, le monopole, les sociétés par actions toutes formes contradictoires de cette unité qui fait naître la contradiction elle-même — l'échange privé, lui, engendre le commerce mondial, l'indépendance privée engendre la dépendance totale de ce qu'on appelle le marché mondial, et les actes éparpillés de l'échange engendrent un système de banque et de crédit dont la comptabilité ||22| fait au moins le constat des péréquations de l'échange privé. Dans le cours du change

pour autant que les intérêts privés de chaque nation la divisent en autant de nations qu'elle compte *d'individus adultes*** et que les intérêts des *exportateurs*** et des *importateurs*** de la même nation s'affrontent ici — le commerce national acquiert une apparence d'existence, etc., etc. Personne ne croira pour autant pouvoir supprimer les *bases* du commerce privé intérieur ou extérieur par une *réforme de la bourse*. Mais dans le cadre de la société bourgeoise, de la société fondée sur la *valeur d'échange*, se créent des rapports et d'échange et de production qui sont autant de mines pour la faire éclater. (Une masse de formes contradictoires de l'unité sociale dont on ne peut toutefois jamais faire éclater le caractère contradictoire par une métamorphose silencieuse. D'un autre côté, si, dans la société telle qu'elle est, nous ne trouvons pas masquées les conditions matérielles de production d'une société sans classe et les rapports d'échanges qui leur correspondent, toutes les tentatives de la faire exploser ne seraient que donquichottisme.)

64. Vermögen : a ici le sens de biens possédés, richesse.

[p. 118] Nous avons vu que, si la valeur d'échange = le temps de travail relatif matérialisé dans les produits, l'argent, lui, = la valeur d'échange des marchandises détachée de leur substance ; que dans cette valeur d'échange ou ce rapport monétaire étaient contenues les contradictions entre les marchandises et leur valeur d'échange, entre les marchandises en tant que valeurs d'échange et l'argent. Nous avons vu qu'une banque qui créerait immédiatement le contretypé de la marchandise dans l'argent-travail est une utopie. Donc, bien que l'argent ne [soit] que la valeur d'échange détachée de la substance des marchandises et ne doive son origine qu'à la tendance de cette valeur d'échange à se poser de façon pure, la marchandise ne peut pas être transformée

immédiatement en argent ; c'est-à-dire que l'attestation authentique du quantum du temps de travail réalisé en elle ne peut pas lui servir de prix dans le monde des valeurs d'échange. *Comment ça** ?*

(Dans une des formes de l'argent — quand il [est] *moyen* d'échange (et non *mesure* de la valeur d'échange) — les économistes voient clairement que l'existence de l'argent présuppose une réification de la connexion sociale ; et ce dans la mesure où l'argent apparaît comme un *gage*, ce que l'un doit laisser dans la main de l'autre pour en obtenir une marchandise. Les économistes eux-mêmes disent ici que les hommes font confiance à la chose (l'argent), confiance qu'ils ne se font pas en tant que personnes. Mais pourquoi font-ils confiance à la chose? Manifestement, ils ne lui font confiance qu'en tant que *rapport réifié*⁶⁵ des personnes entre elles ; en tant que valeur d'échange réifiée, et la valeur d'échange n'est rien d'autre qu'une relation d'activité productive entre les personnes. N'importe quel autre gage pourrait, en tant que tel, être directement utile au gagiste : l'argent ne lui est utile que comme «*gage mobilier de la société*»⁶⁶, mais il ne l'est qu'en raison de sa propriété sociale (symbolique) ; il ne peut posséder une propriété sociale que parce que les individus se sont aliéné leur propre relation sociale en en faisant un objet.)

Dans les *listes de prix courants*, où toutes les valeurs sont mesurées en argent, l'indépendance du caractère social des choses par rapport aux personnes tout comme, simultanément, l'activité du commerce sur cette base d'étrangeté dans laquelle les rapports globaux de production et

65. Versachlichtes Verhältnis der Personen, et plus haut : Versachlichung.

66. Faustpfand der Gesellschaft. Allusion, d'une part, à ce que dit Aristote de l'argent dans l'*Ethique de Nicomaque*, d'autre part à John Bellers : *Essay about the poor, manufactures, trade...*, Londres, 1699, p. 13. Marx a tiré l'expression allemande de l'ouvrage de J.G. Büsch : *Abhandlung von dem Geldumlauf* 1^{re} partie, 2e éd., Hambourg—Kiel, 1800, p. 298-299.

[p. 119] d'échange apparaissent à l'individu singulier, à tous les individus singuliers, semblent⁶⁷ à leur tour les soumettre à l'individu singulier. Etant donné que l'autonomisation du marché mondial, *s'il vous plaît***, (marché dans lequel sont incluses les activités de tous les individus singuliers) croît avec le développement des rapports monétaires (de la valeur d'échange) et vice versa, la connexion universelle et la dépendance multilatérale dans la production et dans la consommation croissent aussi avec l'indépendance et l'indifférence des consommateurs et producteurs entre eux ; étant donné que cette contradiction provoque des crises, etc., on essaie, au fur et à mesure que se développe cette aliénation⁶⁸, de l'abolir sur son propre terrain : liste de prix courants, cours des changes, liaisons des commerçants entre eux par lettres, télégraphe, etc. (les moyens de communication s'accroissent naturellement en même

temps), toutes choses grâce auxquelles chaque individu singulier se renseigne sur l'activité de tous les autres et tente de régler le niveau de sa propre activité en conséquence. (C'est-à-dire que chacun cherche à s'informer de l'état de l'offre et de la demande universelles, bien que l'offre et la demande de tous s'effectuent indépendamment de tous ; et cette connaissance réagit alors pratiquement à son tour sur elles. Bien que toutes ces actions, à un point donné, n'abolissent pas l'étrangeté, elles suscitent des rapports et des liaisons qui contiennent la possibilité d'abolir la situation antérieure.) (La possibilité d'une statistique universelle, etc.) (Il faudra d'ailleurs développer ce point sous les catégories « *des prix, de l'offre et de la demande* ». Du reste, il suffit ici de remarquer que la vue d'ensemble du commerce global et de la production globale, dans la mesure où on la trouve de fait dans les listes de prix courants, fournit effectivement la meilleure preuve de la façon dont les individus singuliers voient leur propre échange et leur propre production leur faire face en tant que rapport *objectif*⁹, *indépendant* d'eux. Dans le *marché mondial*, la connexion⁷⁰ de l'individu singulier avec tous, mais en même temps aussi *l'indépendance* ||23| de cette même *connexion par rapport aux individus singuliers eux-mêmes*, a atteint un tel degré de développement que sa formation inclut déjà en consé-

67. Dans le manuscrit, Marx a écrit «apparaissent» (erscheinen, au lieu de scheinen).

68. Entfremdung.

69. Sachlich.

70. Zusammenhang. Nous traduisons ce terme courant tantôt par lien, tantôt par le terme plus technique de connexion qui correspond plus exactement à un grand nombre d'emplois « abstraits » de l'expression par Marx. Parfois enfin par contexte, dans la locution in diesem Zusammenhang.

[p. 120] quence, simultanément, les conditions de transition permettant d'en sortir.) C'est la *comparaison*⁷¹ au lieu de la collectivité et de l'universalité effectives.

(On a dit et on peut dire que la beauté et la grandeur résident justement dans ce lien naturel, indépendant du savoir et du vouloir des individus, qui présuppose justement l'indépendance et l'indifférence réciproques des uns vis-à-vis des autres, dans ce métabolisme matériel et spirituel. Et il est certain que cette connexion de choses neutres est préférable à l'absence de liens entre les individus ou à un lien exclusivement local fondé sur l'étroitesse des liens du sang originels et sur des rapports de domination et de servitude. Il est tout aussi certain que les individus ne peuvent se soumettre leurs propres liens sociaux avant de les avoir créés. Mais il est inepte de concevoir cette *connexion*, qui n'est qu'une *connexion de choses*, comme étant la connexion naturelle (par opposition au savoir et au vouloir réfléchis), immanente à la nature de l'individualité

et indissociable d'elle. Cette connexion en est le produit. C'est un produit historique. Elle appartient à une phase déterminée du développement de l'individualité. L'autonomie et l'étrangeté de son existence par rapport aux individus prouvent tout simplement que ceux-ci sont encore et seulement en train de créer les conditions de leur vie sociale, plutôt qu'ils n'ont commencé cette vie sociale en partant de ces conditions. C'est la connexion — naturelle—d'individus se trouvant dans des rapports de production déterminés, bornés. Tandis que les individus développés universellement, dont les rapports sociaux, en tant qu'ils sont leurs propres relations communautaires, sont également soumis à leur propre contrôle communautaire, ne sont pas des produits de la nature, mais de l'histoire. Le degré et l'universalité du développement des capacités⁷², au sein desquelles *cette* individualité-ci devient possible, présupposent justement la production sur la base des valeurs d'échange, laquelle commence par produire avec l'universalité l'aliénation de l'individu par rapport à lui-même et aux autres, mais produit aussi l'universalité et le caractère multilatéral⁷³ de ses relations et aptitudes.

71. Vergleichung. En utilisant la nominalisation (peu courante) du verbe vergleichen (comparaison se dit plutôt Vergleich), Marx insiste sur une signification plus radicale du terme, qui lui conserve néanmoins son sens d'arrangement contractuel. Les individus sont mis en quelque sorte dans un rapport de parité abstraite où ils demeurent nécessairement isolés, par opposition à l'égalité effective au sein d'une communauté concrète (Gemeinschaftlichkeit und Allgemeinheit). Mais en même temps, cette comparaison est le constat de leurs différences, de leur inégalité. – 72. Vermögen. – 73. Allgemeinheit und Allseitigkeit.

[p. 121] A des stades antérieurs de développement, l'individu singulier apparaît plus complet, parce qu'il n'a justement pas encore élaboré la plénitude de ses relations et n'a pas encore fait face à celles-ci en tant que pouvoirs et rapports sociaux indépendants de lui. Il est aussi ridicule d'avoir la nostalgie de cette plénitude originelle⁷⁴ que de croire qu'il faille en rester à cette totale vacuité. Le point de vue bourgeois n'a jamais dépassé l'opposition à cette vue romantique, et c'est pourquoi c'est cette dernière qui constitue légitimement le contraire des vues bourgeoises et les accompagnera jusqu'à leur dernier souffle.)

(On peut prendre ici comme exemple le rapport de l'individu singulier à la science.)

(Comparer l'argent au sang — c'est le terme de circulation qui en a fourni l'occasion — est à peu près aussi juste que l'apologue de Menenius Agrippa comparant les patriciens à l'estomac.) (Comparer l'argent au langage n'est pas moins faux. Les idées ne sont pas transformées en langage de telle sorte que leur spécificité se dissolve et que leur caractère social existe à côté d'elles dans le langage à la façon des prix existant à côté des marchandises. Les idées n'existent pas séparées du langage. Des idées qu'il faut commencer par traduire de leur langue maternelle en une langue étrangère pour qu'elles

aient cours, pour qu'elles soient échangeables, présentent déjà plus d'analogie; mais alors l'analogie réside dans leur étrangeté, pas dans la langue⁷⁵).

(L'échangeabilité de tous les produits, activités, rapports contre un tiers, contre une chose, qui pourra à son tour s'échanger contre tout sans *distinction* — le développement, donc, des valeurs d'échange (et des rapports monétaires) est identique à la corruption, à la vénalité universelles. La prostitution généralisée apparaît comme une phase nécessaire du développement du caractère social des dons, facultés, aptitudes et activités personnelles. Pour dire les choses plus poliment : le rapport universel d'utilité et d'usage⁷⁶. La mise en équation de ce qui est dissemblable : c'est ainsi que Shakespeare conçoit fort joliment l'argent⁷⁷. La frénésie d'enrichissement est, en tant que telle, impossible sans l'argent ; toute autre accumulation et manie de l'accumulation apparaît naturelle, bornée d'un côté par les besoins, conditionnée de l'autre par la nature bornée des produits (*sacra auri fames*⁷⁸.)

74. Voir Adam Müller : Die Elemente der Staatskunst..., Berlin, 1809, 2e partie, p. 72-207, et Thomas Carlyle : Chartism, Londres, 1840, p. 49-88. — 75. Voir J. Bray : Labour's Wrongs a. Labour's Remedy, Leeds, 1839, p. 141. — 76. Nützlichkeits- und Brauchbarkeitsverhältnis. — 77. Shakespeare : Timon d'Athènes, IV,3. — 78. «Maudite soif de Tor». Virgile : Enéide, III, 57.

[p. 122] (Dans son développement, le système monétaire implique manifestement déjà d'autres développements universels.)

Si l'on considère des rapports sociaux engendrant un système d'échange, de valeurs d'échange et d'argent peu développé, ou auxquels correspond un stade peu développé de ces trois éléments, il est d'emblée évident que les individus, bien que leurs rapports apparaissent plus personnels, n'entrent en relation les uns avec les autres qu'en tant qu'individus pris dans une seule détermination, comme suzerain et vassal, seigneur et serf, etc., ou comme membres d'une caste, etc., ou encore comme appartenant à un ordre social⁷⁹, etc. Dans le rapport monétaire, dans le système d'échange développé (et c'est cette apparence qui abuse la démocratie), les liens de dépendance personnelle, les différences du sang, les différences de culture, etc., sont en fait rompus, déchirés (les liens personnels, eux, apparaissent au moins tous comme des rapports *personnels*), et les individus *semblent* indépendants (cette indépendance qui n'est, à tout point de vue, qu'une illusion et qu'il serait plus juste d'appeler indifférence - prise dans son sens d'insensibilité), semblent se rencontrer librement et procéder à des échanges dans le cadre de cette liberté ; mais cette apparence n'existe que pour quiconque fait abstraction des *conditions*, des *conditions d'existence* dans lesquelles ces individus entrent en contact (et ce sont encore une fois des conditions indépendantes des individus, qui, bien qu'engendrées par la société, apparaissent pour ainsi dire comme des *conditions*

naturelles, c'est-à-dire non contrôlables par les individus). La ||24| détermination, qui dans le premier cas apparaît comme une limitation personnelle de l'individu par un autre, apparaît dans le second comme s'étant développée en une limitation objective⁸⁰ de l'individu par des rapports indépendants de lui et intrinsèques qui reposent sur eux-mêmes. (L'individu singulier ne pouvant se dépouiller de sa détermination personnelle, mais pouvant fort bien surmonter des rapports extérieurs et se les subordonner, sa liberté *semble* plus grande dans le cas numéro 2. Une analyse plus approfondie de ces rapports externes, de ces conditions, montre néanmoins l'impossibilité qu'il y a pour les individus d'une classe, etc., de les surmonter en masse* sans les abolir. L'individu singulier peut par hasard en venir à bout ; pas la masse de ceux qu'ils dominent, étant donné que leur seule existence exprime que les individus leur sont subordonnés, nécessairement subordonnés.) Ces rapports externes sont si peu une suppression des « rapports de dépendance » qu'ils ne sont d'ailleurs que la résolution de ces mêmes rapports en une forme universelle ; ils sont, au contraire,

79. Stand. — 80. Sachliche Beschränkung.

[p. 123] l'élaboration du *fondement* universel des rapports personnels de dépendance. Dans ce cas aussi, les individus n'entrent en relation les uns avec les autres que comme individus déterminés. Ces rapports *objectif*⁸¹ de dépendance, par opposition aux rapports *personnels*, apparaissent encore sous un autre aspect (ce rapport objectif de dépendance, ce rapport de choses, n'est rien d'autre que l'ensemble des relations sociales qui font face de manière autonome aux individus apparemment indépendants, c'est-à-dire l'ensemble de leurs relations de production réciproques, promues à l'autonomie face à eux-mêmes) qui est le suivant : désormais les individus sont dominés par des *abstractions*, alors qu'antérieurement ils dépendaient les uns des autres. Mais l'abstraction ou l'idée n'est rien d'autre que l'expression théorique de ces rapports matériels qui sont maîtres des individus. Des rapports ne peuvent naturellement s'exprimer que dans des idées, et c'est ainsi que des philosophes ont conçu la domination par des idées comme le caractère spécifique des temps modernes et identifié la mise au monde de l'individualité libre au renversement de cette domination des idées. Du point de vue idéologique, il était d'autant plus facile de commettre cette erreur que, dans la conscience des individus eux-mêmes, cette domination des rapports (cette dépendance objective qui, du reste, se réinverse en rapports déterminés, en rapports de dépendance personnels, dépouillés simplement de toute illusion) apparaît comme une domination des idées, et que la croyance en l'éternité de ces idées, c.-à-d. de ces rapports objectifs de dépendance, est, *évidemment***, consolidée, nourrie, inculquée de toutes les façons possibles par les classes dominantes.

(S'agissant de l'illusion des « rapports strictement personnels » des temps féodaux, il ne faut naturellement jamais oublier, 1) que ces rapports ont pris, même à l'intérieur de leur

sphère, un caractère de chose objective à une phase déterminée, comme le montre, par exemple, le développement des rapports de propriété du sol à partir de rapports de subordination strictement militaires ; mais 2) que le rapport objectif au sein duquel ces rapports personnels disparaissent a lui-même un caractère borné, déterminé naturellement, et qu'il *apparaît* pour cette raison comme personnel, alors que, dans le monde moderne, les rapports personnels surgissent comme une simple émanation des rapports de production et d'échange.)

Le produit devient marchandise. La marchandise devient valeur d'échange. La valeur d'échange de la marchandise acquiert une existence particulière à côté de la marchandise ; c'est-à-dire que : la marchandise sous la forme où elle est 1) échangeable contre toutes les autres

81. Sachlich (de même que dans tout ce passage).

[p. 124] marchandises ; où *elle est 2)*, pour cette raison, marchandise universelle et où sa particularité naturelle est effacée ; 3) où est posée la mesure de son échangeabilité, le rapport déterminé dans lequel elle se pose égale à toutes les autres marchandises, tout cela, la marchandise l'est en tant qu'argent et plus précisément non pas en tant qu'argent tout court, mais en tant que *somme déterminée d'argent*, car, pour représenter la valeur d'échange dans toutes ses différences, il faut que l'argent soit comptable, quantitativement divisible.

L'argent, forme commune en quoi se transforment toutes les marchandises en tant que valeurs d'échange, marchandise universelle, doit nécessairement exister lui-même comme marchandise *particulière* à côté des autres, puisque non seulement on les mesure à lui mentalement, mais qu'elles *doivent* nécessairement, dans l'échange réel, être échangées contre lui et changées en lui. Développer à un autre endroit la contradiction qui s'introduit par là. L'argent ne naît pas par convention, pas plus que *l'Etat*. Il naît de façon toute naturelle de l'échange et dans l'échange, il *en* est un produit. *A l'origine*, la marchandise qui servira d'argent — c'est-à-dire qui sera échangée non pas en tant qu'objet de *besoin et de* consommation, mais pour être échangée à nouveau contre d'autres marchandises — est celle qui s'échange le plus, qui a le plus cours en tant qu'objet de besoin ; celle que l'on peut donc le plus sûrement échanger de nouveau contre d'autres marchandises particulières ; qui représente donc dans l'organisation sociale donnée la richesse **MUT' ἔξπ/vp/**⁸², qui est objet de l'offre et de la demande les plus générales et possède une valeur d'usage particulière. Ainsi le sel, les peaux, le bétail, les esclaves^{*83}. En fait, une telle marchandise correspond, dans sa configuration particulière de marchandise, davantage à elle-même en tant que valeur d'échange (dommage que l'on ne puisse pas rendre correctement, en allemand, la différence entre *denrée** et *marchandise*^{*84}) que les autres marchandises. C'est l'utilité particulière de la

82. Par excellence.

83. Voir Adam Smith : *An inquiry...*, traduction française par G. Garnier (sous le titre : *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*), t, I, Paris, 1802, p.60.

84. Le terme allemand *Ware* désigne en effet aussi bien la marchandise comme valeur d'échange que la denrée comme valeur d'usage. Il semble que Marx surestime ici la perceptibilité du lien entre marchandise et marché ou marchand, du moins pour un francophone. La morphologie de l'allemand permet un plus grand usage sémantique du radical, Hegel et d'autres ont abondamment utilisé cette possibilité. *Ware*, à cet égard, est d'une grande pauvreté, et il n'en existe même pas de forme verbale, même éloignée.

[p. 125] marchandise, comme objet particulier de consommation (peaux), ou comme instrument immédiat de production (esclave), qui lui confère dans ce cas le sceau de l'argent. Au cours du développement, c'est exactement l'inverse qui se produira : c'est-à-dire que c'est la marchandise qui est le moins objet immédiat de consommation ou instrument de production qui sera la plus apte à représenter précisément le côté selon lequel elle sert au besoin de *l'échange en tant que tel*. Premier ||25| cas, la marchandise devient argent à cause de sa valeur d'usage particulière ; dans le deuxième cas, elle tire sa valeur d'usage particulière du fait qu'elle sert d'argent. Durables, inaltérables, divisibles, qu'on peut recomposer, de transport relativement facile, et parce qu'ils contiennent une grande valeur d'échange sous un petit volume, tout cela fait que les métaux précieux sont particulièrement adaptés à ce dernier stade. En même temps, ils constituent la transition naturelle à partir de la première forme de l'argent. A un stade un peu plus élevé de la production et de de l'échange, l'instrument de production prend le pas *sur* les produits ; mais les *métaux* (au début c'était des pierres) sont les premiers outils de production et les plus indispensables. Le *cuivre*, qui joue un si grand rôle dans la monnaie des Anciens, réunit encore les deux propriétés, la valeur d'usage particulière en tant qu'instrument de production et les autres qualités, qui ne découlent pas de la valeur d'usage de la marchandise, mais correspondent à sa détermination de valeur d'échange (moyen qui inclut l'échange). Puis les métaux *précieux se* démarquent à leur tour des autres métaux par le fait qu'ils sont inoxydables, etc., de qualité uniforme, etc., et correspondant alors mieux au stade supérieur, en ce que leur utilité immédiate pour la consommation et la production passe au second plan, tandis qu'ils représentent davantage la valeur purement fondée sur l'échange, ne serait-ce qu'à cause de leur rareté. D'emblée, ils représentent le superflu, la forme sous laquelle la richesse apparaît à l'origine. On échange aussi de préférence les métaux contre des métaux plutôt que contre d'autres marchandises.

La première forme de la monnaie correspond à un stade peu développé de l'échange et du troc, où l'argent se manifeste plus dans sa détermination de *mesure que comme instrument d'échange effectif*. A ce stade, la mesure peut être encore tout à fait

imaginaire (néanmoins, la *barre*** des nègres implique le fer⁸⁵). (Toutefois les *coquillages, etc.* correspondent davantage à la série dont le terme ultime est l'or et l'argent.)

La marchandise devenant valeur d'échange universelle, il en résulte que la valeur d'échange devient une marchandise particulière : la valeur

85. Voir David URQUHART: *Familiar Words...*, O.C., p. 112.

[p. 126] d'échange ne peut le faire que parce qu'une marchandise particulière acquiert le privilège, face à toutes les autres, de représenter, de symboliser leur valeur d'échange ; c.-à-d. de devenir de *l'argent*. Si la propriété qu'a toute marchandise de se présenter comme argent fait apparaître une marchandise particulière comme sujet-argent, cela découle de l'essence de la valeur d'échange elle-même. Au cours du développement, la valeur d'échange de la monnaie peut acquérir à son tour une existence séparée de sa matière, de sa substance, comme dans le papier-monnaie, sans toutefois abolir le privilège de cette marchandise particulière, cette existence particularisée x devant nécessairement continuer à recevoir sa dénomination de la marchandise particulière.

Comme la marchandise est valeur d'échange, elle est échangeable contre de l'argent, est posée = à de l'argent. Le rapport dans lequel elle est mise en équation avec l'argent, c'est-à-dire la détermination de sa valeur d'échange, est *présupposé* à sa conversion en argent. Le rapport dans lequel la marchandise particulière est échangée contre de l'argent, c'est-à-dire le quantum d'argent en quoi on peut convertir un quantum déterminé de marchandise, est déterminé par le temps de travail objectivé dans la marchandise. En tant que réalisation d'un temps de travail *déterminé*, la marchandise est valeur d'échange ; dans l'argent, le quota de temps de travail qu'elle représente est aussi bien mesuré que contenu dans sa forme échangeable universelle, adéquate au concept. L'argent est le médium objectif⁸⁶ dans lequel les valeurs d'échange une fois plongées acquièrent une configuration qui correspond à leur détermination universelle. Adam Smith dit que le travail (le temps de travail) est la monnaie primitive à l'aide de laquelle on achète toutes les marchandises⁸⁷. Si l'on considère l'acte de production, la formule reste toujours valable (de même que pour la détermination des valeurs relatives). Dans la production, toute marchandise est sans cesse échangée contre du temps de travail. La nécessité d'une monnaie distincte du temps de travail intervient justement du fait que le quantum de temps de travail doit être exprimé non pas dans son produit immédiat et particulier, mais dans un produit universel et médiatisé, dans son produit particulier en tant que produit égal à et convertible contre tous les autres produits du même temps de travail ; du temps de travail contenu non pas dans une marchandise, mais dans toutes les marchandises à la fois et, pour cette raison, dans une marchandise particulière qui représente

86. *Sachlich.*

87. Voir Adam SMITH: *An inquiry...*, traduction Gamier, t.I, Paris, 1802, p.60.

[p. 127] toutes les autres. Le temps de travail ne peut pas être lui-même immédiatement l'argent (exigence qui revient, en d'autres termes, à demander que toute marchandise soit immédiatement son propre argent) justement parce que, dans les faits, le temps de travail n'existe jamais que dans des produits particuliers (en tant qu'objet) : en tant qu'objet universel, il ne peut avoir qu'une existence symbolique et, derechef, précisément dans une marchandise particulière, qu'on pose comme argent. Le temps de travail n'existe par comme objet d'échange universel, indépendant et séparé (dissocié) des particularités naturelles des marchandises. C'est pourtant l'existence qu'il lui faudrait avoir pour remplir immédiatement les conditions de l'argent C'est précisément l'objectivation du caractère social, universel du travail (et donc du temps de travail contenu dans la valeur d'échange) qui fait de son produit une valeur d'échange; qui donne à la marchandise la qualité d'argent, laquelle inclut à son tour, il est vrai, un sujet argent existant de façon autonome en dehors d'elle.

Le temps de travail déterminé est objectivé dans une marchandise déterminée, particulière, dotée de propriétés particulières et entretenant des relations particulières avec les besoins ; mais, en tant que valeur d'échange, elle doit être objectivée dans une marchandise qui n'exprime que sa quotité ou sa quantité, qui soit indifférente à ses propriétés naturelles, et, pour cette raison, puisse être métamorphosée en toute autre marchandise objectivant le même temps de travail – c'est-à-dire échangée. C'est en tant qu'objet qu'elle doit posséder ce caractère universel ||26| qui contredit sa particularité naturelle. Cette contradiction ne peut être résolue qu'en étant elle-même objectivée ; c'est-à-dire en posant la marchandise doublement, d'abord dans sa forme naturelle, immédiate, puis dans sa forme médiatisée, en tant qu'argent. Cette dernière opération n'est possible que parce qu'une marchandise particulière devient pour ainsi dire la substance universelle des valeurs d'échange, ou parce qu'on identifie la valeur d'échange des marchandises à une substance particulière, à une marchandise particulière qui se différencie de toutes les autres. C'est-à-dire que la marchandise doit nécessairement d'abord être échangée contre cette marchandise universelle, contre le produit universel symbolique ou l'objectivation du temps de travail, afin de pouvoir être ensuite, en tant que valeur d'échange, échangeable à volonté indifféremment contre toutes les autres marchandises, afin de pouvoir être métamorphosée en elles. L'argent est le temps de travail en tant qu'objet universel, ou l'objectivation du temps de travail universel, du temps de travail en tant que *marchandise universelle*. S'il semble, partant de là, très simple que le temps de travail, parce qu'il sert de régulateur aux valeurs d'échange, soit effectivement non seulement

[p. 128] leur mesure inhérente, mais leur substance même (car, en tant que valeurs d'échange, les marchandises ne possèdent pas d'autre substance, pas de constitution naturelle) et qu'il puisse aussi leur servir directement *d'argent, c'est-à-dire fournir* l'élément dans lequel les valeurs d'échange se réalisent en tant que telles, cette apparence de simplicité est trompeuse. Au contraire, le rapport des valeurs d'échange — des marchandises en tant qu'objectivations du temps de travail égales et pouvant être mises en équation — inclut des contradictions qui acquièrent leur expression objective dans un *argent différent* du temps de travail.

Chez Adam Smith, cette contradiction apparaît encore comme juxtaposition de deux termes. Le travailleur doit nécessairement créer, à côté du produit particulier *de son travail* (du temps de travail en tant qu'objet particulier), un quantum de marchandise universelle (le temps de travail en tant qu'objet universel). Les deux déterminations de la valeur d'échange lui apparaissent l'une à côté de l'autre, extérieures⁸⁸. Le dedans de toute la marchandise apparaît comme n'étant pas encore saisi et pénétré par la contradiction. Cela correspond au stade de production qu'il avait sous les yeux, où le travailleur possédait encore directement dans son produit une partie de sa subsistance ; où ni la totalité de son activité ni la totalité de son produit n'étaient devenues dépendantes de l'échange ; c'est-à-dire où l'agriculture de subsistance (ou un terme analogue par lequel Steuart la désigne⁸⁹) était encore largement dominante, de même que l'industrie patriarcale (tissage à la main, filage à domicile et en liaison avec l'agriculture). Où il n'y a encore que les excédents qui soient échangés dans la grande sphère nationale. Valeur d'échange et détermination par le temps de travail ne sont pas encore totalement développées à l'échelle de la nation.

(*Digression***: Il est moins vrai de l'or et de l'argent que de toute autre marchandise que leur consommation ne peut croître qu'en proportion de la réduction de leurs coûts de production. Au contraire, elle croît dans la proportion où s'accroît la richesse universelle, puisque leur usage représente de manière spécifique la richesse, le superflu⁹⁰, le luxe, parce qu'ils *représentent* eux-mêmes la richesse universelle. Abstraction faite de leur usage en tant que monnaie, on consomme davantage d'or et d'argent proportionnellement à l'accroissement de la richesse universelle. C'est pourquoi, si leur offre croît soudainement, même sans que leurs coûts de production ou leur valeur aient diminué en proportion,

88. Adam SMITH : *An inquiry...*, traduction Garnier, o. c., p.47.

89. James STEUART: *An inquiry...*, vol. I, Dublin, 1770, p.88.

90. *Der Überfluss* : terme par lequel Marx traduit souvent l'anglais *abundance*.

[p. 129] ils trouvent un marché en rapide extension qui stoppe leur dépréciation. C'est ainsi que s'expliquent beaucoup de points que les économistes — qui de façon générale

font dépendre la consommation d'or et d'argent de la baisse de leurs seuls coûts de production — n'arrivent pas à expliquer dans le cas** *australocalifornien*, où ils tournent en rond. Cette explication est exactement en rapport avec le fait que ces métaux représentent la richesse, donc avec leur qualité d'argent.)

(L'opposition entre l'or et l'argent d'une part, en tant que marchandise *éternelle***, et les autres marchandises, que nous trouvons chez Petty⁹¹, [se trouve] déjà chez *Xénophon*⁹², de *Vectigaiibus*, c. 1. à propos du marbre et de l'argent. Où pbvovôè xpaTeÎTovgè'Jt' èvuxnov àkXovai xe xai yqpàcrxoxriv, àlXàxai àtôia orya'&à è%et T| X<opa. I lécpunepxv-yàp Xi-d-oçèvaùrfiàçpûovoç, etc. (à savoir, le marbre)... lira 8è nuiyq,-q or7recpo|JLÉTrq pèvoù cpépei xapirov,ôpwrrropivq8è □toXXa'jcXaoriovg xpécpeit]etoioxovëcpepe.) (A remarquer que l'échange entre différentes tribus ou peuples — c'est cet échange-là, et non l'échange entre personnes privées, qui constitue la première figure de l'échange — commence d'abord par l'opération consistant à acheter à une tribu non civilisée (à lui extorquer) un superflu qui n'est pas le produit de son travail, mais le produit naturel de la terre, de la partie de la nature que la tribu occupe.)

(Développer les contradictions économiques ordinaires qui découlent du fait que l'argent doit nécessairement être symbolisé dans une marchandise déterminée, qu'il est ensuite cette marchandise même (or, etc.). Ça, c'est le n° II. Puis déterminer le rapport du quantum d'or ou d'argent aux prix des marchandises, puisque toutes les marchandises doivent nécessairement être échangées contre la monnaie pour être déterminées en tant que *prix*, que cet échange ait lieu effectivement ou seulement dans la tête des gens. Ça, c'est le n° III. Il est évident que si on se borne à la *mesurer* en or et en argent, la quantité de marchandises n'exerce aucune influence sur leur prix ; c'est l'échange effectif, dans la mesure où l'argent sert effectivement d'instrument de circulation, qui introduit la difficulté ; les rapports d'offre et de demande, etc. Mais ce qui affecte

91. William PETTY : *Several Essays in Political Arithmetick*, Londres, 1699, p. 178-179.

92. « Toutefois la terre ne dispose pas seulement de ce qui fleurit et mûrit chaque année : elle possède aussi des biens durables. On y trouve en effet les pierres en abondance. Il existe aussi des campagnes dont une exploitation agricole ne tire rien, tandis qu'une exploitation de type montagnard nourrit bien plus d'hommes que si elle portait des céréales. » *Xénophon*, éd. Schneider, Leipzig, 1815, t.6, p. 143.

[p. 130] la valeur de l'argent en tant qu'instrument de circulation l'affecte manifestement en tant que mesure.) |

[27] En tant que tel, le temps de travail proprement dit n'existe que subjectivement, il n'existe que sous forme d'activité. Dans la mesure où il est échangeable en tant que tel (où il est lui-même marchandise) il est différent et déterminé non seulement

quantitativement, mais encore qualitativement ; il n'est nullement du temps de travail universel, égal à lui-même ; mais en tant que sujet, il ne correspond pas plus au temps de travail universel déterminant les valeurs d'échange que ne lui correspondent, en tant qu'objet, les marchandises et produits particuliers.

La formule d'Adam Smith — à savoir que le travailleur doit nécessairement produire, à côté de sa marchandise particulière, une marchandise universelle, en d'autres termes qu'il lui faut donner la forme de l'argent à une partie de ses produits, finalement à sa marchandise, pour autant qu'elle n'est pas destinée à servir de valeur d'usage pour lui, mais de valeur d'échange — ne signifie, exprimée subjectivement, rien d'autre que ceci : que son temps de travail particulier ne peut être échangé immédiatement contre n'importe quel autre temps de travail particulier, mais que l'échangeabilité universelle de ce temps de travail doit d'abord être médiatisée, prendre une forme d'objet, différente de lui, pour qu'il accède à cette échangeabilité universelle.

Considéré dans l'acte même de production, le travail de l'individu singulier est la monnaie avec laquelle il achète immédiatement le produit, l'objet de son activité particulière ; mais c'est une monnaie *particulière* qui n'achète précisément que ce produit *déterminé*. Pour être immédiatement *monnaie universelle*, il faudrait que le travail soit, dès le départ, non pas travail *particulier*, mais travail *universel*, c'est-à-dire qu'on le *pose* d'emblée comme un maillon de la *production universelle*. Seulement, dans cette hypothèse, ce ne serait pas l'échange qui, le premier, lui conférerait son caractère universel, mais c'est son caractère collectif présupposé qui déterminerait la participation aux produits. Le caractère collectif de la production transformerait d'emblée le produit en un produit collectif universel. L'échange ayant lieu à l'origine dans la production — qui ne serait pas un échange de valeurs d'échange, mais d'activités déterminées par des besoins collectifs, par des fins collectives — inclurait d'emblée la participation de l'individu singulier au monde collectif des produits. Sur la base des valeurs d'échange, c'est seulement par *l'échange* que le travail est *posé* comme universel. Sur cette base-là, il serait *posé* en tant que tel avant l'échange ; c'est-à-dire que l'échange des produits ne serait absolument pas le *médium* permettant la participation de l'individu singulier à la production universelle. Il faut naturellement qu'il y ait médiation. Dans le premier cas,

[p. 131] qui part de la production autonome des individus singuliers — pour autant que ces productions autonomes se déterminent, se modifient *post festum*⁹³ sous l'effet de leurs relations réciproques —, la médiation a lieu par l'échange des marchandises, la valeur d'échange, l'argent, qui sont tous des expressions d'un seul et même rapport. Dans le deuxième cas, c'est dans la *présupposition elle-même* que se tient la *médiation*, c'est-à-dire qu'on présuppose une production collective, le caractère collectif comme base de la production. Le travail de l'individu singulier est posé d'emblée comme travail social. Quelle que soit donc la configuration matérielle particulière du produit⁹⁴ que l'individu singulier crée ou aide à créer, ce qu'il a acheté avec son travail n'est pas un produit particulier déterminé, mais une participation déterminée à la production

collective. C'est aussi pour cela qu'il n'a pas de produit particulier à échanger. Son produit n'est *pas une valeur d'échange*. Pas besoin de transformer d'abord le produit en une forme particulière pour qu'il acquière un caractère universel pour l'individu singulier. Au lieu d'une division du travail qui s'engendre nécessairement dans l'échange de valeurs d'échange, on aurait une organisation du travail ayant pour conséquence la participation de l'individu singulier à la consommation collective. Dans le premier cas, le caractère social de la production n'est *posé* que *post festum*⁹⁵, que par la promotion des produits au rang de valeurs d'échange et par l'échange de ces valeurs d'échange. Dans le deuxième cas, c'est le *caractère social de la production* qui est présupposé et la participation au monde des produits, à la consommation, n'est pas médiatisée par l'échange de travaux ou de produits du travail indépendants les uns des autres. Il est médiatisé par les conditions sociales de production dans le cadre desquelles l'individu exerce son activité. Vouloir donc transformer immédiatement le travail de l'individu singulier (c'est-à-dire son produit aussi) en *argent*, en *valeur d'échange réalisée*, c'est le déterminer *immédiatement* comme travail universel, c'est-à-dire nier précisément les conditions dans lesquelles il faut qu'il soit transformé en argent et en valeurs d'échange et où il dépend de l'échange privé. Cette exigence ne peut être satisfaite que dans des conditions où on ne peut plus la poser. Sur la base des valeurs d'échange, le travail présuppose justement que ni le travail de l'individu singulier ni son produit ne sont *immédiatement* universels ; que celui-ci n'acquiert cette forme que par une *médiation objective*, par le truchement d'un *argent* distinct de lui.

93 et 95. Après coup. — 94. Dans le manuscrit: «de l'existence du produit.» — 96. *Gegenständlich* : désormais, sauf exception signalée, c'est ce terme que nous traduisons par objectif. Il renvoie ici à un objet (*Gegenstand*), à l'objectivation de l'activité (du travail) d'un sujet : nous sommes ici dans la sphère du travail, de la production.

[p. 132 dont la société a besoin pour produire du blé, du bétail, etc., est réduit, plus elle gagne de temps pour d'autres productions, matérielles ou spirituelles. Comme pour un individu singulier, la plénitude de son développement, la multiplicité de ses plaisirs et de son activité dépendent de l'économie de temps. Economie du temps, voilà en quoi se résout en dernière instance toute économie politique⁹⁷. De même, la société doit répartir adéquatement son temps afin d'obtenir une production conforme à l'ensemble de ses besoins ; tout comme l'individu singulier doit répartir correctement son temps pour acquérir des connaissances dans des proportions adéquates ou pour satisfaire les diverses exigences que pose son activité. Economie de temps et distribution planifiée du temps de travail entre les différentes branches de la production demeurent la première loi économique sur la base de la production collective. C'est même une loi qui s'impose à un bien plus haut degré. Ceci, toutefois, est essentiellement ||28| différent de la mesure des valeurs d'échange (travaux ou produits du travail) par le temps de travail. Les travaux

des individus singuliers dans la même branche de travail et les différents genres de travaux ne sont pas seulement différents *quantitativement*, mais encore *qualitativement*. Que présuppose la différence uniquement *quantitative* des choses ? Que leur *qualité* est la même. Donc mesurer quantitativement les travaux suppose la parité, l'identité de leur *qualité*.

(Strabon, livre XL A propos des Albanais du Caucase: Kal ol àto-bpüxjroi xàXXet, mou, jE-yÉÛEihtacépovreg- ctarXocSè, xac où xa'jnqA.L- xov oùòè -yàp vopLâaxaTtràoroXXàxpûvraioùbèàpriJfJLOvuraaiJLEIÇÛTÔvèxaxov • àXXàcpoprtoixàg à | jioiàçrcotoûvvai. On lit encore dans le même passage : chtEipoiôeicrtxacixérptjvTWVèxrxpièçxai œeraùpubv⁹⁸.)

L'argent apparaissant comme *mesure* (ce pour quoi on utilise des bœufs chez Homère, par exemple), plus tôt que comme *moyen d'échange*, parce que, dans le troc, toute marchandise est encore elle-même son propre moyen d'échange. Mais elle ne peut pas être sa mesure ou son propre *étalon*** de comparaison.

97. *Ökonomie*. Jeu de mots.

98. « De même, ces hommes se distinguent par leur beauté et leur taille, en même temps que par leur simplicité et leur franchise. En effet, ils ne se servent ordinairement pas de monnaie et ne connaissent pas de nombre supérieur à 100, mais font simplement du troc avec les marchandises... De même, leur sont inconnus les poids et les mesures précises. »
in STRABON : *Rerum geographicarum libri*, t. 2, Leipzig, 1829.

[p. 133] [Les métaux précieux en tant que porteurs du rapport monétaire]

2) ⁹⁹ Voici ce qui résulte de tout ce qui a été développé jusqu'ici : il faut qu'un produit particulier (*marchandise*) (matière) devienne le sujet de l'argent, existant comme propriété de toute valeur d'échange. Le sujet dans lequel ce symbole est représenté n'est pas indifférent, puisque ce qu'on exige du représentant est contenu dans les conditions — déterminations conceptuelles, rapports déterminés - de ce qui doit être représenté. L'étude des métaux précieux en tant que sujets du rapport monétaire, qu'incarnations de ce même rapport, ne se situe donc aucunement, comme le croit Proudhon, hors du domaine de l'économie politique, pas plus que la nature physique des couleurs et du marbre, ne se situe hors du domaine de la peinture et de la sculpture. Les propriétés qu'a la marchandise en tant que valeur d'échange, et auxquelles ses qualités naturelles sont inadéquates, expriment ce qu'il faut exiger des marchandises qui sont *non' è^or^v*¹⁰⁰ la matière de l'argent. Ces exigences, au niveau dont nous pouvons seulement parler jusqu'à présent, c'est dans les métaux précieux qu'elles sont réalisées le plus complètement. Les métaux, en soi, en tant qu'instruments de production, ont la priorité sur les autres marchandises, et, parmi les métaux, celui qu'on trouve le premier dans sa

plénitude et sa pureté physiques — l'or, puis le cuivre, puis l'argent et le fer. A leur tour, comme dirait Hegel, les métaux précieux réalisent, par priorité sur les autres, le *métal*¹⁰¹.

*Les métaux précieux présentent des qualités physiques uniformes, de sorte que des quantités égales de ceux-ci seraient assez identiques pour ne pas donner de raison de préférer les unes aux autres!***. Cela n'est pas le cas, p. ex., pour *des nombres égaux de bêtes ou des quantités égales de céréales***.

99. Il n'y a pas, apparemment, de 1) correspondant à ce 2).

100. Par excellence.

101. HEGEL : *Sämtliche Werke*, Ed. Hermann Glöckner, t IX, p. 413-424.

[p. 134] a) *L'or et l'argent par rapport aux autres métaux.*

Les métaux ordinaires s'oxydent à l'air, les métaux précieux (mercure, argent, or, platine) sont inaltérables à l'air.

*Aurum*¹⁰² (Au). Densité = 19,5. Point de fusion : 1200°C. "L'or brillant est le plus magnifique de tous les métaux, et c'est pour cette raison que les Anciens déjà l'appelaient le soleil ou le roi des métaux. Assez répandu, jamais en masses importantes, c'est aussi pourquoi il est plus précieux que les autres métaux. En règle générale, on le trouve pur, soit en morceaux assez gros, soit disséminé en tout petits grains dans d'autres minéraux. L'érosion de ces roches donne naissance au sable aurifère que beaucoup de rivières charrient, et dont on peut extraire l'or par lavage en raison de la grande densité de celui-ci. Ductilité extraordinaire de l'or. On peut étirer un *gran*¹⁰³ jusqu'à obtenir un fil de 500 pieds de long, et il est malléable en feuilles de $\frac{1}{200\ 000}$ [de pouce] d'épaisseur à peine. L'or n'est attaqué par aucun acide, il ne peut être dissout que par le chlore à l'état libre (*eau régale*, mélange d'acide nitrique et d'acide chlorhydrique). Dorage. »

*Argentum*¹⁰⁴ (Ag). Densité = 10. Point de fusion = 1000°C. Aspect clair. Le plus aimable de tous les métaux, très blanc et ductile; se façonne joliment et s'étire en fils fins. L'argent se trouve à l'état pur; très souvent allié au plomb dans les minerais de plomb argentifère.

Jusqu'ici : propriétés *chimiques* de l'or et de l'argent (La divisibilité et la possibilité de recomposition, l'uniformité de l'or et de l'argent à l'état pur, etc., sont bien connues.)

Minéralogiques :

Or. Il est assurément remarquable que plus les métaux sont précieux, plus on les trouve isolés séparés des corps communément répandus, natures supérieures éloignées des natures ordinaires. C'est ainsi qu'en règle générale, nous trouvons l'or à l'état pur, en cristaux, sous différentes formes cubiques ou sous les formes les plus diverses : morceaux et pépites irréguliers, sable et poudre, on le trouve sous cette forme dans de nombreuses

espèces de roches, p. ex., dans le granit, et, par suite de leur effritement, dans le sable des ||29| rivières et les dépôts des terrains d'alluvions. La densité de l'or dans cet étal atteignant jusqu'à 19,4, même ces fines particules d'or peuvent être récupérées en mélangeant le sable aurifère à de l'eau qu'on agite. Le métal, d'un poids spécifique supérieur, se sépare le premier de l'eau et on l'a, comme on dit, lavé. Le plus

102. Or.

103. Mesure de poids anglaise réservée aux métaux précieux (0,065 g).

104. Argent.

[p. 135] souvent, l'or se rencontre encore avec l'argent, et l'on trouve des alliages naturels de ces deux métaux qui contiennent de 0,16 à 38,7 pour cent d'argent ; ce qui entraîne naturellement des différences de couleur et de densité.

Argent. Apparaît, avec une assez grande diversité de minéraux, comme l'un des métaux les plus répandus, aussi bien à l'état pur qu'allié à d'autres métaux ou qu'en combinaison avec l'arsenic et le soufre. (Chlorure d'argent, bromure d'argent, carbonate d'argent, minéral d'argent bismuthé, steinbergite, polybasite, etc.)

Les propriétés chimiques principales sont: pour tous les métaux précieux : inoxydabilité à l'air, pour l'or (et le platine) : indissolubilité par les acides, le premier seulement par le chlore. Le fait qu'ils ne s'oxydent pas à l'air les conserve purs et sans rouille ; ils se présentent comme ce qu'ils sont Résistance à la dissolution par l'oxygène. Impérissable (qualité tant vantée par les anciens thuriféraires de l'or et de l'argent).

Propriétés physiques : poids spécifique, c'est-à-dire poids élevé sous un volume réduit; particulièrement important pour l'instrument de circulation. Or, 19,5, argent, 10. Couleur éclatante. Eclat de l'or, blancheur de l'argent, magnificence. Ductilité ; pour cette raison, si souvent utilisés pour les parures et pour magnifier les autres objets. La couleur blanche de l'argent (qui réfléchit tous les rayons lumineux dans leur composition primitive) ; couleur orangée de l'or (qui absorbe tous les rayons colorés de la lumière polychrome qui tombe sur lui et ne renvoie que le rouge¹⁰⁵). Fusion difficile.

Propriétés géognostiques : le fait qu'on le rencontre (en particulier pour l'or) à l'état pur, séparé des autres corps, singularisé, individualisé. Apparition individuelle autonome par rapport à la matière élémentaire.

Des deux autres métaux précieux : 1) Platine, n'a pas la couleur : gris sur gris (suies des métaux) ; trop rare ; inconnu des Anciens ; connu seulement après la découverte de l'Amérique ; découvert au 18e siècle dans l'Oural également ; attaqué par le chlore seulement ; toujours à l'état pur ; poids spécifique = 21 ; ne fond pas, même aux températures les plus fortes ; a une valeur plutôt scientifique. 2) Mercure : se présente sous forme liquide ; volatilisable ; vapeurs toxiques ; peut entrer dans des combinaisons

liquides (amalgames). (Densité = 13,5, point d'ébullition — 360°C.) Donc ni le platine ni, encore moins, le mercure ne conviennent comme monnaie.

05. Jacob GRIMM : *Geschichte der deutschen Sprache*, 2^e éd., LI, Leipzig, 1853, p.7, 9.

[p. 136] Propriété *géognostique* commune à tous les métaux précieux : *rareté*. La rareté n'est élément de la valeur (abstraction faite de l'offre et de la demande) que dans la mesure où le non-rare en soi et pour soi, la négation de la rareté, l'élémentaire, n'a pas de valeur parce qu'il n'apparaît pas comme résultat de la production. Dans la détermination primitive de la valeur, ce qui était le plus précieux était le plus souvent ce qui était indépendant de la production consciente et volontaire, la demande étant présupposée. Des galets n'ont aucune valeur, *relativement parlant**, parce qu'on les trouve *sans production* (celle-ci ne consisterait-elle qu'à les chercher). Pour qu'une chose constitue un objet d'échange, ait une valeur d'échange, il ne faut pas que chacun puisse l'avoir sans la médiation de l'échange ; il faut qu'elle n'apparaisse pas sous une forme élémentaire telle qu'elle soit un bien commun. C'est dans cette mesure que la rareté est élément de la valeur d'échange et, partant, cette propriété des métaux précieux est importante, même en faisant abstraction d'un rapport plus précis de l'offre et de la demande.

Si l'on considère en général l'avantage que présentent les métaux en tant qu'instruments de production, l'or bénéficie du fait qu'il est *au fond** le *premier métal découvert en tant que métal*. Et ce pour une double raison. *Premièrement*, parce que de tous les métaux c'est l'or qu'on rencontre dans la nature le plus souvent sous forme métallique, en tant que métal distinct et distinguable ; *deuxièmement*, parce que pour sa préparation, c'est la nature qui s'est chargée du travail de l'art et que sa première découverte n'a requis qu'un *travail fruste***, ni science ni instruments de production développés.

« Il est certain que l'on doit reconnaître à l'or sa place de premier métal connu, et les premières relations sur le développement de l'homme en parlent comme d'un indicateur de son rang** » (parce qu'il apparaît comme *superflu*, première forme sous laquelle apparaît la richesse). La première forme de la valeur est la *valeur d'usage*, la quotidienneté où s'exprime la relation de l'individu à la nature ; la deuxième est la *valeur d'échange* à côté de la valeur d'usage, le fait qu'elle dispose autoritairement des valeurs d'usage d'autrui, sa relation sociale : même à l'origine valeur de l'usage dominical, de l'usage qui dépasse la stricte urgence immédiate. |

|30| **Découverte très ancienne de l'or par l'homme :**

«L'or se différencie remarquablement des autres métaux, à de très rares exceptions près, du fait qu'on le trouve dans la nature à l'état de métal. Le fer et le cuivre, l'étain, le plomb et l'argent sont habituellement découverts à l'état de combinaisons chimiques avec de

l'oxygène, du soufre, de l'arsenic ou du carbone ; et les quelques cas exceptionnels où ces métaux se présentent à l'état pur, ou, comme on disait naguère,

[p. 137] *à l'état vierge, peuvent plutôt être cités comme des curiosités minéralogiques que comme des productions courantes. L'or, lui, se rencontre toujours à l'état natif ou métallique... C'est pourquoi, comme masse métallique, curieux par sa couleur jaune, il attirait l'œil de l'individu le moins cultivé, alors que les autres substances que celui-ci rencontrait probablement sur son chemin n'offraient aucun attrait particulier pour ses capacités d'observation à peine éveillées. De plus, l'or, du fait qu'il s'est formé dans les roches qui sont le plus exposées à l'action atmosphérique, se trouve dans les débris* des montagnes. L'influence désintégrant de l'atmosphère, des changements de température, de l'action de l'eau et, en particulier, les effets de la glace détachent sans cesse des fragments de ces roches. Ceux-ci sont emportés par les eaux dans les vallées et roulés jusqu'à l'état de graviers par l'action constante de l'eau courante. Dans ces graviers, on trouve des pépites ou particules d'or. Les chaleurs estivales, en asséchant les cours d'eau, transforment les lits, qui constituaient le cours des rivières et le tracé des torrents d'hiver, en sentiers de transhumance ; ce qui nous permet de comprendre la précocité de la découverte de l'or¹⁰⁶. »***

*« L'or se présente le plus fréquemment à l'état pur, ou, du moins, si proche de l'état pur que sa nature de métal peut aussitôt être reconnue**, aussi bien dans les rivières que dans les veines de quartz.¹⁰⁷ »***

*« Le poids spécifique du quartz et de la plupart des autres roches lourdes et compactes est d'environ 2 ¹/₂, alors que le poids spécifique de l'or est de 18 ou 19. Par conséquent, l'or est environ sept fois plus lourd que n'importe quelle roche ou pierre avec laquelle il est d'ordinaire associé. Donc, un courant hydraulique ayant une force suffisante pour emporter le sable ou les cailloux de quartz, ou toute autre roche, peut ne pas être à même de déplacer les fragments d'or qui les accompagnent. L'eau courante, par conséquent, a fait jadis pour les roches aurifères exactement ce que ferait le mineur aujourd'hui, à savoir, les réduire en fragments, faire partir les particules les plus légères et laisser l'or derrière soi. Les rivières sont, en fait, de grandes bâtées naturelles, emportant d'un coup toutes les particules plus fines et plus légères, les plus lourdes s'accumulant contre les obstacles naturels, ou encore étant abandonnées là où le courant diminue en force et en vitesse. »** (Voir Gold (Lectures on), Londres 1852) (p. 12 et 13¹⁰⁸).*

Selon toute probabilité, d'après la tradition et la préhistoire, la dé-

106. Lectures on gold for the instruction of emigrants about to proceed to Australia. Delivered at the Museum of Practical Geology, Londres, 1952, p. 172. – 107. Ibid., p. 8. – 108. Ibid., p. 10-12.

[p. 138] *couverte de l'or dans le sable et le gravier des rivières semblerait être la première étape dans la connaissance des métaux, et dans presque tous, peut-être même dans tous les pays d'Europe, d'Afrique et d'Asie, des quantités d'or plus ou moins grandes ont, depuis des temps très reculés, été lavées et tirées des gisements aurifères grâce à des dispositifs simples. Le succès des rivières aurifères était parfois tel qu'il produisait une excitation dont les résonances duraient un certain temps dans une région, mais qui s'apaisait parla suite. En 760, les pauvres gens venaient en grand nombre extraire de l'or par lavage du sable des rivières au sud de Prague, et trois hommes pouvaient en extraire un marc ($1/2$ lb) par jour. La ruée vers les « placers » qui s'ensuivit atteignit une telle ampleur que le pays connut la famine l'année suivante. Les livres nous apprennent que de tels événements se répétèrent plusieurs fois au cours des quelques siècles qui suivirent, bien que, là comme ailleurs, l'attrait général pour les richesses répandues à la surface du sol ait décliné et fait place à l'exploitation minière régulière et systématique¹⁰⁹. »***

*«Deux sortes de gisements où se trouve l'or: les filons ou veines qui coupent la roche solide selon une ligne plus ou moins perpendiculaire à l'horizon ; et les dépôts alluvionnaires ou « courants » où l'or, mélangé au sable, au gravier ou à l'argile, a été déposé par l'action mécanique de l'eau à la surface des roches traversées par les filons jusqu'à une profondeur inconnue. L'exploitation minière appartient plus spécialement à la première catégorie ; les simples opérations dans les placers, à la deuxième. L'extraction minière de l'or proprement dite est, comme toute extraction minière, une activité requérant l'emploi de capital et une compétence que seule l'expérience des ans peut donner. Il n'est pas d'art pratiqué par des hommes civilisés qui requière, pour son développement complet, l'application de tant de sciences et d'arts connexes. Mais, s'ils sont essentiels pour le mineur, en revanche, pratiquement aucun de ces arts ni aucune de ces sciences ne sont nécessaires pour le laveur d'or ou orpailleur, lequel doit compter principalement sur la force de ses bras ou sur la résistance de sa santé. L'appareillage dont il se sert doit nécessairement être simple pour qu'on puisse le transporter d'un endroit à l'autre, le réparer aisément s'il s'endommage, et ne requérir aucune de ces subtilités de maniement qui ferait perdre du temps à l'orpailleur lors de la récolte de petites quantité¹¹⁰. »***

Différence entre les dépôts alluvionnaires d'or, dont on voit aujourd'hui les meilleurs exemples en Sibérie, en Californie et en Australie,

109. *Ibid.*, p. 93-95. – 110. *Ibid.*, p. 95-97.

[p. 139] *et les sables fins charriés chaque année par les fleuves, où l'on trouve dans certains cas de l'or en quantités utilisables. Naturellement, on trouve ces derniers littéralement à la surface, et les premiers se rencontrent parfois sous une couche de là 70 pieds d'épaisseur, constituée de terre, de tourbe, de sable, de gravier, etc. Dans son principe, la méthode de travail doit être identique dans les deux cas.*

*Dans les gisements détritiques, la nature a déjà démolie les parties les plus élevées, les plus généreuses et les plus riches des filons et a trituré et lavé les matériaux de telle manière que l'orpailleur trouve déjà faite la partie la plus pénible du travail ; alors que le mineur, qui attaque les filons en profondeur, plus pauvres, mais plus durables, doit faire appel à toutes les ressources de l'art le plus subtil.***

*On a considéré à juste titre l'or comme le plus noble des métaux pour ce qui est de ses propriétés physiques et chimiques. Il est inaltérable à l'air et ne rouille pas.** (L'inaltérabilité, c'est précisément la résistance à l'oxygène de l'atmosphère.) D'une couleur jaune-rougeâtre brillante à l'état aggloméré, et très dense. Hautement malléable. Sa fusion nécessite une forte température. Poids spécifique¹¹¹.»***

Donc, trois types de production de l'or : 1) Dans le sable des rivières. Simple ramassage en surface. *Lavage*. 2) Dans les *lits*** alluviaux. *Placers***. 3) *Extraction minière***. Sa production n'exige donc aucun développement des forces productives. Dans cette production, la nature fait le plus gros travail.

*(Racines des mots : or, argent, etc. (voir Grimm). Nous n'avons affaire là qu'à des notions générales de clarté, de couleur, qui vont se transférer aux mots. Argent blanc, or jaune ; on dit indifféremment airain et or, airain et fer ; le bronze est en usage aussi bien que le fer jadis en Allemagne¹¹². Parenté immédiate entre *aes* et *aurum*.)*

Cuivre (*airain, bronze* : étain et cuivre) et or utilisés avant argent et fer.

« L'or est utilisé longtemps avant l'argent, parce qu'on le trouve pur et seulement allié avec un peu d'argent ; obtenu par *lavage** simple. L'argent existe en règle générale en *filons encastrés dans les roches les plus dures des terrains primitifs : il exige, pour son extraction, des machines et des travaux compliqués. Dans l'Amérique méridionale*, l'or en filons** pas exploité, mais l'or *disséminé en poudre et en grains dans les terrains d'alluvions**. Egalement du temps d'Hérodote. Les monuments les plus anciens de Grèce, d'Asie, d'Europe septentrionale et du

111. *Ibid.*, p. 72-73. – 112. Jacob GRIMM : *Geschichte der deutschen Sprache*, 1.1, Leipzig, 1853, p. 7,9.

[p. 140] Nouveau Monde prouvent que l'usage de l'or en *ustensiles et bijoux** est possible à l'état semi-barbare ; et *l'emploi** de l'*argent** pour le même usage *dénote par lui seul un état assez avancé**. » Cf. Dureau de la Malle, cahier (2¹¹³).

Cuivre, principal instrument de la guerre et de la paix, (*ibid.*2.) (comme *monnaie* en Italie, *ibid.*¹¹⁴).

b) *Fluctuations du rapport de valeur entre les différents métaux*

Si l'on étudie en général l'usage des métaux en tant que corps de la monnaie, il faut

étudier leur usage relatif respectif, leur apparition précoce ou tardive et, en même temps, les *fluctuations de leur valeur relative*. (Lettonne, Böckh, Jacob.¹¹⁵) (Dans la mesure où cette question est liée, généralement parlant, à la masse des métaux en circulation et à leur rapport avec les prix, elle sera à examiner ultérieurement, sous forme d'annexe historique au chapitre sur le rapport entre l'argent et les prix.)

Le *changement successif** entre or, argent, cuivre à différentes époques a dû nécessairement dépendre d'abord de la *nature des gisements de ces trois métaux, et de l'état plus ou moins pur dans lequel ils se trouvent**. Puis *changements** politiques, tels que *l'invasion de l'Asie et d'une portion de l'Afrique par les Perses et les Macédoniens, plus tard, la conquête par les Romains de la partie des trois continents** (*orbis Romanus*, etc.). Donc dépendant de l'état relatif de pureté où ils se trouvent, et du gisement¹¹⁶.

Le rapport de valeur entre les différents métaux peut être déterminé sans référence aux prix — par le simple rapport *quantitatif* dans lequel ils s'échangent. Nous pouvons procéder de cette façon d'une manière générale si nous ne comparons ||32| entre elles qu'un nombre restreint de marchandises qui ont une mesure de même nom ; p. ex., tant de

113. DUREAU DE LA MALLE : *Economie politique des Romains*, t.1, Paris, 1840, p. 48-49. Marx fait référence ici à son cahier d'extraits n° XIV (qui date d'août- septembre 1851). — 114. DUREAU DE LA MALLE, *o.c.*, p.56-57. — 115. Jean Antoine LETRONNE : *Considérations générales sur réévaluation des monnaies grecques et romaines, et sur la valeur de for et de l'argent avant la découverte de l'Amérique*, Paris, 1817. — August BÖCKH : *Die Staatshaushaltung der Athener*, Berlin, 1817. — William JACOB : *An historical inquiry into the production and consumption of the precious metals*, Londres, 1831. — 116. DUREAU DE LA MALLE, *o. c.*, p. 32-37. Une grande partie de cette citation ne se trouve pas dans le cahier d'extraits n°XIV.

[p. 141] quarts de seigle, d'orge, d'avoine pour tant de quarts de froment. Cette méthode est utilisée dans le troc, où, en général, on échange encore peu et où il n'entre encore en circulation que peu de marchandises, et, pour cette raison, on n'y a pas encore besoin d'argent.

Selon Strabon, chez les Arabes voisins des Sabéens, l'or natif* était si *abondant** qu'on donnait 10 livres d'or pour une livre de fer et 2 livres pour 1 livre d'argent¹¹⁷. Richesse en or des terrains de *Bactriane** (Bactres, etc., bref, Turkestan) et de la partie de l'Asie *située*** entre les Paropamisades (Hindou Kouch) et l'Imaüs (*Montagnes*** de Mustagh), donc le *Desertum arenosum auro abundans*^{li&} (*Désert de Gobi***) : Donc, selon Dureau de la Malle, probable que du 15^e au 6^e siècle avant l'aera christi, le *rapport** de l'or à l'argent = 1:6 ou 1:8, *rapport qui a existé dans la Chine et au Japon** jusqu'au *commencement** du 19^e siècle ; Hérodote le fixe à 1:13 pour la Perse sous Darius Hystaspes. D'après le *code** de Manou, écrit entre 1300 et 600av. J.-C., *l'or à l'argent* = 1 : 2 1/2. *Les naines d'argent ne*

se trouvent guère, en effet, que dans les terrains primitifs, surtout dans les terrains à couches, et dans quelques filons des terrains secondaires. Les gangues de l'argent, au lieu d'être des sables d'alluvion, sont ordinairement les roches les plus compactes et les plus dures, telles que le quartz, etc. Ce métal est plus commun dans les régions froides, soit par leur latitude, soit par leur élévation absolue, que l'or qui, en général, affecte les pays chauds. Au contraire de l'or, on ne rencontre que très rarement l'argent à l'état de pureté, etc.* (le plus souvent combiné à l'arsenic ou au soufre) (acide muriatique**, salpêtre nitrique**). Quant à savoir en quelles quantités ces deux métaux sont répandus (avant la découverte de l'Australie et de la Californie) : Humboldt, en 1811, estime le rapport de l'or à l'argent en Amérique = 1 : 46, en Europe (Russie d'Asie comprise) = 1 : 40. Les *minéralogistes** de l'Académie des Sciences* aujourd'hui (1842¹¹⁹) = 52 : 1; pourtant la livre d'or vaut seulement 15 livres d'argent* ; donc rapport de valeur = 1 : 15¹²⁰.

Cuivre : Densité = 8,9. Belle couleur d'aurore ; assez grande dureté ; exige pour la fusion une très haute température. Il n'est pas rare de le rencontrer à l'état pur ; souvent combiné à l'oxygène ou au soufre. Il a pour gisement* les terrains primordiaux anciens*. Mais se trouve aussi souvent, plus que les autres minéraux, à la surface du sol, soit à des petites profondeurs, aggloméré en masses pures, quelquefois d'un poids

 117. *Ibid.*, p.52. – 118. Désert de sable abondant en or. – 119. Erreur pour: 1840. – 120. DUREAU DE LA MALLE, O. C., p. 54-56.

[p. 142] *considérable*. Employé* avant le fer* dans la guerre et dans la paix. (Au cours du développement historique, l'or se comporte par rapport à l'argent en tant que matériau de la monnaie, comme le cuivre en tant qu'instrument de travail par rapport au fer.) Circule en grande quantité dans l'Italie dominée par les Romains, du 1^{er} au 6^e siècle. On peut déterminer a priori le degré de civilisation d'un peuple d'après la seule connaissance de l'espèce du métal, or, cuivre, argent ou fer, qu'il emploie pour ses armes, ses outils ou sa parure*. Hésiode dans son poème sur l'agriculture¹²¹ : «*XaXœôèpaovroxéXaçSOÛHEUHEatôiqpoç* . »

Lucrece: «*Et prioriaeris erat quam ferri cognitur usus*¹²³.» Jacob mentionne de très anciennes mines de cuivre en Nubie et en Sibérie (voir Dureau, 58): Hérodote dit que les Massagètes n'avaient que du bronze*, pas de fer*. Le fer, d'après les marbres d'Oxford*, pas connu avant 1431 av. J.-C. Chez Homère, fer rare. En revanche, usage très commun* de l'airain* (airain, bronze), cet alliage* de cuivre, de zinc et d'étain, dont les sociétés grecque et romaine se servirent si longtemps, même pour la fabrication des haches et des rasoirs¹²⁴. L'Italie assez riche en cuivre natif; aussi la monnaie de cuivre forma-t-elle*, jusqu'en 247 av. J.-C., sinon le numéraire unique, au moins la monnaie normale, l'unité monétaire de l'Italie moyenne*. Les colonies grecques de l'Italie méridionale recevaient de Grèce ou d'Asie, directement ou par Tyr et Carthage, l'argent à partir duquel, dès le 5^e

ou 6e siècle¹²⁵, elles faisaient de la monnaie. Les Romains, semble-t-il, possédaient de la monnaie d'argent avant le bannissement des rois, mais, dit Pline, * *interdiction id vetere consulte patrum, Italiae parti*» (exploitation de ses mines d'argent) « *jubentium*»¹²⁶. Ils craignaient les conséquences d'un moyen de circulation facile: luxe, accroissement du nombre d'esclaves, accumulation, concentration de la propriété foncière¹²⁷. Chez les Etrusques aussi, le cuivre antérieur à l'or pour la monnaie.

Il est faux de dire comme le fait Garnier (voir cahier III, p. 28) : « C'est naturellement dans le règne minéral qu'on a cherché et choisi la *matière destinée à l'accumulation**¹²⁸. » C'est le contraire ; c'est après la décou-

121. *Ibid.*, p.57. – 122. Leur instrument était d'airain; il n'y avait pas encore de fer noirâtre. – 123. L'usage de l'airain fut connu plus tôt que celui du fer. – 124. *Ibid.*, p.64. – 125. *Ibid.*, p.64. – 126. Ceci est interdit en vertu d'une ancienne décision du Sénat qui ordonne que l'on épargne l'Italie (qu'on épargne ses mines d'argent). – 127. *Ibid.*, p.65. – 128. Germain GARNIER : *Histoire de la monnaie...*, t.1, Paris, 1819, p.7.

[p. 143] verte métallique (que ce soit en tant que monnaie au sens propre ou seulement en tant que moyen d'échange préféré, au poids), que l'accumulation a commencé. *Parler particulièrement* de ce point pour l'or. *Reitemeier*¹²⁹ dit justement (voir cahier II, p. 34) : « Chez les peuples anciens l'or, l'argent et le cuivre utilisés d'abord comme outils pour frapper et casser avant le fer, malgré leur *relatif manque de solidité*, et avant qu'on ne les utilise comme monnaie. » (Amélioration des outils lorsqu'on apprit à donner au cuivre, par la trempe, une dureté qui défiait la solidité de la roche. A partir d'un cuivre fortement durci, on fabriquait burins et marteaux dont on se servait pour venir à bout de la roche. Finalement, découverte du fer¹³⁰.) *Jacob dit*: « Dans l'organisation patriarcale » (voir cahier IV, p. 3), « où les métaux avec lesquels on fait des armes, comme 1) *airain*** 2) *fer*** , sont rares et terriblement chers, comparés aux *moyens de subsistance courants et aux vêtements utilisés à cette époque*** , bien qu'on ne connût pas les pièces de monnaie en métal précieux** , l'or et l'argent ont acquis néanmoins la faculté** de s'échanger plus facilement et plus commodément contre les autres métaux que le grain et le bétail**¹³¹. » |

133| « D'ailleurs, pour obtenir l'or pur ou presque pur des immenses terrains d'alluvion situés entre les chaînes de l'Indou-kosh¹³² et de l'Himalaya, il ne fallait qu'un simple lavage*. Autrefois, la population* dans ces contrées de l'Asie* était abondante*; et, par conséquent, main- d'œuvre à très bon marché*. Argent relativement cher à cause de la difficulté (technique) de son exploitation. L'effet contraire s'est produit dans l'Asie et dans la Grèce à partir de la mort d'Alexandre. Les sables aurifères s'épuisèrent ; le prix des esclaves et de la main-d'œuvre augmenta ; la mécanique et la géométrie ayant fait d'immenses progrès depuis Euclide jusqu'à Archimède, on put exploiter avec profit les riches filons des mines d'argent de l'Asie, de la Thrace et de l'Espagne, et, l'argent étant 52 fois plus abondant que l'or, le rapport de valeur entre les deux métaux dut changer, et la livre d'or qui, du temps de Xénophon, 350a. Ch., s'échangeait contre 10 livres d'argent, valut 18 livres de ce dernier métal l'an 442 après Christ*³³. » Donc hausse de 1 : 10 à 1 : 18.

A la fin du 5^e siècle après J.-C., énorme réduction de la masse d'argent liquide, arrêt de l'industrie extractive. Au moyen âge, jusqu'à la fin du

129. Johann Friedrich REITEMEIER: *Geschichte des Bergbaues und Hüttenwesens bei den alten Völkern*, Göttingen, 1785, p. 14-16. – 130. *Ibid.*, p.32. – 131. William JACOB : *An historial inquiry into the production and consumption of the precious metals*, vol. I, Londres, 1831, p. 142. – 132. On orthographie maintenant : *Hindou Kouch*. – 133. DUREAU DE LA MALLE, *o. c.*, p. 62-63.

[p. 144] 15^e siècle, une part relativement importante de la monnaie existe en pièces d'or. (La réduction affecte particulièrement l'argent qui, naguère, était le métal qui circulait le

plus.) Rapport au 15^e siècle =1:10, au 18^e siècle =1:14 sur le continent. En Angleterre = 1 : 15. Dans l'Asie moderne, l'argent, dans le commerce, davantage comme marchandise; particulièrement en Chine, où la monnaie de cuivre (taël¹³⁴, composition de cuivre, zinc, plomb) est la monnaie nationale ; en Chine, l'or (et l'argent) au poids, est la marchandise pour la balance du commerce extérieur¹³⁵.

A Rome, grandes fluctuations entre la valeur du cuivre et de l'argent (pour le numéraire). Jusqu'à Servius, *métal en lingots** pour les échanges : aes rude¹³⁶. L'unité monétaire, l'as de cuivre = 1 livre de cuivre. Sous le règne de Servius, rapport de l'argent au cuivre = 279 : 1 ; jusqu'au début des guerres puniques = 400 : 1 ; à l'époque de la première guerre punique = 140 : 1 ; de la deuxième guerre punique = 112 : 1.

A l'origine, or très cher à Rome, alors qu'il y a l'argent en provenance de Carthage (et d'Espagne) ; or utilisé en *lingots** exclusivement jusqu'à 547. Rapport de l'or à l'argent dans le commerce = 13,71 : 1 ; dans les *monnaies* = 17,4 : 1 ; sous César = 12 : 1 (lorsqu'éclata la guerre civile, après le pillage de l'*aerarium* par César, = 8 : 1 seulement ; sous Honorius et Arcadius (397), fixé = 14,4 : 1 ; sous Honorius et Théodose le Jeune (422)= 18:1. Rapport de l'argent au cuivre = 100 : 1 ; de l'or à l'argent = 18 : 1. Première pièce d'argent frappée à Rome en 485 u.c.¹³⁷, première pièce d'or : 547. Dès que l'as, après la deuxième guerre punique, fut réduit à 1 once, il ne fut plus que *monnaie d'appoint** ; le *sesterce** (d'argent) *unité monétaire** et tous les paiements importants faits en *argent**. (Dans l'usage quotidien, le cuivre (plus tard le fer) resta le métal principal. Sous les empereurs d'Orient et d'Occident, le solidus (*aureus*), donc l'or, est la monnaie de régulation.)

Dans le monde antique donc, si l'on fait la moyenne : *Premièrement: Valeur de l'argent proportionnellement plus élevée que celle de l'or*. Abstraction faite de phénomènes isolés (Arabes), où l'or

134. *Tehen*. En réalité c'est la *sapèque* (1800 sapèques — un taël) qui correspond à ces données métalliques. Le taël est équivalent pour l'argent. (Voir J-A.DECOURDEMANCHE : *Traité des monnaies, mesures et poids anciens et modernes de l'Inde et de la Chine*, Paris, 1913, p. 138). — 135. Gustav von GÜLICH : *Geschichtliche Darstellung des Handels, der Gewerbe und des Ackerbaus der bedeutendsten Handeltreibenden Staaten unsrer Zeit*, t. 5, léna, 1845, p. 110-111. . — 136. DURE.AU DE LA MALLE, *O. C.*, p. 66-67. *Aes rude* : bronze non frappé mais servant de monnaie. — 137. *Urbis conditae* : à dater de la construction de la ville.

[p. 145] est meilleur marché que l'argent et plus encore que le fer, en Asie, du 15^e au 6^e siècle av. J.-C., rapport de l'or à l'argent = 6 : 1 ou 8 : 1 (ce dernier *rapport** en Chine et au Japon jusqu'au début du 19^e siècle). Dans le *Code** de Manou, même = 2¹/₂ : 1. Ce

faible rapport découlant des mêmes causes qui font que, comme métal, c'est l'or qu'on découvre le premier. A cette époque, l'or venait principalement d'Asie et d'Egypte. A cette période correspond, dans le développement de l'Italie, le *cuivre* en tant que monnaie. De même que, de façon générale, le cuivre, en tant qu'instrument principal de la guerre et de la paix, correspond à l'or en tant que métal précieux prédominant. A l'époque de Xénophon encore, rapport de l'or à l'argent = 10 : 1.

Deuxièmement : A partir de la mort d'Alexandre, hausse relative de la valeur de l'or par rapport à l'argent avec l'épuisement des *sables aurifères**, avec le progrès de la technique et de la civilisation ; et ainsi exploitation des mines d'argent ; dès lors, influence de la plus grande présence quantitative de l'argent dans le sol par rapport à l'or. Mais ce sont en particulier les Carthaginois, c'est l'exploitation de l'Espagne qui, comme la découverte de l'argent américain à la fin du 15^e siècle, devaient bouleverser le rapport entre l'or et l'argent. Rapport avant l'époque de César = 17:1, plus tard 14:1; finalement, à partir de 422 ap. J.-C. = 18:1. (Baisse de l'or sous César pour des raisons accidentelles.) A la baisse de l'argent par rapport à l'or correspond l'avènement du fer comme principal instrument de production dans la guerre et dans la paix. Si, dans la première période, on importe de l'or de l'Orient, dans la seconde, importation d'argent des contrées plus froides de l'Occident

Troisièmement, au moyen-âge : On retrouve le même rapport qu'à l'époque de Xénophon, 10:1 (Dans certains endroits = 12:1 ?)

Quatrièmement, après la découverte de l'Amérique: On retrouve à peu près le rapport de l'époque d'Honorius et d'Arcadius (397) ; 14 à 15:1. Bien que, depuis la fin de la période 1815-1844, il y ait eu croissance de la production d'or, l'or faisait prime (p. ex., en France). Il est probable que la découverte de la Californie et de l'Australie entraînera le retour,

Cinquièmement, au rapport 18:1 de l'Empire romain, sinon à un rapport plus élevé encore. La baisse de prix relative de l'argent-métal, avec le progrès de la production de métaux précieux, aussi bien dans l'antiquité que dans les temps modernes, progresse d'Est en Ouest, jusqu'à ce que la Californie et l'Australie renversent la tendance. Dans le détail, grandes fluctuations ; mais si l'on considère les différences principales, celles-ci se répètent de manière frappante¹³⁸.]

38. Ce qui précède fait référence à DUREAU DE LA MALLE, *o. c.*, p. 70-96, etc.

[p. 146] |34| Chez les Anciens, le cuivre trois ou quatre fois plus cher qu'aujourd'hui. (Garnier¹³⁹.)

c) Il faut étudier maintenant les sources d'approvisionnement de l'or et de l'argent et leur connexion avec le développement historique.

d) *L'argent en tant que numéraire*. Bref historique des monnaies. Dévaluation et réévaluation, etc.

[Le cours de la monnaie]

La *circulation* ou *cours de la monnaie* correspond à une *circulation* ou un *cours inverses des marchandises*. La marchandise de A passe dans les mains de B, alors que l'argent de B passe dans les mains de A, etc. La circulation de l'argent, comme celle de la marchandise, part d'une infinité de points différents et revient à une infinité de points différents. Le départ d'un centre unique vers les différents points de la périphérie et le retour de tous les points de la périphérie vers un centre unique n'ont pas lieu au niveau que nous examinons ici, s'agissant du cours de l'argent, à l'échelon de sa circulation *immédiate*, mais seulement dans la circulation *médiatisée* par le système bancaire. Mais il n'en reste pas moins que cette première circulation naturelle se compose d'une masse de parcours multiples. Le cours de l'argent proprement dit ne commence toutefois que là où l'or et l'argent cessent d'être marchandises ; entre les pays qui exportent des métaux précieux et ceux qui en importent, il n'y a pas circulation dans cette acception, mais simple échange, puisque, dans ce cas, l'or et l'argent ne font pas figure de monnaie, mais de marchandise. Dans la mesure où l'argent médiatise l'échange des marchandises, c'est-à-dire, ici, leur circulation, où il est donc moyen d'échange, il est *instrument de la circulation, rouage de la circulation* ; mais dans la mesure où, dans ce procès, on le fait circuler lui-même, où il tourne, où on lui fait suivre un parcours et un mouvement propres ; il a lui-même une *circulation, circulation monétaire, cours de la monnaie*. Il s'agit donc de découvrir jusqu'à quel point cette circulation est déterminée par des lois particulières. Dès le départ, il est clair en tout cas que, si la monnaie est pour la marchandise le rouage de la circulation, la marchandise l'est tout autant pour la monnaie. Si l'argent fait circuler les marchandises, les marchandises font circuler l'argent. La circulation des marchandises et la circulation de l'argent se conditionnent donc réciproquement. En ce qui concerne le cours de l'argent, il faut considérer trois choses : 1) la forme du mouvement lui-même ; la ligne qu'il parcourt (son concept) ; 2) la quantité d'argent en circulation ; 3) la

139. Germain GARNIER: *Histoire de la monnaie....* t.1, Paris, 1819, p.253.

[p. 147] vitesse à laquelle il accomplit son mouvement, circule. On ne peut le faire qu'en se référant à la circulation des marchandises. Dès le départ, il est clair en tout cas que la circulation des marchandises présente des moments tout à fait indépendants de la circulation monétaire et qui même, au contraire, soit la déterminent directement, soit la déterminent en ce sens que les circonstances qui déterminent, p. ex. la vitesse de circulation des marchandises, déterminent aussi celle de la circulation de l'argent. Le caractère global du mode de production déterminera l'une et l'autre, et plus directement la circulation des marchandises. La masse des échangistes (effectif de la population) ; leur

répartition entre villes et campagnes ; la quantité absolue de marchandises, de produits et d'agents de production ; la masse relative des marchandises mises en circulation ; le développement des moyens de communication et de transport en ce double sens qu'il détermine aussi bien le cercle de ceux qui échangent entre eux, qui entrent en contact, que la vitesse à laquelle la matière première parvient au producteur et le produit au consommateur ; enfin, le développement de l'industrie qui concentre diverses branches de production, filature, tissage, teinturerie, p. ex., et rend ainsi superflus une série d'actes d'échange intermédiaires. La circulation des marchandises est la condition première de la circulation de l'argent. Voir dans quelle mesure, de son côté, celle-ci détermine à son tour la circulation des marchandises.

Il faut d'abord fixer le *concept général de circulation ou de cours*.

A noter encore que ce que la monnaie fait circuler, ce sont des valeurs d'échange, donc des *prix*. Dans le cas de la circulation des marchandises, il faut, par conséquent, tenir compte non seulement de leur masse, mais tout autant de leurs prix. Une grande quantité de marchandises de valeur d'échange, de prix peu élevés, requiert manifestement pour sa circulation moins de monnaie qu'une masse moindre d'un prix double. Il faut donc, en fait, développer le concept de *prix* avant celui de circulation. La circulation c'est l'apposition des prix, le mouvement dans lequel les marchandises sont transformées en prix : leur réalisation en tant que prix. La double détermination de l'argent en tant que 1) *mesure* ou élément dans lequel la marchandise est réalisée en tant que valeur d'échange, et 2) *moyen d'échange*, instrument de circulation, agit dans des directions tout à fait différentes. L'argent ne fait circuler que des marchandises déjà transformées *idéellement* en argent, non seulement dans la tête de l'individu singulier, mais encore dans la représentation de la société (immédiatement dans la représentation des partenaires au cours du procès d'achat et de vente). Cette transformation idéale en argent et la transformation réelle ne sont nullement déterminées par les mêmes lois. Il faut analyser le rapport qu'elles ont entre elles.

[p. 148] a) [L'argent comme mesure des valeurs]

L'une des déterminations essentielles de la circulation est qu'elle fait circuler des valeurs d'échange (produits ou travail), et, plus précisément» des valeurs d'échange déterminées en tant que *prix*. Partant, toute espèce d'échange de marchandises, p. ex., *troc***, prestations en nature, corvées féodales, etc., ne constitue donc pas encore la circulation. Pour qu'il y ait circulation, deux choses avant tout sont nécessaires ; *premièrement*: le présupposé que les marchandises soient des prix ; *deuxièmement*: non pas des actes d'échange singuliers, mais un ensemble, une totalité d'échanges en continu mouvement et s'opérant plus ou moins sur toute la surface de la société ; un système d'actes d'échange. ||35| La marchandise est déterminée comme valeur d'échange. En tant que valeur d'échange, elle est, dans un rapport déterminé (proportionnellement au

temps de travail contenu en elle), un équivalent pour toutes les autres valeurs (marchandises) ; mais elle ne correspond pas immédiatement à cette détermination qui est la sienne. En tant que valeur d'échange, elle est différente de ce qu'elle est dans son existence naturelle. Il faut une médiation pour la poser comme valeur d'échange. C'est pourquoi, dans l'argent, la valeur d'échange lui fait face comme quelque chose d'autre. Ce n'est que lorsque la marchandise est posée en tant qu'argent qu'elle est valeur d'échange pure, ou encore; la marchandise en tant que valeur d'échange pure est argent. Mais, en même temps, l'argent existe désormais en dehors de la marchandise et à côté d'elle ; la valeur d'échange de cette dernière, la valeur d'échange *de* toutes les marchandises, a acquis une existence indépendante d'elle, une existence autonomisée dans un matériau propre, dans une marchandise spécifique. La valeur d'échange de la marchandise exprime l'ensemble des rapports quantitatifs dans lesquels toutes les autres marchandises peuvent être échangées contre elle, rapports déterminés ; par les quantités inégales de ces marchandises qui peuvent être produites pendant le même temps de travail. Désormais, l'argent existe en tant que valeur d'échange de toutes les marchandises, en dehors et à côté d'elles. Il est d'abord la matière universelle dans laquelle elles doivent être plongées, dorées et argentées, pour acquérir leur libre existence de valeurs d'échange. Elles doivent être traduites en argent, exprimées en lui. L'argent devient le dénominateur universel des valeurs d'échange, des marchandises en tant que valeurs d'échange. Et la valeur d'échange, exprimée en argent, c'est-à-dire posée égale à l'argent, c'est le *prix*. Après avoir posé l'argent comme quelque chose d'autonome face aux valeurs d'échange, on pose maintenant les valeurs d'échange dans la détermination de l'argent qui, en tant que sujet, leur fait face ; cependant,

[p. 149] toute valeur d'échange est un quantum déterminé ; une valeur d'échange déterminée quantitativement. En tant que telle, elle est = à un certain quantum d'argent. En vertu de la loi générale, cette détermination est donnée par le temps de travail réalisé dans la valeur d'échange. Donc, une valeur d'échange qui est le produit, *disons*** d'une journée, s'exprime en un quantum d'or ou d'argent qui = une journée de temps de travail ; qui est le produit d'une journée de travail. La mesure universelle des valeurs d'échange devient maintenant la mesure présente entre toute valeur d'échange et l'argent avec lequel on la *met en équation*¹⁴⁰. (L'or et l'argent sont tout d'abord déterminés par leurs coûts de production dans les pays où ils sont produits. « Dans les *pays miniers***, tous les prix dépendent finalement des coûts de production des *métaux précieux* ; ... *la rémunération payée au mineur***,... donne l'*échelle*** de calcul pour la *rémunération*** de tous les autres *producteurs***... La valeur en or et en argent de toute marchandise non soumise à un monopole dépend, dans un pays dépourvu de mines, de l'or et de l'argent que l'on peut obtenir par l'exportation du résultat d'une quantité donnée de travail, du taux ordinaire de profit et, selon les cas, du montant payé pour les salaires et du temps pour lequel on les a avancés**. » (Senior)¹⁴¹. En d'autres termes, de la *quantité d'or et d'argent*** obtenue *directement ou indirectement*** par les pays miniers pour une certaine quantité de travail (de produits exportables). L'argent est d'abord ce qui exprime la relation d'égalité de toutes les valeurs d'échange : en lui, elles sont homonymes.

La valeur d'échange posée dans la détermination de l'argent est le prix. Dans le prix, la valeur d'échange est exprimée en tant que quantité déterminée d'argent. Dans le prix, l'argent apparaît, premièrement, comme l'*unité* de toutes les valeurs d'échange ; deuxièmement, comme unité dont elles contiennent un multiple déterminé, de telle sorte que, par comparaison avec lui, est exprimée leur détermination quantitative, leur rapport quantitatif réciproque. L'argent est donc posé ici comme *mesure* des valeurs d'échange ; et les prix, comme valeurs d'échange mesurées à l'argent. Que l'argent soit la mesure des prix, et que donc les valeurs d'échange soient comparées entre elles par référence à lui, une détermination qui s'impose d'elle-même. Mais ce qui est plus important pour le développement, c'est que, dans le prix, la *valeur d'échange est comparée à l'argent*. Après qu'on a posé l'argent comme

140. *Gleichsetzen* : littéralement : poser égal à... (c'est d'ailleurs souvent ainsi que nous traduisons cette expression).

141. Nassau William SENIOR: *Three Lectures on the cost of obtaining money...*, Londres, 1830, p. 13-14, 14-15.

[p. 150] la valeur d'échange autonome, séparée des marchandises, la marchandise singulière, la valeur d'échange particulière, est à son tour *mise en équation avec* l'argent, c'est-à-dire posée égale à un quantum d'argent déterminé : elle est exprimée en tant

qu'argent, traduite en argent. En étant posées égaies à l'argent, les marchandises se trouvent de nouveau rapportées les unes aux autres, telles que les définissait leur concept, en tant que valeurs d'échange: à savoir qu'elles coïncident et se comparent dans des proportions déterminées. La valeur d'échange particulière, la marchandise, est exprimée, subsumée, posée sous la détermination de la valeur d'échange autonomisée, l'argent. Voir plus haut comment les choses se passent (c'est-à-dire comment on trouve le rapport quantitatif entre la valeur d'échange déterminée quantitativement et telle quantité déterminée d'argent). Mais, du fait que l'argent a une existence autonome en dehors des marchandises, le prix de la marchandise apparaît comme étant une relation *extérieure* des valeurs d'échange ou des marchandises à l'argent ; la marchandise *n'est pas* prix comme elle était valeur d'échange en vertu de sa substance sociale ; cette détermination-ci ne coïncide pas *immédiatement* avec la marchandise ; mais est médiatisée par la comparaison de cette dernière avec l'argent ; la marchandise *est* valeur d'échange, mais elle *a* un prix. La valeur d'échange était en unité immédiate avec elle, en était la détermination immédiate qui se décomposait tout aussi immédiatement, de sorte qu'on avait, d'un côté, la marchandise, de l'autre, sa valeur d'échange (dans l'argent) alors que, maintenant, dans le *prix*, d'un côté, la marchandise se rapporte à l'argent comme à quelque chose qui est en dehors d'elle, et, deuxièmement, elle est elle-même posée *idéellement comme* argent, puisque l'argent a une réalité distincte d'elle. Le prix est une propriété de la marchandise, une détermination dans laquelle elle est *représentée* en tant qu'argent. Le prix n'est plus une détermination immédiate de la marchandise, mais une détermination réfléchie. ||36| A côté de l'argent réel, la marchandise existe maintenant comme argent posé idéellement¹⁴².

L'illustration la plus simple de cette détermination, à la fois de l'argent en tant que *mesure* et de la marchandise en tant que *prix*, c'est la différence entre *argent réel* et *argent de compte*. En tant que mesure, l'argent sert toujours comme argent de compte et, en tant que prix, la marchandise est toujours transformée en argent de manière seulement idéale.

«L'évaluation de la marchandise par le vendeur, l'offre faite par l'acheteur, les factures, les engagements, les rentes, les inventaires, etc., bref, tout ce qui amène ou précède l'acte matériel du paiement doit être exprimé en monnaie de compte. La monnaie réelle n'intervient que pour

142. *Ideell gesetzt Geld.*

[p. 151] réaliser les paiements et solder (liquider) les comptes. Si j'ai à payer 24 *livres** 12 *sous**, la monnaie de compte présente 24 unités d'une espèce et 12 d'une autre espèce, tandis que, en réalité, je solderai ce compte en deux pièces, l'une d'or, valant 24 *livres**, l'autre d'argent, valant 12 *sous**. La masse totale de la monnaie réelle a des limites nécessaires dans les besoins de la circulation. La monnaie est une mesure idéale qui n'a

pas de limite, sinon l'imagination. Employée pour exprimer *toute espèce de richesse, lorsque celle-ci n'est considérée que sous l'angle de la valeur d'échange*; il en va ainsi pour la richesse nationale, le revenu de l'Etat et des particuliers ; les valeurs de compte, sous quelque forme que ces valeurs existent, sont réglées d'après la même formule ; en sorte qu'il n'y a pas un seul article dans la *masse des choses consommables** qui ne soit plusieurs fois converti par la pensée en argent, tandis que, comparée à cette masse, la somme totale du numéraire effectif est au plus de 10:1. » *Garnier*. (Cette dernière proportion est mauvaise. 1 : des millions serait plus juste. Mais c'est tout à fait immesurable¹⁴³.)

Si donc, à l'origine, l'argent exprimait la valeur d'échange, maintenant, en tant que prix, en tant que valeur d'échange réalisée mentalement, posée de manière idéale, la marchandise exprime une somme d'argent : de l'argent dans une proportion déterminée. En tant que prix, toutes les marchandises sont, sous différentes formes, des représentants de l'argent, alors qu'auparavant l'argent, en tant que valeur d'échange autonomisée, était le représentant unique de toutes les marchandises. Après que l'argent a été posé réellement comme marchandise, la marchandise est posée idéellement comme argent.

Or il est en premier lieu évident que, dans cette conversion idéale des marchandises en argent, ou dans cette opération où les marchandises sont posées comme *prix*, la quantité de monnaie existant réellement est absolument indifférente et ce à deux égards: *premièrement: la conversion idéale des marchandises en argent est prima facie*¹⁴⁴ indépendante de la masse de numéraire réel et n'est pas limitée par elle. Ce procès ne nécessite pas la moindre pièce de monnaie, pas plus qu'il n'est nécessaire d'utiliser une mesure de longueur (disons Faune) pour exprimer, par exemple, le quantum d'aunes idéal. Si l'on évalue, p.ex., toute la richesse nationale de l'Angleterre en monnaie, c'est-à-dire si on l'exprime en tant que prix, chacun sait qu'il n'existe pas assez de monnaie dans le monde pour réaliser ce prix. Dans cette opération, l'argent n'est nécessaire que comme catégorie, comme rapport pensé.

143. Germain **GARNIER**, *o. c.*, p. 72-78. – 144. Au premier abord.

[p. 152] *Deuxièmement:* puisque l'argent vaut comme unité, que donc on exprime la marchandise en sorte qu'elle contienne une somme déterminée de parts aliquotes d'argent, qu'elle soit mesurée par lui, du coup, ce qui sert à les mesurer l'un et l'autre, c'est la mesure universelle des valeurs d'échange les coûts de production ou le temps de travail. Si donc $\frac{1}{3}$ d'once d'or est le produit d'1 journée de travail et la marchandise x, le produit de 3 journées de travail, la marchandise x = 1 once ou 3£ 17 sh. 7 pence. Quand on mesure l'argent et les marchandises, intervient de nouveau la mesure primitive des valeurs d'échange. Au lieu d'être exprimée en 3 journées de travail, la marchandise l'est

dans la quantité d'or ou d'argent qui est le produit de 3 journées de travail. Le quantum de numéraire réellement en stock n'a manifestement rien à voir avec cette proportion.

(*Erreur de James Mill*: ne voit pas que ce sont leurs coûts de production, et non la quantité des métaux précieux, qui déterminent leur valeur et que les prix des marchandises sont *mesurés en valeur métallique***¹⁴⁵.)

(« Dans l'échange, les marchandises sont mesure réciproque... Mais ce procédé nécessiterait autant de points de comparaison qu'il y a de marchandises en circulation. Si l'on échangeait une marchandise contre une seule autre, et non contre deux marchandises, elle ne pourrait pas servir de *terme*** de comparaison... D'où la nécessité d'un *terme commun de comparaison** ... Ce *terme*** peut être purement idéal... La fonction de mesure est la destination primitive, plus importante que celle de *gage**... Dans le commerce entre la Chine et la Russie, l'argent-métal sert à évaluer toutes les marchandises, néanmoins ce *commerce** se fait par *trocs**. » (Storch¹⁴⁶.) « L'opération de mesure par l'argent ressemble à l'emploi des poids lors de la comparaison de quantités matérielles. Même nom pour les deux unités destinées à compter et le poids et la valeur de toute chose. *Mesures de poids et mesures de valeur, mêmes noms*. On trouva facilement un *étalon** qui avait toujours un poids identique. Pour la monnaie, il s'est de nouveau agi de la *valeur* d'une livre de métal d'argent = ses coûts de production. » (Sismondi¹⁴⁷. Non seulement les mêmes noms. Or et argent étaient pesés à l'origine. Ainsi chez les Romains, l'as = 1 livre de cuivre.) |

145. Thomas TOOKE : *An inquiry...*, o. c., p. 136. Cité d'après le cahier d'extraits constitué en 1854-1855. L'« erreur de James Mill » en question y était déjà notée avec un renvoi à la page 40 du cahier d'extraits n° VII (qui date de 1851). – 146. Henri STORCH : *Cours d'économie politique...*, t.1, Paris, 1823, p.81-88. Tiré du cahier d'extraits intitulé *Das vollendete Geldsystem*, p. 7. – 147. J. C. L. Simonde de SISMONDI : *Etudes sur l'économie politique*, Bruxelles, 1838, p. 264-268. Même origine que l'extrait de Storch ci-dessus.

[p. 153] | 37 |¹⁴⁸ « Chez Homère et Hésiode, ce sont les moutons et les bœufs, et non l'or et l'argent, qui sont la monnaie dans sa fonction de mesure des valeurs. Troc dans la plaine de Troie¹⁴⁹. » (Jacob.) (*De même esclaves au moyen âge. ibid*¹⁵⁰)

L'argent peut être posé dans sa détermination de mesure et d'élément universel des valeurs d'échange sans être réalisé dans ses autres déterminations, donc également avant d'avoir pris la forme de monnaie métallique. Dans le cas du troc simple. Toutefois on présuppose alors qu'il n'y a vraiment que peu d'échanges ; que les marchandises ne sont pas développées en tant que valeurs d'échange ni, par conséquent, en tant que *prix*. (« *Un étalon général*** dans le prix d'une *chose quelconque*** présuppose *qu'on l'aliène fréquemment et couramment***. Cela n'est pas le cas dans les situations sociales simples. Dans les pays non industriels, beaucoup de choses n'ont pas de prix déterminé... *Seule la vente peut déterminer les prix, et seule la vente fréquente peut fixer un étalon***. La vente

*fréquenté*** des articles de première *nécessité*** dépend du rapport entre la ville et la campagne», etc.¹⁵¹)

Le développement de la détermination de prix présuppose que l'individu singulier ne produise pas directement sa subsistance, mais que son produit immédiat soit *valeur d'échange*, qu'il passe donc nécessairement d'abord par la médiation d'un procès social pour devenir *moyen de subsistance* pour lui. Beaucoup de stades intermédiaires entre le développement complet de cette base de la société industrielle et l'état patriarcal, innombrables nuances.

Il découle de ce a): si les coûts de production des métaux précieux montent, le prix de toutes les marchandises baisse ; si les coûts de production des métaux précieux baissent, le prix de toutes les marchandises monte. Ceci est la loi générale ; nous verrons qu'elle est modifiée selon les cas.

b) [L'argent comme moyen de circulation]

Si, dans les prix, les valeurs d'échange sont converties *idéellement* en argent, dans l'échange, dans l'achat et la vente, elles sont converties

148. En haut de cette p. 37, Marx a écrit Wirth, ce qui doit renvoyer à l'ouvrage de Johann Georg WERTH: *Die Geschichte der Deutschen*, Stuttgart, 1846, (p. 97-99). – 149. William JACOB : *An historical inquiry...*, o.c., p. 109. – 150. *Ibid.*, p. 351. – 151. James STEUART: *An inquiry...*, vol. I, Dublin, 1770, p. 395-396.

[p. 154] *réellement* en argent, échangées contre de l'argent, pour, en tant qu'argent, s'échanger à leur tour contre de la marchandise. Il faut que la valeur d'échange particulière s'échange d'abord contre la valeur d'échange *universelle* pour s'échanger ensuite de nouveau contre une valeur d'échange particulière. La marchandise ne se réalise en tant que valeur d'échange que par ce mouvement de médiation dans lequel l'argent joue le rôle du médiateur. L'argent tourne donc en sens inverse des marchandises. Il apparaît comme le médiateur de l'échange. Il est rouage de la circulation, instrument de circulation qui fait tourner les marchandises ; mais, en tant que tel, il a en même temps sa circulation propre— *cours de l'argent, circulation de l'argent*. Le prix de la marchandise n'est réalisé que dans son échange contre de l'argent effectif, ou encore dans son échange effectif contre de l'argent.

Il découle de ce qui précède : les marchandises ne seront échangées réellement contre de l'argent, converties en argent effectif, qu'après avoir été transformées auparavant idéellement en argent — c'est-à-dire une fois qu'elles sont des prix, après avoir reçu une *détermination de prix*. Les *prix* sont donc le *présupposé* de la circulation monétaire, même si leur réalisation apparaît comme le résultat de cette dernière. Les circonstances qui font monter ou baisser les *prix* des marchandises, parce qu'elles font monter ou

baisser leur valeur d'échange au-dessus ou au-dessous de leur valeur moyenne, doivent être exposées dans la section sur la valeur d'échange et précèdent le procès de leur *réalisation* effective dans l'argent ; donc, elles apparaissent d'abord tout à fait indépendantes de ce procès. Des rapports numériques restent naturellement les mêmes si je les présente sous forme de fractions décimales. Ce n'est qu'une autre *dénomination*. Pour faire effectivement circuler les marchandises, il faut à cet effet des *instruments de transport*, et ce ne peut être l'œuvre de l'argent. Quand j'ai acheté 1 000 livres de fer pour la somme de x£, la propriété du fer est passée dans mes mains. Mes x£ ont fait leur office de moyen d'échange et ont circulé, tout comme le titre de propriété. Inversement, le vendeur a réalisé le prix du fer, il a réalisé le fer en tant que valeur d'échange. Mais l'argent ne fait rien pour amener maintenant le fer de lui à moi ; il faut pour cela un véhicule, des chevaux, des chemins, etc. La circulation effective des marchandises dans le temps et dans l'espace n'est pas l'œuvre de l'argent. Il ne fait que réaliser leur *prix*, transférant ainsi le titre de propriété de la marchandise à l'acheteur, à celui qui a offert les moyens d'échange. Ce que l'argent fait circuler, ce ne sont pas les marchandises, mais les titres de propriété de celles-ci ; et ce contre quoi il est réalisé dans cette circulation-ci, qu'il s'agisse de l'achat ou de la vente, ce ne sont pas, encore une fois, les marchandises, mais leur prix. La quantité de nu-

[p. 155] méraire requise, donc, pour la circulation est déterminée d'abord par le niveau plus ou moins élevé des prix des marchandises mises en circulation. Mais la somme globale de ces prix est déterminée *premièrement* par les prix des marchandises singulières ; *deuxièmement* par la masse de marchandises à des prix déterminés qui est mise en circulation. Par exemple, pour faire circuler un quarter de froment à 60 sh., il faut deux fois plus de sh. qu'il n'en est nécessaire si le prix est de 30 sh. Et si on veut faire circuler 500 de ces quaters à 60 sh., il faut 30000 sh., alors qu'il n'en faudrait que 12000 pour la circulation de 200 de ces quaters. Donc dépend du niveau plus ou moins élevé des prix des marchandises et des quantités de marchandises à prix fixé.

Mais, deuxièmement¹⁵², la quantité d'argent requise pour la circulation ne dépend pas seulement de la somme globale des prix à réaliser, mais aussi de la vitesse à laquelle l'argent tourne, à laquelle il accomplit l'office de cette réalisation. Si 1 thaler fait, en une heure, 10 achats d'un prix de 1 thaler chacun, s'il s'échange dix fois, il accomplit ainsi *tout à fait*** le même office que 10 thalers n'effectuant qu'un achat en une heure. La vitesse est le moment négatif ; elle remplace la quantité ; grâce à elle, une pièce de monnaie unique se multiplie en plusieurs.

Il faudra analyser plus tard les circonstances déterminant, d'une part, la masse des prix de marchandises à réaliser, d'autre part, la vitesse du cours de la monnaie. Il est en tout cas évident que les prix ne sont pas élevés ou bas parce qu'il circule beaucoup d'argent ou peu, mais qu'il circule beaucoup d'argent ou peu parce que les prix sont élevés ou bas ; et encore que la vitesse de circulation de l'argent ne dépend pas de sa quantité, mais bien ||38| que la quantité du médium qui circule dépend de sa vitesse. (On ne compte pas les *gros paiements***, on les pèse ; ainsi on abrège le temps.)

Cependant, comme déjà mentionné, l'argent, dans le cours qu'il suit, ne part pas d'un centre unique et ne revient pas non plus de tous les points de la périphérie à un centre unique (comme c'est le cas pour les *banques d'émission*** et, partiellement, pour l'argent de l'Etat) ; mais il part d'une infinité de points et revient à une infinité d'autres (ce retour même, et le temps pour l'accomplir, sont contingents). La vitesse du moyen de circulation ne peut donc remplacer la quantité de médium qui circule que jusqu'à un certain point. (Fabricants et fermiers paient, p.ex., à l'ouvrier; celui-ci à l'épicier, etc. ; de ce dernier, l'argent retourne aux fabricants et aux fermiers.) Le même quantum d'argent ne

152. Ce *deuxièmement* ne renvoie pas à un *premièrement* explicite. Il s'agit peut-être d'un lapsus pour *troisièmement*, ce qui prolongerait la série commencée au paragraphe ci-dessus.

[p. 156] peut, quelle que soit sa vitesse, effectuer une série de paiements que *successivement***. Or il faut faire *simultanément* une masse déterminée de paiements. La

circulation a pour point de départ simultanément une grande quantité de points. Pour la circulation, il faut donc un quantum d'argent déterminé qui se trouvera toujours en circulation et est déterminé par la somme globale qui part des points de départ simultanés de la circulation, et par la vitesse à laquelle ce quantum parcourt son trajet (fait retour). Or, à quelques flux et reflux que soit soumise cette quantité de médium en circulation, un niveau moyen s'établit ; les changements permanents n'étant que très progressifs, ne s'opérant que sur de longues périodes et, comme nous le verrons, étant sans cesse paralysés par une masse de circonstances accessoires.

(A propos de a.) (« *Mesure***, utilisée comme attribut de l'argent**, signifie *indicateur de la valeur*** » ... Ridicule d'écrire que « *les prix doivent baisser*** parce que *les marchandises*** sont estimées *comme valant tant et tant d'onces d'or***, et que la *quantité d'or a diminué dans ce pays*** »... *L'efficacité de l'or comme indicateur de la valeur n'est pas affectée par une augmentation ou une diminution de sa quantité dans un quelconque pays particulier***. Si l'on réussissait, par application de *moyens bancaires***, à réduire de moitié la totalité de la circulation de métal et de papier dans ce pays, la valeur relative de l'argent et des marchandises resterait inchangée. Exemple du Pérou au 16^e siècle et *transmission*** de France en Angleterre. *Hubbard*, VIII, 45¹⁵³.) (« Sur la côte africaine, ni l'or ni l'argent ne sont mesure de la valeur ; mais, à la place, il y a un *étalon*** idéal, une *barre*** imaginaire¹⁵⁴ ». *Jacob*, V, 15.)

Dans sa détermination de mesure, l'argent est indifférent à sa quantité, ou encore la quantité d'argent qui existe est indifférente. Dans sa détermination de moyen d'échange, en tant qu'instrument de circulation, sa quantité est mesurée. Vérifier plus tard si ces deux déterminations de l'argent peuvent entrer en contradiction l'une avec l'autre.

Pas encore question ici du concept de *circulation forcée, de contrainte* (voir Steuart¹⁵⁵).

153. John Gellibrand HUBBARD : *The currency and the country*, Londres, 1843, p. 44-46, (tiré du cahier d'extraits n°VII de 1851, p.45, auquel renvoie la référence VIII, 45). – 154. William JACOB : *An historical inquiry...*, o. c., t. 2, p. 326-327. Marx cite en fait sa version très résumée de cet ouvrage, telle qu'elle figure dans le cahier *Geldwesen, Creditwesen, Crisen* de 1854-1855 (avec renvoi à la p. 15 du cahier d'extraits n°V de 1851). – 155. James STEUART: *An inquiry...*, o.c., t.2, p.389. Même origine que la référence ci-dessus.

[p. 157] Ce qui appartient essentiellement à la *circulation*, c'est que l'échange apparaît comme un procès, une totalité fluide d'achats et de ventes. La première présupposition de la circulation est la circulation des marchandises elles-mêmes en tant que circulation naturelle, partant de multiples côtés. La condition de la circulation des marchandises est qu'elles soient produites comme valeurs d'échange, non pas comme *valeurs d'usage immédiates*, mais médiatisées par la valeur d'échange. Le présupposé fondamental est

donc l'appropriation grâce à et par la médiation du dessaisissement et de l'aliénation¹⁵⁶. La circulation en tant que réalisation de la valeur d'échange implique : 1) que mon produit n'est produit que dans la mesure où il l'est pour d'autres ; qu'il est donc une singularité dépassée¹⁵⁷, un universel ; 2) qu'il n'est produit pour moi que dans la mesure où il a été aliéné, où il est devenu produit pour d'autres ; 3) qu'il ne l'est pour autrui que dans la mesure où lui-même aliène son produit ; ce qui, déjà, inclut 4) que la production n'apparaît pas comme fin en soi pour moi, mais comme moyen. La circulation est le mouvement où l'aliénation universelle apparaît comme appropriation universelle, et l'appropriation universelle comme aliénation universelle. Même si l'ensemble de ce mouvement apparaît comme un procès social, et si les moments singuliers de ce mouvement émanent de la volonté consciente et des fins particulières des individus, la totalité du procès n'en apparaît pas moins comme une connexion objective, qui naît de façon tout à fait naturelle ; totalité qui, certes, provient de l'interaction des individus conscients, mais ne se situe pas dans leur conscience, n'est pas subsumée comme totalité sous les individus. Leur propre entrechoquement produit une puissance sociale qui leur est étrangère, placée au-dessus d'eux ; qui est leur relation réciproque comme procès et pouvoir indépendants d'eux. La circulation, parce que totalité du procès social, est aussi la première forme dans laquelle non seulement, comme dans une pièce de monnaie, par exemple, ou dans la valeur d'échange, le rapport social apparaît comme quelque chose qui est indépendant des individus, mais comme la totalité du mouvement social lui-même. La relation sociale, réciproque des individus en tant que puissance au-dessus des individus, devenue autonome, qu'on la présente désormais comme puissance naturelle, comme hasard, ou sous quelque forme que ce soit, est le résultat nécessaire de ce que le point de départ n'est pas l'individu social libre. La catégorie de circulation en tant que première totalité parmi les catégories économiques est très bonne pour montrer ça. |

156. *Aneignung durch und vermittelt der Ent- und Veräußerung ist Grundvoraussetzung.*

157. *Also aufgehobenes Einzelnes.*

[p. 158] |39| Au premier coup d'œil, la circulation apparaît comme *un procès relevant du mauvais infini*¹⁵⁸. La marchandise s'échange contre de l'argent ; l'argent s'échange contre la marchandise, et l'opération se répète à l'infini. Ce renouvellement constant du même procès constitue effectivement un moment essentiel de la circulation. Mais, à y regarder de plus près, elle présente encore d'autres phénomènes ; les phénomènes de fermeture de la boucle ou de retour en soi du point de départ La marchandise est échangée contre de l'argent ; l'argent est échangé contre la marchandise. Il y a ainsi échange de marchandise contre marchandise, avec cette différence que cet échange est un échange médiatisé. L'acheteur redevient vendeur et le vendeur redevient acheteur. C'est ainsi que chacun est posé dans sa détermination double et opposée, qu'il est l'unité vivante de ces

deux déterminations. Cependant, il est tout à fait faux, comme le font les économistes, de ne retenir tout d'un coup, dès que surgissent les contradictions du système monétaire, que les seuls résultats finaux, sans le procès qui les médiatise ; de ne retenir que l'unité, sans la différence, l'affirmation, sans la négation. Dans la circulation, la marchandise s'échange contre de la marchandise ; tout autant qu'elle ne s'échange pas contre de la marchandise dans la mesure où elle s'échange contre de l'argent. En d'autres termes, les actes de la vente et de l'achat apparaissent comme deux actes indifférents l'un à l'autre, disjoints dans l'espace et le temps¹⁵⁹. Quand on dit que, malgré tout, celui qui vend achète aussi, dans la mesure où il achète de l'argent, et que, malgré tout, celui qui achète vend aussi, dans la mesure où il vend de l'argent, on fait abstraction justement de la différence, de la différence spécifique entre marchandise et argent. Après nous avoir montré de fort jolie façon que le troc, dans lequel les deux actes coïncident, ne satisfait pas à une forme sociale et à un mode de production plus développés, les économistes considèrent tout d'un coup comme immédiat le troc médiatisé par l'argent et refusent de voir le caractère *spécifique* de cette transaction. Après nous avoir montré qu'il faut de l'argent différent de la marchandise, ils affirment *tout d'un coup*** qu'il n'existe pas de différence entre l'argent et la marchandise. On se réfugie dans cette abstraction parce que, dans le développement réel de l'argent, surgissent des contradictions qui sont désagréables à l'apologie du *bon sens*** bourgeois et qu'il faut, pour cette raison, camoufler. Dans la mesure où ils sont indifférents l'un à l'autre, séparés dans l'espace et dans le temps, l'achat et la vente, les deux moments essentiels de la circulation, n'ont

158. Il s'agit du « mauvais infini » de Hegel, l'infini de l'entendement qui n'est que la négation du fini (voir HEGEL : *Werke, o. c.*, t. VIII, p. 222 et suiv.).

159. Dans le manuscrit : dans l'espace et l'espace.

[p. 159] nullement besoin de coïncider. Leur indifférence peut aller jusqu'à en consolider un et le rendre apparemment autonome par rapport à l'autre. Mais, dans la mesure où ils constituent tous deux essentiellement des moments d'un tout unique, il faut nécessairement qu'intervienne un moment où la figure autonome soit rompue violemment et où l'unité interne soit rétablie extérieurement par une explosion violente. C'est ainsi que le germe des crises se trouve déjà dans la détermination de l'argent comme médiateur, dans la disjonction de l'échange en deux actes, ou, à tout le moins, la possibilité des aises, possibilité qui ne peut se réaliser que là où se trouvent réunies les conditions fondamentales de la circulation dans sa constitution classique, adéquate à son concept.

Il s'est en outre avéré que, dans la circulation, l'argent ne réalise que les prix. Le prix

apparaît tout d'abord comme détermination idéale de la marchandise ; mais l'argent échangé contre la marchandise est le prix réalisé de celle-ci, son prix effectivement réel. C'est pourquoi le prix apparaît tout autant à côté de la marchandise, *externe* et indépendant, qu'existant idéellement en contact avec elle. Si elle ne peut être réalisée en argent, elle cesse d'être apte à la circulation, et son prix devient purement imaginaire ; tout comme, à l'origine, le produit transformé en valeur d'échange cesse d'être un produit s'il n'est pas réellement échangé. (Pas question ici de hausse ou de baisse des prix.) Considéré sous a), le *prix* est apparu *comme détermination affectant les marchandises* ; mais, considéré sous b), l'argent apparaît *comme le prix en dehors de la marchandise*. Ce qui est nécessaire, ce n'est pas une simple demande de la marchandise, mais une demande *monnayée*. La marchandise apparaît donc, si son prix ne peut être réalisé, si elle ne peut être convertie en argent, comme *dévalorisée, dépréciée*. Il faut sacrifier la valeur d'échange exprimée dans son prix dès que cette conversion spécifique en argent est nécessaire. D'où les lamentations de Boisguillebert, p. ex., déplorant que l'argent soit le bourreau de toute chose, le Moloch à qui il faut tout sacrifier, le despote des marchandises. A l'époque de la montée de la monarchie absolue, avec sa conversion de tous les impôts en impôts en argent, l'argent apparaît effectivement comme le Moloch à qui l'on sacrifie la richesse réelle. C'est ainsi qu'il apparaît également à chaque *panique monétaire*** . De valet du commerce, dit Boisguillebert, l'argent s'est mué en son tyran¹⁶⁰ . Mais, en fait,

160. Pierre LE PESANT, sieur de BOISGUILLEBERT: *Dissertation sur la nature des richesses, de l'argent et des tributs...* in : *Economistes financiers du XVIIIe siècle*, Paris, 1843, p. 395-413. Citations tirées du cahier d'extraits *Das vollendete Geldsystem*.

[p. 160] dans la détermination des prix, existe déjà au fond ce qui est posé dans l'échange contre l'argent : savoir, que ce n'est plus l'argent qui représente la marchandise, mais la marchandise, l'argent. Lamentations sur le commerce par l'argent comme commerce illégitime chez nombre d'auteurs qui font la transition entre le féodalisme et les temps modernes ; comme plus tard chez les socialistes.

a) Plus la division du travail se développe, plus le produit cesse d'être un moyen d'échange. Intervient la nécessité d'un moyen d'échange universel, indépendamment de la production spécifique de chacun. Dans la production orientée vers la subsistance immédiate, on ne peut échanger *n'importe quel* article contre *n'importe quel autre* et une activité déterminée ne peut s'échanger que ||40| contre des produits *déterminés*. Plus les produits se particularisent, se diversifient et perdent de leur autonomie, plus devient nécessaire un moyen d'échange universel. Au début, c'est le produit du travail, ou le travail lui-même, qui est le moyen universel d'échange. Mais plus il se particularise, plus il cesse d'être un moyen universel d'échange. Une division du travail quelque peu

développée présuppose que les besoins de chacun sont devenus très diversifiés et le produit de chacun très unilatéral. Le *besoin d'échange* et le *moyen d'échange immédiat* se développent selon un rapport inverse. D'où la nécessité d'un *moyen d'échange universelle* où le produit déterminé et le travail déterminé doivent nécessairement s'échanger contre *l'échangeabilité*. La valeur d'échange d'une chose n'est rien d'autre que l'expression spécifiée quantitativement de sa capacité de servir de *moyen d'échange*. Dans l'argent, c'est le *moyen d'échange* lui-même qui devient une chose, ou encore c'est la valeur d'échange de la chose qui acquiert une existence autonome à l'extérieur de la chose, n'étant face à l'argent qu'un moyen d'échange de force limitée, la marchandise peut cesser d'être moyen d'échange face à l'argent.

β) La séparation de l'échange en achat et vente permet que j'achète seulement sans vendre (*accaparement* de marchandises*), ou que je vende sans acheter (accumulation d'argent). Elle permet la spéculation. Elle fait de l'échange une activité professionnelle particulière; c'est-à-dire elle fonde le *corps des commerçants*¹⁶¹. Cette séparation a rendu possible une masse de transactions avant l'échange définitif des marchandises et elle met une masse de personnes en mesure d'exploiter cette dissociation. Elle a rendu possible une masse de *transactions fictives*. Tantôt on voit que ce qui apparaissait comme un acte essentiellement à part est quelque chose qui, essentiellement, fait partie d'un

161. *Kaufmannsstand*.

[p. xxx] Ce qui appartient essentiellement à la *circulation*, c'est que l'échange apparaît comme un procès, une totalité fluide d'achats et de ventes. La première présupposition de la circulation est la circulation des marchandises elles-mêmes en tant que circulation naturelle, partant de multiples côtés. La condition de la circulation des marchandises est qu'elles soient produites comme valeurs d'échange, non pas comme *valeurs d'usage immédiates*, mais médiatisées par la valeur d'échange. Le présupposé fondamental est donc l'appropriation grâce à et par la médiation du dessaisissement et de l'aliénation¹⁵⁶. La circulation en tant que réalisation de la valeur d'échange implique : 1) que mon produit n'est produit que dans la mesure où il l'est pour d'autres ; qu'il est donc une singularité dépassée¹⁵⁷, un universel ; 2) qu'il n'est produit pour moi que dans la mesure où il a été aliéné, où il est devenu produit pour d'autres ; 3) qu'il ne l'est pour autrui que dans la mesure où lui-même aliène son produit ; ce qui, déjà, inclut 4) que la production n'apparaisse pas comme fin en soi pour moi, mais comme moyen. La circulation est le mouvement où l'aliénation universelle apparaît comme appropriation universelle, et l'appropriation universelle comme aliénation universelle. Même si l'ensemble de ce mouvement apparaît comme un procès social, et si les moments singuliers de ce mouvement émanent de la volonté consciente et des fins particulières des individus, la totalité du procès n'en apparaît pas moins comme une connexion objective, qui naît de façon tout à fait naturelle ; totalité qui, certes, provient de l'interaction des individus conscients, mais ne se situe pas dans leur conscience, n'est pas subsumée comme totalité sous les individus. Leur propre entrechoquement produit une puissance sociale qui leur est étrangère, placée au-dessus d'eux ; qui est leur relation réciproque comme procès et pouvoir indépendants d'eux. La circulation, parce que totalité du procès social, est aussi la première forme dans laquelle non seulement, comme dans une pièce de monnaie, par exemple, ou dans la valeur d'échange, le rapport social apparaît comme quelque chose qui est indépendant des individus, mais comme la totalité du mouvement social lui-même. La relation sociale, réciproque des individus en tant que puissance au-dessus des individus, devenue autonome, qu'on la présente désormais comme puissance naturelle, comme hasard, ou sous quelque forme que ce soit, est le résultat nécessaire de ce que le point de départ n'est pas l'individu social libre. La catégorie de circulation en tant que première totalité parmi les catégories économiques est très bonne pour montrer ça. |

156. *Aneignung durch und vermittelt der Ent- und Veräußerung ist Grundvoraussetzung.*

157. *Also aufgehobenes Einzelnes.*

[p. xxx] |39| Au premier coup d'œil, la circulation apparaît comme *un procès relevant du mauvais infini*¹⁵⁸. La marchandise s'échange contre de l'argent ; l'argent s'échange contre la marchandise, et l'opération se répète à l'infini. Ce renouvellement constant du même procès constitue effectivement un moment essentiel de la circulation. Mais, à y regarder

de plus près, elle présente encore d'autres phénomènes ; les phénomènes de fermeture de la boucle ou de retour en soi du point de départ La marchandise est échangée contre de l'argent ; l'argent est échangé contre la marchandise. Il y a ainsi échange de marchandise contre marchandise, avec cette différence que cet échange est un échange médiatisé. L'acheteur redevient vendeur et le vendeur redevient acheteur. C'est ainsi que chacun est posé dans sa détermination double et opposée, qu'il est l'unité vivante de ces deux déterminations. Cependant, il est tout à fait faux, comme le font les économistes, de ne retenir tout d'un coup, dès que surgissent les contradictions du système monétaire, que les seuls résultats finaux, sans le procès qui les médiatise ; de ne retenir que l'unité, sans la différence, l'affirmation, sans la négation. Dans la circulation, la marchandise s'échange contre de la marchandise ; tout autant qu'elle ne s'échange pas contre de la marchandise dans la mesure où elle s'échange contre de l'argent En d'autres termes, les actes de la vente et de l'achat apparaissent comme deux actes indifférents l'un à l'autre, disjoints dans l'espace et le temps¹⁵⁹. Quand on dit que, malgré tout, celui qui vend achète aussi, dans la mesure où il achète de l'argent, et que, malgré tout, celui qui achète vend aussi, dans la mesure où il vend de l'argent, on fait abstraction justement de la différence, de la différence spécifique entre marchandise et argent. Après nous avoir montré de fort jolie façon que le troc, dans lequel les deux actes coïncident, ne satisfait pas à une forme sociale et à un mode de production plus développés, les économistes considèrent tout d'un coup comme immédiat le troc médiatisé par l'argent et refusent de voir le caractère *spécifique* de cette transaction. Après nous avoir montré qu'il faut de l'argent différent de la marchandise, ils affirment *tout d'un coup*** qu'il n'existe pas de différence entre l'argent et la marchandise. On se réfugie dans cette abstraction parce que, dans le développement réel de l'argent, surgissent des contradictions qui sont désagréables à l'apologie du *bon sens*** bourgeois et qu'il faut, pour cette raison, camoufler. Dans la mesure où ils sont indifférents l'un à l'autre, séparés dans l'espace et dans le temps, l'achat et la vente, les deux moments essentiels de la circulation, n'ont

158. Il s'agit du « mauvais infini » de Hegel, l'infini de l'entendement qui n'est que la négation du fini (voir HEGEL : *Werke, o. c.*, t. VIII, p. 222 et suiv.).

159. Dans le manuscrit : dans l'espace et l'espace.

[p. xxx] Ce qui appartient essentiellement à la *circulation*, c'est que l'échange apparaît comme un procès, une totalité fluide d'achats et de ventes. La première présupposition de la circulation est la circulation des marchandises elles-mêmes en tant que circulation naturelle, partant de multiples côtés. La condition de la circulation des marchandises est qu'elles soient produites comme valeurs d'échange, non pas comme *valeurs d'usage immédiates*, mais médiatisées par la valeur d'échange. Le présupposé fondamental est donc l'appropriation grâce à et par la médiation du dessaisissement et de l'aliénation¹⁵⁶. La circulation en tant que réalisation de la valeur d'échange implique : 1) que mon produit n'est produit que dans la mesure où il l'est pour d'autres ; qu'il est donc une singularité dépassée¹⁵⁷, un universel ; 2) qu'il n'est produit pour moi que dans la mesure où il a été aliéné, où il est devenu produit pour d'autres ; 3) qu'il ne l'est pour autrui que dans la mesure où lui-même aliène son produit ; ce qui, déjà, inclut 4) que la production n'apparaît pas comme fin en soi pour moi, mais comme moyen. La circulation est le mouvement où l'aliénation universelle apparaît comme appropriation universelle, et l'appropriation universelle comme aliénation universelle. Même si l'ensemble de ce mouvement apparaît comme un procès social, et si les moments singuliers de ce mouvement émanent de la volonté consciente et des fins particulières des individus, la totalité du procès n'en apparaît pas moins comme une connexion objective, qui naît de façon tout à fait naturelle ; totalité qui, certes, provient de l'interaction des individus conscients, mais ne se situe pas dans leur conscience, n'est pas subsumée comme totalité sous les individus. Leur propre entrechoquement produit une puissance sociale qui leur est étrangère, placée au-dessus d'eux ; qui est leur relation réciproque comme procès et pouvoir indépendants d'eux. La circulation, parce que totalité du procès social, est aussi la première forme dans laquelle non seulement, comme dans une pièce de monnaie, par exemple, ou dans la valeur d'échange, le rapport social apparaît comme quelque chose qui est indépendant des individus, mais comme la totalité du mouvement social lui-même. La relation sociale, réciproque des individus en tant que puissance au-dessus des individus, devenue autonome, qu'on la présente désormais comme puissance naturelle, comme hasard, ou sous quelque forme que ce soit, est le résultat nécessaire de ce que le point de départ n'est pas l'individu social libre. La catégorie de circulation en tant que première totalité parmi les catégories économiques est très bonne pour montrer ça. |

156. *Aneignung durch und vermittelt der Ent- und Veräußerung ist Grundvoraussetzung.*

157. *Also aufgehobenes Einzelnes.*

[p. xxx] |39| Au premier coup d'œil, la circulation apparaît comme *un procès relevant du mauvais infini*¹⁵⁸. La marchandise s'échange contre de l'argent ; l'argent s'échange contre la marchandise, et l'opération se répète à l'infini. Ce renouvellement constant du même procès constitue effectivement un moment essentiel de la circulation. Mais, à y regarder

de plus près, elle présente encore d'autres phénomènes ; les phénomènes de fermeture de la boucle ou de retour en soi du point de départ La marchandise est échangée contre de l'argent ; l'argent est échangé contre la marchandise. Il y a ainsi échange de marchandise contre marchandise, avec cette différence que cet échange est un échange médiatisé. L'acheteur redevient vendeur et le vendeur redevient acheteur. C'est ainsi que chacun est posé dans sa détermination double et opposée, qu'il est l'unité vivante de ces deux déterminations. Cependant, il est tout à fait faux, comme le font les économistes, de ne retenir tout d'un coup, dès que surgissent les contradictions du système monétaire, que les seuls résultats finaux, sans le procès qui les médiatise ; de ne retenir que l'unité, sans la différence, l'affirmation, sans la négation. Dans la circulation, la marchandise s'échange contre de la marchandise ; tout autant qu'elle ne s'échange pas contre de la marchandise dans la mesure où elle s'échange contre de l'argent En d'autres termes, les actes de la vente et de l'achat apparaissent comme deux actes indifférents l'un à l'autre, disjoints dans l'espace et le temps¹⁵⁹. Quand on dit que, malgré tout, celui qui vend achète aussi, dans la mesure où il achète de l'argent, et que, malgré tout, celui qui achète vend aussi, dans la mesure où il vend de l'argent, on fait abstraction justement de la différence, de la différence spécifique entre marchandise et argent. Après nous avoir montré de fort jolie façon que le troc, dans lequel les deux actes coïncident, ne satisfait pas à une forme sociale et à un mode de production plus développés, les économistes considèrent tout d'un coup comme immédiat le troc médiatisé par l'argent et refusent de voir le caractère *spécifique* de cette transaction. Après nous avoir montré qu'il faut de l'argent différent de la marchandise, ils affirment *tout d'un coup*** qu'il n'existe pas de différence entre l'argent et la marchandise. On se réfugie dans cette abstraction parce que, dans le développement réel de l'argent, surgissent des contradictions qui sont désagréables à l'apologie du *bon sens*** bourgeois et qu'il faut, pour cette raison, camoufler. Dans la mesure où ils sont indifférents l'un à l'autre, séparés dans l'espace et dans le temps, l'achat et la vente, les deux moments essentiels de la circulation, n'ont

158. Il s'agit du « mauvais infini » de Hegel, l'infini de l'entendement qui n'est que la négation du fini (voir HEGEL : *Werke, o. c.*, t. VIII, p. 222 et suiv.).

159. Dans le manuscrit : dans l'espace et l'espace.

[p. xxx] Ce qui appartient essentiellement à la *circulation*, c'est que l'échange apparaît comme un procès, une totalité fluide d'achats et de ventes. La première présupposition de la circulation est la circulation des marchandises elles-mêmes en tant que circulation naturelle, partant de multiples côtés. La condition de la circulation des marchandises est qu'elles soient produites comme valeurs d'échange, non pas comme *valeurs d'usage immédiates*, mais médiatisées par la valeur d'échange. Le présupposé fondamental est donc l'appropriation grâce à et par la médiation du dessaisissement et de l'aliénation¹⁵⁶. La circulation en tant que réalisation de la valeur d'échange implique : 1) que mon produit n'est produit que dans la mesure où il l'est pour d'autres ; qu'il est donc une singularité dépassée¹⁵⁷, un universel ; 2) qu'il n'est produit pour moi que dans la mesure où il a été aliéné, où il est devenu produit pour d'autres ; 3) qu'il ne l'est pour autrui que dans la mesure où lui-même aliène son produit ; ce qui, déjà, inclut 4) que la production n'apparaisse pas comme fin en soi pour moi, mais comme moyen. La circulation est le mouvement où l'aliénation universelle apparaît comme appropriation universelle, et l'appropriation universelle comme aliénation universelle. Même si l'ensemble de ce mouvement apparaît comme un procès social, et si les moments singuliers de ce mouvement émanent de la volonté consciente et des fins particulières des individus, la totalité du procès n'en apparaît pas moins comme une connexion objective, qui naît de façon tout à fait naturelle ; totalité qui, certes, provient de l'interaction des individus conscients, mais ne se situe pas dans leur conscience, n'est pas subsumée comme totalité sous les individus. Leur propre entrechoquement produit une puissance sociale qui leur est étrangère, placée au-dessus d'eux ; qui est leur relation réciproque comme procès et pouvoir indépendants d'eux. La circulation, parce que totalité du procès social, est aussi la première forme dans laquelle non seulement, comme dans une pièce de monnaie, par exemple, ou dans la valeur d'échange, le rapport social apparaît comme quelque chose qui est indépendant des individus, mais comme la totalité du mouvement social lui-même. La relation sociale, réciproque des individus en tant que puissance au-dessus des individus, devenue autonome, qu'on la présente désormais comme puissance naturelle, comme hasard, ou sous quelque forme que ce soit, est le résultat nécessaire de ce que le point de départ n'est pas l'individu social libre. La catégorie de circulation en tant que première totalité parmi les catégories économiques est très bonne pour montrer ça. |

156. *Aneignung durch und vermittelt der Ent- und Veräußerung ist Grundvoraussetzung.*

157. *Also aufgehobenes Einzelnes.*

[p. xxx] |39| Au premier coup d'œil, la circulation apparaît comme *un procès relevant du mauvais infini*¹⁵⁸. La marchandise s'échange contre de l'argent ; l'argent s'échange contre la marchandise, et l'opération se répète à l'infini. Ce renouvellement constant du même procès constitue effectivement un moment essentiel de la circulation. Mais, à y regarder

de plus près, elle présente encore d'autres phénomènes ; les phénomènes de fermeture de la boucle ou de retour en soi du point de départ La marchandise est échangée contre de l'argent ; l'argent est échangé contre la marchandise. Il y a ainsi échange de marchandise contre marchandise, avec cette différence que cet échange est un échange médiatisé. L'acheteur redevient vendeur et le vendeur redevient acheteur. C'est ainsi que chacun est posé dans sa détermination double et opposée, qu'il est l'unité vivante de ces deux déterminations. Cependant, il est tout à fait faux, comme le font les économistes, de ne retenir tout d'un coup, dès que surgissent les contradictions du système monétaire, que les seuls résultats finaux, sans le procès qui les médiatise ; de ne retenir que l'unité, sans la différence, l'affirmation, sans la négation. Dans la circulation, la marchandise s'échange contre de la marchandise ; tout autant qu'elle ne s'échange pas contre de la marchandise dans la mesure où elle s'échange contre de l'argent En d'autres termes, les actes de la vente et de l'achat apparaissent comme deux actes indifférents l'un à l'autre, disjoints dans l'espace et le temps¹⁵⁹. Quand on dit que, malgré tout, celui qui vend achète aussi, dans la mesure où il achète de l'argent, et que, malgré tout, celui qui achète vend aussi, dans la mesure où il vend de l'argent, on fait abstraction justement de la différence, de la différence spécifique entre marchandise et argent. Après nous avoir montré de fort jolie façon que le troc, dans lequel les deux actes coïncident, ne satisfait pas à une forme sociale et à un mode de production plus développés, les économistes considèrent tout d'un coup comme immédiat le troc médiatisé par l'argent et refusent de voir le caractère *spécifique* de cette transaction. Après nous avoir montré qu'il faut de l'argent différent de la marchandise, ils affirment *tout d'un coup*** qu'il n'existe pas de différence entre l'argent et la marchandise. On se réfugie dans cette abstraction parce que, dans le développement réel de l'argent, surgissent des contradictions qui sont désagréables à l'apologie du *bon sens*** bourgeois et qu'il faut, pour cette raison, camoufler. Dans la mesure où ils sont indifférents l'un à l'autre, séparés dans l'espace et dans le temps, l'achat et la vente, les deux moments essentiels de la circulation, n'ont

158. Il s'agit du « mauvais infini » de Hegel, l'infini de l'entendement qui n'est que la négation du fini (voir HEGEL : *Werke, o. c.*, t. VIII, p. 222 et suiv.).

159. Dans le manuscrit : dans l'espace et l'espace.

[p. xxx] Ce qui appartient essentiellement à la *circulation*, c'est que l'échange apparaît comme un procès, une totalité fluide d'achats et de ventes. La première présupposition de la circulation est la circulation des marchandises elles-mêmes en tant que circulation naturelle, partant de multiples côtés. La condition de la circulation des marchandises est qu'elles soient produites comme valeurs d'échange, non pas comme *valeurs d'usage immédiates*, mais médiatisées par la valeur d'échange. Le présupposé fondamental est donc l'appropriation grâce à et par la médiation du dessaisissement et de l'aliénation¹⁵⁶. La circulation en tant que réalisation de la valeur d'échange implique : 1) que mon produit n'est produit que dans la mesure où il l'est pour d'autres ; qu'il est donc une singularité dépassée¹⁵⁷, un universel ; 2) qu'il n'est produit pour moi que dans la mesure où il a été aliéné, où il est devenu produit pour d'autres ; 3) qu'il ne l'est pour autrui que dans la mesure où lui-même aliène son produit ; ce qui, déjà, inclut 4) que la production n'apparaisse pas comme fin en soi pour moi, mais comme moyen. La circulation est le mouvement où l'aliénation universelle apparaît comme appropriation universelle, et l'appropriation universelle comme aliénation universelle. Même si l'ensemble de ce mouvement apparaît comme un procès social, et si les moments singuliers de ce mouvement émanent de la volonté consciente et des fins particulières des individus, la totalité du procès n'en apparaît pas moins comme une connexion objective, qui naît de façon tout à fait naturelle ; totalité qui, certes, provient de l'interaction des individus conscients, mais ne se situe pas dans leur conscience, n'est pas subsumée comme totalité sous les individus. Leur propre entrechoquement produit une puissance sociale qui leur est étrangère, placée au-dessus d'eux ; qui est leur relation réciproque comme procès et pouvoir indépendants d'eux. La circulation, parce que totalité du procès social, est aussi la première forme dans laquelle non seulement, comme dans une pièce de monnaie, par exemple, ou dans la valeur d'échange, le rapport social apparaît comme quelque chose qui est indépendant des individus, mais comme la totalité du mouvement social lui-même. La relation sociale, réciproque des individus en tant que puissance au-dessus des individus, devenue autonome, qu'on la présente désormais comme puissance naturelle, comme hasard, ou sous quelque forme que ce soit, est le résultat nécessaire de ce que le point de départ n'est pas l'individu social libre. La catégorie de circulation en tant que première totalité parmi les catégories économiques est très bonne pour montrer ça. |

156. *Aneignung durch und vermittelt der Ent- und Veräußerung ist Grundvoraussetzung.*

157. *Also aufgehobenes Einzelnes.*

[p. xxx] |39| Au premier coup d'œil, la circulation apparaît comme *un procès relevant du mauvais infini*¹⁵⁸. La marchandise s'échange contre de l'argent ; l'argent s'échange contre la marchandise, et l'opération se répète à l'infini. Ce renouvellement constant du même procès constitue effectivement un moment essentiel de la circulation. Mais, à y regarder

de plus près, elle présente encore d'autres phénomènes ; les phénomènes de fermeture de la boucle ou de retour en soi du point de départ La marchandise est échangée contre de l'argent ; l'argent est échangé contre la marchandise. Il y a ainsi échange de marchandise contre marchandise, avec cette différence que cet échange est un échange médiatisé. L'acheteur redevient vendeur et le vendeur redevient acheteur. C'est ainsi que chacun est posé dans sa détermination double et opposée, qu'il est l'unité vivante de ces deux déterminations. Cependant, il est tout à fait faux, comme le font les économistes, de ne retenir tout d'un coup, dès que surgissent les contradictions du système monétaire, que les seuls résultats finaux, sans le procès qui les médiatise ; de ne retenir que l'unité, sans la différence, l'affirmation, sans la négation. Dans la circulation, la marchandise s'échange contre de la marchandise ; tout autant qu'elle ne s'échange pas contre de la marchandise dans la mesure où elle s'échange contre de l'argent En d'autres termes, les actes de la vente et de l'achat apparaissent comme deux actes indifférents l'un à l'autre, disjoints dans l'espace et le temps¹⁵⁹. Quand on dit que, malgré tout, celui qui vend achète aussi, dans la mesure où il achète de l'argent, et que, malgré tout, celui qui achète vend aussi, dans la mesure où il vend de l'argent, on fait abstraction justement de la différence, de la différence spécifique entre marchandise et argent. Après nous avoir montré de fort jolie façon que le troc, dans lequel les deux actes coïncident, ne satisfait pas à une forme sociale et à un mode de production plus développés, les économistes considèrent tout d'un coup comme immédiat le troc médiatisé par l'argent et refusent de voir le caractère *spécifique* de cette transaction. Après nous avoir montré qu'il faut de l'argent différent de la marchandise, ils affirment *tout d'un coup*** qu'il n'existe pas de différence entre l'argent et la marchandise. On se réfugie dans cette abstraction parce que, dans le développement réel de l'argent, surgissent des contradictions qui sont désagréables à l'apologie du *bon sens*** bourgeois et qu'il faut, pour cette raison, camoufler. Dans la mesure où ils sont indifférents l'un à l'autre, séparés dans l'espace et dans le temps, l'achat et la vente, les deux moments essentiels de la circulation, n'ont

158. Il s'agit du « mauvais infini » de Hegel, l'infini de l'entendement qui n'est que la négation du fini (voir HEGEL : *Werke, o. c.*, t. VIII, p. 222 et suiv.).

159. Dans le manuscrit : dans l'espace et l'espace.

[p. xxx] Ce qui appartient essentiellement à la *circulation*, c'est que l'échange apparaît comme un procès, une totalité fluide d'achats et de ventes. La première présupposition de la circulation est la circulation des marchandises elles-mêmes en tant que circulation naturelle, partant de multiples côtés. La condition de la circulation des marchandises est qu'elles soient produites comme valeurs d'échange, non pas comme *valeurs d'usage immédiates*, mais médiatisées par la valeur d'échange. Le présupposé fondamental est donc l'appropriation grâce à et par la médiation du dessaisissement et de l'aliénation¹⁵⁶. La circulation en tant que réalisation de la valeur d'échange implique : 1) que mon produit n'est produit que dans la mesure où il l'est pour d'autres ; qu'il est donc une singularité dépassée¹⁵⁷, un universel ; 2) qu'il n'est produit pour moi que dans la mesure où il a été aliéné, où il est devenu produit pour d'autres ; 3) qu'il ne l'est pour autrui que dans la mesure où lui-même aliène son produit ; ce qui, déjà, inclut 4) que la production n'apparaisse pas comme fin en soi pour moi, mais comme moyen. La circulation est le mouvement où l'aliénation universelle apparaît comme appropriation universelle, et l'appropriation universelle comme aliénation universelle. Même si l'ensemble de ce mouvement apparaît comme un procès social, et si les moments singuliers de ce mouvement émanent de la volonté consciente et des fins particulières des individus, la totalité du procès n'en apparaît pas moins comme une connexion objective, qui naît de façon tout à fait naturelle ; totalité qui, certes, provient de l'interaction des individus conscients, mais ne se situe pas dans leur conscience, n'est pas subsumée comme totalité sous les individus. Leur propre entrechoquement produit une puissance sociale qui leur est étrangère, placée au-dessus d'eux ; qui est leur relation réciproque comme procès et pouvoir indépendants d'eux. La circulation, parce que totalité du procès social, est aussi la première forme dans laquelle non seulement, comme dans une pièce de monnaie, par exemple, ou dans la valeur d'échange, le rapport social apparaît comme quelque chose qui est indépendant des individus, mais comme la totalité du mouvement social lui-même. La relation sociale, réciproque des individus en tant que puissance au-dessus des individus, devenue autonome, qu'on la présente désormais comme puissance naturelle, comme hasard, ou sous quelque forme que ce soit, est le résultat nécessaire de ce que le point de départ n'est pas l'individu social libre. La catégorie de circulation en tant que première totalité parmi les catégories économiques est très bonne pour montrer ça. |

156. *Aneignung durch und vermittelt der Ent- und Veräußerung ist Grundvoraussetzung.*

157. *Also aufgehobenes Einzelnes.*

[p. xxx] |39| Au premier coup d'œil, la circulation apparaît comme *un procès relevant du mauvais infini*¹⁵⁸. La marchandise s'échange contre de l'argent ; l'argent s'échange contre la marchandise, et l'opération se répète à l'infini. Ce renouvellement constant du même procès constitue effectivement un moment essentiel de la circulation. Mais, à y regarder

de plus près, elle présente encore d'autres phénomènes ; les phénomènes de fermeture de la boucle ou de retour en soi du point de départ La marchandise est échangée contre de l'argent ; l'argent est échangé contre la marchandise. Il y a ainsi échange de marchandise contre marchandise, avec cette différence que cet échange est un échange médiatisé. L'acheteur redevient vendeur et le vendeur redevient acheteur. C'est ainsi que chacun est posé dans sa détermination double et opposée, qu'il est l'unité vivante de ces deux déterminations. Cependant, il est tout à fait faux, comme le font les économistes, de ne retenir tout d'un coup, dès que surgissent les contradictions du système monétaire, que les seuls résultats finaux, sans le procès qui les médiatise ; de ne retenir que l'unité, sans la différence, l'affirmation, sans la négation. Dans la circulation, la marchandise s'échange contre de la marchandise ; tout autant qu'elle ne s'échange pas contre de la marchandise dans la mesure où elle s'échange contre de l'argent En d'autres termes, les actes de la vente et de l'achat apparaissent comme deux actes indifférents l'un à l'autre, disjoints dans l'espace et le temps¹⁵⁹. Quand on dit que, malgré tout, celui qui vend achète aussi, dans la mesure où il achète de l'argent, et que, malgré tout, celui qui achète vend aussi, dans la mesure où il vend de l'argent, on fait abstraction justement de la différence, de la différence spécifique entre marchandise et argent. Après nous avoir montré de fort jolie façon que le troc, dans lequel les deux actes coïncident, ne satisfait pas à une forme sociale et à un mode de production plus développés, les économistes considèrent tout d'un coup comme immédiat le troc médiatisé par l'argent et refusent de voir le caractère *spécifique* de cette transaction. Après nous avoir montré qu'il faut de l'argent différent de la marchandise, ils affirment *tout d'un coup*** qu'il n'existe pas de différence entre l'argent et la marchandise. On se réfugie dans cette abstraction parce que, dans le développement réel de l'argent, surgissent des contradictions qui sont désagréables à l'apologie du *bon sens*** bourgeois et qu'il faut, pour cette raison, camoufler. Dans la mesure où ils sont indifférents l'un à l'autre, séparés dans l'espace et dans le temps, l'achat et la vente, les deux moments essentiels de la circulation, n'ont

158. Il s'agit du « mauvais infini » de Hegel, l'infini de l'entendement qui n'est que la négation du fini (voir HEGEL : *Werke, o. c.*, t. VIII, p. 222 et suiv.).

159. Dans le manuscrit : dans l'espace et l'espace.

[p. xxx] Ce qui appartient essentiellement à la *circulation*, c'est que l'échange apparaît comme un procès, une totalité fluide d'achats et de ventes. La première présupposition de la circulation est la circulation des marchandises elles-mêmes en tant que circulation naturelle, partant de multiples côtés. La condition de la circulation des marchandises est qu'elles soient produites comme valeurs d'échange, non pas comme *valeurs d'usage immédiates*, mais médiatisées par la valeur d'échange. Le présupposé fondamental est donc l'appropriation grâce à et par la médiation du dessaisissement et de l'aliénation¹⁵⁶. La circulation en tant que réalisation de la valeur d'échange implique : 1) que mon produit n'est produit que dans la mesure où il l'est pour d'autres ; qu'il est donc une singularité dépassée¹⁵⁷, un universel ; 2) qu'il n'est produit pour moi que dans la mesure où il a été aliéné, où il est devenu produit pour d'autres ; 3) qu'il ne l'est pour autrui que dans la mesure où lui-même aliène son produit ; ce qui, déjà, inclut 4) que la production n'apparaisse pas comme fin en soi pour moi, mais comme moyen. La circulation est le mouvement où l'aliénation universelle apparaît comme appropriation universelle, et l'appropriation universelle comme aliénation universelle. Même si l'ensemble de ce mouvement apparaît comme un procès social, et si les moments singuliers de ce mouvement émanent de la volonté consciente et des fins particulières des individus, la totalité du procès n'en apparaît pas moins comme une connexion objective, qui naît de façon tout à fait naturelle ; totalité qui, certes, provient de l'interaction des individus conscients, mais ne se situe pas dans leur conscience, n'est pas subsumée comme totalité sous les individus. Leur propre entrechoquement produit une puissance sociale qui leur est étrangère, placée au-dessus d'eux ; qui est leur relation réciproque comme procès et pouvoir indépendants d'eux. La circulation, parce que totalité du procès social, est aussi la première forme dans laquelle non seulement, comme dans une pièce de monnaie, par exemple, ou dans la valeur d'échange, le rapport social apparaît comme quelque chose qui est indépendant des individus, mais comme la totalité du mouvement social lui-même. La relation sociale, réciproque des individus en tant que puissance au-dessus des individus, devenue autonome, qu'on la présente désormais comme puissance naturelle, comme hasard, ou sous quelque forme que ce soit, est le résultat nécessaire de ce que le point de départ n'est pas l'individu social libre. La catégorie de circulation en tant que première totalité parmi les catégories économiques est très bonne pour montrer ça. |

156. *Aneignung durch und vermittelt der Ent- und Veräußerung ist Grundvoraussetzung.*

157. *Also aufgehobenes Einzelnes.*

[p. xxx] |39| Au premier coup d'œil, la circulation apparaît comme *un procès relevant du mauvais infini*¹⁵⁸. La marchandise s'échange contre de l'argent ; l'argent s'échange contre la marchandise, et l'opération se répète à l'infini. Ce renouvellement constant du même procès constitue effectivement un moment essentiel de la circulation. Mais, à y regarder

de plus près, elle présente encore d'autres phénomènes ; les phénomènes de fermeture de la boucle ou de retour en soi du point de départ La marchandise est échangée contre de l'argent ; l'argent est échangé contre la marchandise. Il y a ainsi échange de marchandise contre marchandise, avec cette différence que cet échange est un échange médiatisé. L'acheteur redevient vendeur et le vendeur redevient acheteur. C'est ainsi que chacun est posé dans sa détermination double et opposée, qu'il est l'unité vivante de ces deux déterminations. Cependant, il est tout à fait faux, comme le font les économistes, de ne retenir tout d'un coup, dès que surgissent les contradictions du système monétaire, que les seuls résultats finaux, sans le procès qui les médiatise ; de ne retenir que l'unité, sans la différence, l'affirmation, sans la négation. Dans la circulation, la marchandise s'échange contre de la marchandise ; tout autant qu'elle ne s'échange pas contre de la marchandise dans la mesure où elle s'échange contre de l'argent En d'autres termes, les actes de la vente et de l'achat apparaissent comme deux actes indifférents l'un à l'autre, disjoints dans l'espace et le temps¹⁵⁹. Quand on dit que, malgré tout, celui qui vend achète aussi, dans la mesure où il achète de l'argent, et que, malgré tout, celui qui achète vend aussi, dans la mesure où il vend de l'argent, on fait abstraction justement de la différence, de la différence spécifique entre marchandise et argent. Après nous avoir montré de fort jolie façon que le troc, dans lequel les deux actes coïncident, ne satisfait pas à une forme sociale et à un mode de production plus développés, les économistes considèrent tout d'un coup comme immédiat le troc médiatisé par l'argent et refusent de voir le caractère *spécifique* de cette transaction. Après nous avoir montré qu'il faut de l'argent différent de la marchandise, ils affirment *tout d'un coup*** qu'il n'existe pas de différence entre l'argent et la marchandise. On se réfugie dans cette abstraction parce que, dans le développement réel de l'argent, surgissent des contradictions qui sont désagréables à l'apologie du *bon sens*** bourgeois et qu'il faut, pour cette raison, camoufler. Dans la mesure où ils sont indifférents l'un à l'autre, séparés dans l'espace et dans le temps, l'achat et la vente, les deux moments essentiels de la circulation, n'ont

158. Il s'agit du « mauvais infini » de Hegel, l'infini de l'entendement qui n'est que la négation du fini (voir HEGEL : *Werke, o. c.*, t. VIII, p. 222 et suiv.).

159. Dans le manuscrit : dans l'espace et l'espace.

[p. xxx] Ce qui appartient essentiellement à la *circulation*, c'est que l'échange apparaît comme un procès, une totalité fluide d'achats et de ventes. La première présupposition de la circulation est la circulation des marchandises elles-mêmes en tant que circulation naturelle, partant de multiples côtés. La condition de la circulation des marchandises est qu'elles soient produites comme valeurs d'échange, non pas comme *valeurs d'usage immédiates*, mais médiatisées par la valeur d'échange. Le présupposé fondamental est donc l'appropriation grâce à et par la médiation du dessaisissement et de l'aliénation¹⁵⁶. La circulation en tant que réalisation de la valeur d'échange implique : 1) que mon produit n'est produit que dans la mesure où il l'est pour d'autres ; qu'il est donc une singularité dépassée¹⁵⁷, un universel ; 2) qu'il n'est produit pour moi que dans la mesure où il a été aliéné, où il est devenu produit pour d'autres ; 3) qu'il ne l'est pour autrui que dans la mesure où lui-même aliène son produit ; ce qui, déjà, inclut 4) que la production n'apparaisse pas comme fin en soi pour moi, mais comme moyen. La circulation est le mouvement où l'aliénation universelle apparaît comme appropriation universelle, et l'appropriation universelle comme aliénation universelle. Même si l'ensemble de ce mouvement apparaît comme un procès social, et si les moments singuliers de ce mouvement émanent de la volonté consciente et des fins particulières des individus, la totalité du procès n'en apparaît pas moins comme une connexion objective, qui naît de façon tout à fait naturelle ; totalité qui, certes, provient de l'interaction des individus conscients, mais ne se situe pas dans leur conscience, n'est pas subsumée comme totalité sous les individus. Leur propre entrechoquement produit une puissance sociale qui leur est étrangère, placée au-dessus d'eux ; qui est leur relation réciproque comme procès et pouvoir indépendants d'eux. La circulation, parce que totalité du procès social, est aussi la première forme dans laquelle non seulement, comme dans une pièce de monnaie, par exemple, ou dans la valeur d'échange, le rapport social apparaît comme quelque chose qui est indépendant des individus, mais comme la totalité du mouvement social lui-même. La relation sociale, réciproque des individus en tant que puissance au-dessus des individus, devenue autonome, qu'on la présente désormais comme puissance naturelle, comme hasard, ou sous quelque forme que ce soit, est le résultat nécessaire de ce que le point de départ n'est pas l'individu social libre. La catégorie de circulation en tant que première totalité parmi les catégories économiques est très bonne pour montrer ça. |

156. *Aneignung durch und vermittelt der Ent- und Veräußerung ist Grundvoraussetzung.*

157. *Also aufgehobenes Einzelnes.*

[p. xxx] |39| Au premier coup d'œil, la circulation apparaît comme *un procès relevant du mauvais infini*¹⁵⁸. La marchandise s'échange contre de l'argent ; l'argent s'échange contre la marchandise, et l'opération se répète à l'infini. Ce renouvellement constant du même procès constitue effectivement un moment essentiel de la circulation. Mais, à y regarder

de plus près, elle présente encore d'autres phénomènes ; les phénomènes de fermeture de la boucle ou de retour en soi du point de départ La marchandise est échangée contre de l'argent ; l'argent est échangé contre la marchandise. Il y a ainsi échange de marchandise contre marchandise, avec cette différence que cet échange est un échange médiatisé. L'acheteur redevient vendeur et le vendeur redevient acheteur. C'est ainsi que chacun est posé dans sa détermination double et opposée, qu'il est l'unité vivante de ces deux déterminations. Cependant, il est tout à fait faux, comme le font les économistes, de ne retenir tout d'un coup, dès que surgissent les contradictions du système monétaire, que les seuls résultats finaux, sans le procès qui les médiatise ; de ne retenir que l'unité, sans la différence, l'affirmation, sans la négation. Dans la circulation, la marchandise s'échange contre de la marchandise ; tout autant qu'elle ne s'échange pas contre de la marchandise dans la mesure où elle s'échange contre de l'argent En d'autres termes, les actes de la vente et de l'achat apparaissent comme deux actes indifférents l'un à l'autre, disjoints dans l'espace et le temps¹⁵⁹. Quand on dit que, malgré tout, celui qui vend achète aussi, dans la mesure où il achète de l'argent, et que, malgré tout, celui qui achète vend aussi, dans la mesure où il vend de l'argent, on fait abstraction justement de la différence, de la différence spécifique entre marchandise et argent. Après nous avoir montré de fort jolie façon que le troc, dans lequel les deux actes coïncident, ne satisfait pas à une forme sociale et à un mode de production plus développés, les économistes considèrent tout d'un coup comme immédiat le troc médiatisé par l'argent et refusent de voir le caractère *spécifique* de cette transaction. Après nous avoir montré qu'il faut de l'argent différent de la marchandise, ils affirment *tout d'un coup*** qu'il n'existe pas de différence entre l'argent et la marchandise. On se réfugie dans cette abstraction parce que, dans le développement réel de l'argent, surgissent des contradictions qui sont désagréables à l'apologie du *bon sens*** bourgeois et qu'il faut, pour cette raison, camoufler. Dans la mesure où ils sont indifférents l'un à l'autre, séparés dans l'espace et dans le temps, l'achat et la vente, les deux moments essentiels de la circulation, n'ont

158. Il s'agit du « mauvais infini » de Hegel, l'infini de l'entendement qui n'est que la négation du fini (voir HEGEL : *Werke, o. c.*, t. VIII, p. 222 et suiv.).

159. Dans le manuscrit : dans l'espace et l'espace.

[p. xxx] Ce qui appartient essentiellement à la *circulation*, c'est que l'échange apparaît comme un procès, une totalité fluide d'achats et de ventes. La première présupposition de la circulation est la circulation des marchandises elles-mêmes en tant que circulation naturelle, partant de multiples côtés. La condition de la circulation des marchandises est qu'elles soient produites comme valeurs d'échange, non pas comme *valeurs d'usage immédiates*, mais médiatisées par la valeur d'échange. Le présupposé fondamental est donc l'appropriation grâce à et par la médiation du dessaisissement et de l'aliénation¹⁵⁶. La circulation en tant que réalisation de la valeur d'échange implique : 1) que mon produit n'est produit que dans la mesure où il l'est pour d'autres ; qu'il est donc une singularité dépassée¹⁵⁷, un universel ; 2) qu'il n'est produit pour moi que dans la mesure où il a été aliéné, où il est devenu produit pour d'autres ; 3) qu'il ne l'est pour autrui que dans la mesure où lui-même aliène son produit ; ce qui, déjà, inclut 4) que la production n'apparaisse pas comme fin en soi pour moi, mais comme moyen. La circulation est le mouvement où l'aliénation universelle apparaît comme appropriation universelle, et l'appropriation universelle comme aliénation universelle. Même si l'ensemble de ce mouvement apparaît comme un procès social, et si les moments singuliers de ce mouvement émanent de la volonté consciente et des fins particulières des individus, la totalité du procès n'en apparaît pas moins comme une connexion objective, qui naît de façon tout à fait naturelle ; totalité qui, certes, provient de l'interaction des individus conscients, mais ne se situe pas dans leur conscience, n'est pas subsumée comme totalité sous les individus. Leur propre entrechoquement produit une puissance sociale qui leur est étrangère, placée au-dessus d'eux ; qui est leur relation réciproque comme procès et pouvoir indépendants d'eux. La circulation, parce que totalité du procès social, est aussi la première forme dans laquelle non seulement, comme dans une pièce de monnaie, par exemple, ou dans la valeur d'échange, le rapport social apparaît comme quelque chose qui est indépendant des individus, mais comme la totalité du mouvement social lui-même. La relation sociale, réciproque des individus en tant que puissance au-dessus des individus, devenue autonome, qu'on la présente désormais comme puissance naturelle, comme hasard, ou sous quelque forme que ce soit, est le résultat nécessaire de ce que le point de départ n'est pas l'individu social libre. La catégorie de circulation en tant que première totalité parmi les catégories économiques est très bonne pour montrer ça. |

156. *Aneignung durch und vermittelt der Ent- und Veräußerung ist Grundvoraussetzung.*

157. *Also aufgehobenes Einzelnes.*

[p. xxx] |39| Au premier coup d'œil, la circulation apparaît comme *un procès relevant du mauvais infini*¹⁵⁸. La marchandise s'échange contre de l'argent ; l'argent s'échange contre la marchandise, et l'opération se répète à l'infini. Ce renouvellement constant du même procès constitue effectivement un moment essentiel de la circulation. Mais, à y regarder

de plus près, elle présente encore d'autres phénomènes ; les phénomènes de fermeture de la boucle ou de retour en soi du point de départ La marchandise est échangée contre de l'argent ; l'argent est échangé contre la marchandise. Il y a ainsi échange de marchandise contre marchandise, avec cette différence que cet échange est un échange médiatisé. L'acheteur redevient vendeur et le vendeur redevient acheteur. C'est ainsi que chacun est posé dans sa détermination double et opposée, qu'il est l'unité vivante de ces deux déterminations. Cependant, il est tout à fait faux, comme le font les économistes, de ne retenir tout d'un coup, dès que surgissent les contradictions du système monétaire, que les seuls résultats finaux, sans le procès qui les médiatise ; de ne retenir que l'unité, sans la différence, l'affirmation, sans la négation. Dans la circulation, la marchandise s'échange contre de la marchandise ; tout autant qu'elle ne s'échange pas contre de la marchandise dans la mesure où elle s'échange contre de l'argent En d'autres termes, les actes de la vente et de l'achat apparaissent comme deux actes indifférents l'un à l'autre, disjoints dans l'espace et le temps¹⁵⁹. Quand on dit que, malgré tout, celui qui vend achète aussi, dans la mesure où il achète de l'argent, et que, malgré tout, celui qui achète vend aussi, dans la mesure où il vend de l'argent, on fait abstraction justement de la différence, de la différence spécifique entre marchandise et argent. Après nous avoir montré de fort jolie façon que le troc, dans lequel les deux actes coïncident, ne satisfait pas à une forme sociale et à un mode de production plus développés, les économistes considèrent tout d'un coup comme immédiat le troc médiatisé par l'argent et refusent de voir le caractère *spécifique* de cette transaction. Après nous avoir montré qu'il faut de l'argent différent de la marchandise, ils affirment *tout d'un coup*** qu'il n'existe pas de différence entre l'argent et la marchandise. On se réfugie dans cette abstraction parce que, dans le développement réel de l'argent, surgissent des contradictions qui sont désagréables à l'apologie du *bon sens*** bourgeois et qu'il faut, pour cette raison, camoufler. Dans la mesure où ils sont indifférents l'un à l'autre, séparés dans l'espace et dans le temps, l'achat et la vente, les deux moments essentiels de la circulation, n'ont

158. Il s'agit du « mauvais infini » de Hegel, l'infini de l'entendement qui n'est que la négation du fini (voir HEGEL : *Werke, o. c.*, t. VIII, p. 222 et suiv.).

159. Dans le manuscrit : dans l'espace et l'espace.

[p. xxx] Ce qui appartient essentiellement à la *circulation*, c'est que l'échange apparaît comme un procès, une totalité fluide d'achats et de ventes. La première présupposition de la circulation est la circulation des marchandises elles-mêmes en tant que circulation naturelle, partant de multiples côtés. La condition de la circulation des marchandises est qu'elles soient produites comme valeurs d'échange, non pas comme *valeurs d'usage immédiates*, mais médiatisées par la valeur d'échange. Le présupposé fondamental est donc l'appropriation grâce à et par la médiation du dessaisissement et de l'aliénation¹⁵⁶. La circulation en tant que réalisation de la valeur d'échange implique : 1) que mon produit n'est produit que dans la mesure où il l'est pour d'autres ; qu'il est donc une singularité dépassée¹⁵⁷, un universel ; 2) qu'il n'est produit pour moi que dans la mesure où il a été aliéné, où il est devenu produit pour d'autres ; 3) qu'il ne l'est pour autrui que dans la mesure où lui-même aliène son produit ; ce qui, déjà, inclut 4) que la production n'apparaisse pas comme fin en soi pour moi, mais comme moyen. La circulation est le mouvement où l'aliénation universelle apparaît comme appropriation universelle, et l'appropriation universelle comme aliénation universelle. Même si l'ensemble de ce mouvement apparaît comme un procès social, et si les moments singuliers de ce mouvement émanent de la volonté consciente et des fins particulières des individus, la totalité du procès n'en apparaît pas moins comme une connexion objective, qui naît de façon tout à fait naturelle ; totalité qui, certes, provient de l'interaction des individus conscients, mais ne se situe pas dans leur conscience, n'est pas subsumée comme totalité sous les individus. Leur propre entrechoquement produit une puissance sociale qui leur est étrangère, placée au-dessus d'eux ; qui est leur relation réciproque comme procès et pouvoir indépendants d'eux. La circulation, parce que totalité du procès social, est aussi la première forme dans laquelle non seulement, comme dans une pièce de monnaie, par exemple, ou dans la valeur d'échange, le rapport social apparaît comme quelque chose qui est indépendant des individus, mais comme la totalité du mouvement social lui-même. La relation sociale, réciproque des individus en tant que puissance au-dessus des individus, devenue autonome, qu'on la présente désormais comme puissance naturelle, comme hasard, ou sous quelque forme que ce soit, est le résultat nécessaire de ce que le point de départ n'est pas l'individu social libre. La catégorie de circulation en tant que première totalité parmi les catégories économiques est très bonne pour montrer ça. |

156. *Aneignung durch und vermittelt der Ent- und Veräußerung ist Grundvoraussetzung.*

157. *Also aufgehobenes Einzelnes.*

[p. xxx] |39| Au premier coup d'œil, la circulation apparaît comme *un procès relevant du mauvais infini*¹⁵⁸. La marchandise s'échange contre de l'argent ; l'argent s'échange contre la marchandise, et l'opération se répète à l'infini. Ce renouvellement constant du même procès constitue effectivement un moment essentiel de la circulation. Mais, à y regarder

de plus près, elle présente encore d'autres phénomènes ; les phénomènes de fermeture de la boucle ou de retour en soi du point de départ La marchandise est échangée contre de l'argent ; l'argent est échangé contre la marchandise. Il y a ainsi échange de marchandise contre marchandise, avec cette différence que cet échange est un échange médiatisé. L'acheteur redevient vendeur et le vendeur redevient acheteur. C'est ainsi que chacun est posé dans sa détermination double et opposée, qu'il est l'unité vivante de ces deux déterminations. Cependant, il est tout à fait faux, comme le font les économistes, de ne retenir tout d'un coup, dès que surgissent les contradictions du système monétaire, que les seuls résultats finaux, sans le procès qui les médiatise ; de ne retenir que l'unité, sans la différence, l'affirmation, sans la négation. Dans la circulation, la marchandise s'échange contre de la marchandise ; tout autant qu'elle ne s'échange pas contre de la marchandise dans la mesure où elle s'échange contre de l'argent En d'autres termes, les actes de la vente et de l'achat apparaissent comme deux actes indifférents l'un à l'autre, disjoints dans l'espace et le temps¹⁵⁹. Quand on dit que, malgré tout, celui qui vend achète aussi, dans la mesure où il achète de l'argent, et que, malgré tout, celui qui achète vend aussi, dans la mesure où il vend de l'argent, on fait abstraction justement de la différence, de la différence spécifique entre marchandise et argent. Après nous avoir montré de fort jolie façon que le troc, dans lequel les deux actes coïncident, ne satisfait pas à une forme sociale et à un mode de production plus développés, les économistes considèrent tout d'un coup comme immédiat le troc médiatisé par l'argent et refusent de voir le caractère *spécifique* de cette transaction. Après nous avoir montré qu'il faut de l'argent différent de la marchandise, ils affirment *tout d'un coup*** qu'il n'existe pas de différence entre l'argent et la marchandise. On se réfugie dans cette abstraction parce que, dans le développement réel de l'argent, surgissent des contradictions qui sont désagréables à l'apologie du *bon sens*** bourgeois et qu'il faut, pour cette raison, camoufler. Dans la mesure où ils sont indifférents l'un à l'autre, séparés dans l'espace et dans le temps, l'achat et la vente, les deux moments essentiels de la circulation, n'ont

158. Il s'agit du « mauvais infini » de Hegel, l'infini de l'entendement qui n'est que la négation du fini (voir HEGEL : *Werke, o. c.*, t. VIII, p. 222 et suiv.).

159. Dans le manuscrit : dans l'espace et l'espace.

[p. xxx] Ce qui appartient essentiellement à la *circulation*, c'est que l'échange apparaît comme un procès, une totalité fluide d'achats et de ventes. La première présupposition de la circulation est la circulation des marchandises elles-mêmes en tant que circulation naturelle, partant de multiples côtés. La condition de la circulation des marchandises est qu'elles soient produites comme valeurs d'échange, non pas comme *valeurs d'usage immédiates*, mais médiatisées par la valeur d'échange. Le présupposé fondamental est donc l'appropriation grâce à et par la médiation du dessaisissement et de l'aliénation¹⁵⁶. La circulation en tant que réalisation de la valeur d'échange implique : 1) que mon produit n'est produit que dans la mesure où il l'est pour d'autres ; qu'il est donc une singularité dépassée¹⁵⁷, un universel ; 2) qu'il n'est produit pour moi que dans la mesure où il a été aliéné, où il est devenu produit pour d'autres ; 3) qu'il ne l'est pour autrui que dans la mesure où lui-même aliène son produit ; ce qui, déjà, inclut 4) que la production n'apparaisse pas comme fin en soi pour moi, mais comme moyen. La circulation est le mouvement où l'aliénation universelle apparaît comme appropriation universelle, et l'appropriation universelle comme aliénation universelle. Même si l'ensemble de ce mouvement apparaît comme un procès social, et si les moments singuliers de ce mouvement émanent de la volonté consciente et des fins particulières des individus, la totalité du procès n'en apparaît pas moins comme une connexion objective, qui naît de façon tout à fait naturelle ; totalité qui, certes, provient de l'interaction des individus conscients, mais ne se situe pas dans leur conscience, n'est pas subsumée comme totalité sous les individus. Leur propre entrechoquement produit une puissance sociale qui leur est étrangère, placée au-dessus d'eux ; qui est leur relation réciproque comme procès et pouvoir indépendants d'eux. La circulation, parce que totalité du procès social, est aussi la première forme dans laquelle non seulement, comme dans une pièce de monnaie, par exemple, ou dans la valeur d'échange, le rapport social apparaît comme quelque chose qui est indépendant des individus, mais comme la totalité du mouvement social lui-même. La relation sociale, réciproque des individus en tant que puissance au-dessus des individus, devenue autonome, qu'on la présente désormais comme puissance naturelle, comme hasard, ou sous quelque forme que ce soit, est le résultat nécessaire de ce que le point de départ n'est pas l'individu social libre. La catégorie de circulation en tant que première totalité parmi les catégories économiques est très bonne pour montrer ça. |

156. *Aneignung durch und vermittelt der Ent- und Veräußerung ist Grundvoraussetzung.*

157. *Also aufgehobenes Einzelnes.*

[p. xxx] |39| Au premier coup d'œil, la circulation apparaît comme *un procès relevant du mauvais infini*¹⁵⁸. La marchandise s'échange contre de l'argent ; l'argent s'échange contre la marchandise, et l'opération se répète à l'infini. Ce renouvellement constant du même procès constitue effectivement un moment essentiel de la circulation. Mais, à y regarder

de plus près, elle présente encore d'autres phénomènes ; les phénomènes de fermeture de la boucle ou de retour en soi du point de départ La marchandise est échangée contre de l'argent ; l'argent est échangé contre la marchandise. Il y a ainsi échange de marchandise contre marchandise, avec cette différence que cet échange est un échange médiatisé. L'acheteur redevient vendeur et le vendeur redevient acheteur. C'est ainsi que chacun est posé dans sa détermination double et opposée, qu'il est l'unité vivante de ces deux déterminations. Cependant, il est tout à fait faux, comme le font les économistes, de ne retenir tout d'un coup, dès que surgissent les contradictions du système monétaire, que les seuls résultats finaux, sans le procès qui les médiatise ; de ne retenir que l'unité, sans la différence, l'affirmation, sans la négation. Dans la circulation, la marchandise s'échange contre de la marchandise ; tout autant qu'elle ne s'échange pas contre de la marchandise dans la mesure où elle s'échange contre de l'argent En d'autres termes, les actes de la vente et de l'achat apparaissent comme deux actes indifférents l'un à l'autre, disjoints dans l'espace et le temps¹⁵⁹. Quand on dit que, malgré tout, celui qui vend achète aussi, dans la mesure où il achète de l'argent, et que, malgré tout, celui qui achète vend aussi, dans la mesure où il vend de l'argent, on fait abstraction justement de la différence, de la différence spécifique entre marchandise et argent. Après nous avoir montré de fort jolie façon que le troc, dans lequel les deux actes coïncident, ne satisfait pas à une forme sociale et à un mode de production plus développés, les économistes considèrent tout d'un coup comme immédiat le troc médiatisé par l'argent et refusent de voir le caractère *spécifique* de cette transaction. Après nous avoir montré qu'il faut de l'argent différent de la marchandise, ils affirment *tout d'un coup*** qu'il n'existe pas de différence entre l'argent et la marchandise. On se réfugie dans cette abstraction parce que, dans le développement réel de l'argent, surgissent des contradictions qui sont désagréables à l'apologie du *bon sens*** bourgeois et qu'il faut, pour cette raison, camoufler. Dans la mesure où ils sont indifférents l'un à l'autre, séparés dans l'espace et dans le temps, l'achat et la vente, les deux moments essentiels de la circulation, n'ont

158. Il s'agit du « mauvais infini » de Hegel, l'infini de l'entendement qui n'est que la négation du fini (voir HEGEL : *Werke, o. c.*, t. VIII, p. 222 et suiv.).

159. Dans le manuscrit : dans l'espace et l'espace.

[p. xxx] Ce qui appartient essentiellement à la *circulation*, c'est que l'échange apparaît comme un procès, une totalité fluide d'achats et de ventes. La première présupposition de la circulation est la circulation des marchandises elles-mêmes en tant que circulation naturelle, partant de multiples côtés. La condition de la circulation des marchandises est qu'elles soient produites comme valeurs d'échange, non pas comme *valeurs d'usage immédiates*, mais médiatisées par la valeur d'échange. Le présupposé fondamental est donc l'appropriation grâce à et par la médiation du dessaisissement et de l'aliénation¹⁵⁶. La circulation en tant que réalisation de la valeur d'échange implique : 1) que mon produit n'est produit que dans la mesure où il l'est pour d'autres ; qu'il est donc une singularité dépassée¹⁵⁷, un universel ; 2) qu'il n'est produit pour moi que dans la mesure où il a été aliéné, où il est devenu produit pour d'autres ; 3) qu'il ne l'est pour autrui que dans la mesure où lui-même aliène son produit ; ce qui, déjà, inclut 4) que la production n'apparaisse pas comme fin en soi pour moi, mais comme moyen. La circulation est le mouvement où l'aliénation universelle apparaît comme appropriation universelle, et l'appropriation universelle comme aliénation universelle. Même si l'ensemble de ce mouvement apparaît comme un procès social, et si les moments singuliers de ce mouvement émanent de la volonté consciente et des fins particulières des individus, la totalité du procès n'en apparaît pas moins comme une connexion objective, qui naît de façon tout à fait naturelle ; totalité qui, certes, provient de l'interaction des individus conscients, mais ne se situe pas dans leur conscience, n'est pas subsumée comme totalité sous les individus. Leur propre entrechoquement produit une puissance sociale qui leur est étrangère, placée au-dessus d'eux ; qui est leur relation réciproque comme procès et pouvoir indépendants d'eux. La circulation, parce que totalité du procès social, est aussi la première forme dans laquelle non seulement, comme dans une pièce de monnaie, par exemple, ou dans la valeur d'échange, le rapport social apparaît comme quelque chose qui est indépendant des individus, mais comme la totalité du mouvement social lui-même. La relation sociale, réciproque des individus en tant que puissance au-dessus des individus, devenue autonome, qu'on la présente désormais comme puissance naturelle, comme hasard, ou sous quelque forme que ce soit, est le résultat nécessaire de ce que le point de départ n'est pas l'individu social libre. La catégorie de circulation en tant que première totalité parmi les catégories économiques est très bonne pour montrer ça. |

156. *Aneignung durch und vermittelt der Ent- und Veräußerung ist Grundvoraussetzung.*

157. *Also aufgehobenes Einzelnes.*

[p. xxx] |39| Au premier coup d'œil, la circulation apparaît comme *un procès relevant du mauvais infini*¹⁵⁸. La marchandise s'échange contre de l'argent ; l'argent s'échange contre la marchandise, et l'opération se répète à l'infini. Ce renouvellement constant du même procès constitue effectivement un moment essentiel de la circulation. Mais, à y regarder

de plus près, elle présente encore d'autres phénomènes ; les phénomènes de fermeture de la boucle ou de retour en soi du point de départ La marchandise est échangée contre de l'argent ; l'argent est échangé contre la marchandise. Il y a ainsi échange de marchandise contre marchandise, avec cette différence que cet échange est un échange médiatisé. L'acheteur redevient vendeur et le vendeur redevient acheteur. C'est ainsi que chacun est posé dans sa détermination double et opposée, qu'il est l'unité vivante de ces deux déterminations. Cependant, il est tout à fait faux, comme le font les économistes, de ne retenir tout d'un coup, dès que surgissent les contradictions du système monétaire, que les seuls résultats finaux, sans le procès qui les médiatise ; de ne retenir que l'unité, sans la différence, l'affirmation, sans la négation. Dans la circulation, la marchandise s'échange contre de la marchandise ; tout autant qu'elle ne s'échange pas contre de la marchandise dans la mesure où elle s'échange contre de l'argent En d'autres termes, les actes de la vente et de l'achat apparaissent comme deux actes indifférents l'un à l'autre, disjoints dans l'espace et le temps¹⁵⁹. Quand on dit que, malgré tout, celui qui vend achète aussi, dans la mesure où il achète de l'argent, et que, malgré tout, celui qui achète vend aussi, dans la mesure où il vend de l'argent, on fait abstraction justement de la différence, de la différence spécifique entre marchandise et argent. Après nous avoir montré de fort jolie façon que le troc, dans lequel les deux actes coïncident, ne satisfait pas à une forme sociale et à un mode de production plus développés, les économistes considèrent tout d'un coup comme immédiat le troc médiatisé par l'argent et refusent de voir le caractère *spécifique* de cette transaction. Après nous avoir montré qu'il faut de l'argent différent de la marchandise, ils affirment *tout d'un coup*** qu'il n'existe pas de différence entre l'argent et la marchandise. On se réfugie dans cette abstraction parce que, dans le développement réel de l'argent, surgissent des contradictions qui sont désagréables à l'apologie du *bon sens*** bourgeois et qu'il faut, pour cette raison, camoufler. Dans la mesure où ils sont indifférents l'un à l'autre, séparés dans l'espace et dans le temps, l'achat et la vente, les deux moments essentiels de la circulation, n'ont

158. Il s'agit du « mauvais infini » de Hegel, l'infini de l'entendement qui n'est que la négation du fini (voir HEGEL : *Werke, o. c.*, t. VIII, p. 222 et suiv.).

159. Dans le manuscrit : dans l'espace et l'espace.